



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900



Therle, Peire

ESSAIS
DE
MORALE,
CONTENANS
DIVERS TRAITES
sur differens sujets.
CINQUIEME VOLUME.



A PARIS,
GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur
& Libraire ordinaire du Roi.
ET
Chez JEAN DESESSARTZ, Libraire, rue saint
Jacque à Saint Prosper & aux trois Vertus.

M. DCC. XV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.





T A B L E

DES TRAITES CONTENUS
dans ce Volume.

PREMIER TRAITÉ.

D E l'obéissance,	Page 1
II. De l'usage du tems,	31
III. De la conduite que l'on doit garder dans les divisions des sentimens qui arrivent entre les personnes de piété,	52
IV. Le Prisme, ou Que les différentes dispositions font juger différemment des autres objets,	67
V. Qu'il y a beaucoup à craindre dans les contestations pour ceux-même qui ont raison,	77
VI. Comment on doit suivre la volonté de Dieu à l'égard des pensées & des mouvemens dont l'esprit est agité,	102
VII. Des Attraits,	119
VIII. De la maniere de profiter des nouvelles, & principalement de celles qui regardent les affaires de l'Eglise,	120
IX. Des Supérieurs,	139
X. De l'emploi d'une Maîtresse des Novices.	
I. PARTIE. Maximes chrétiennes, & propres à servir de consolation aux personnes qui sont engagées dans cet emploi, & qui le regardent comme étant au-dessus de leurs forces,	148
II. PARTIE. Contenant des avis sur les difficultés particulières de la conduite des Novices,	157

Des devoirs essentiels à tous le

- §. 1. Du précepte de l'amour de Dieu
- §. 2. Première condition essentielle
vers le précepte de l'amour de Dieu
- §. 3. Seconde condition essentielle ;
le précepte de l'amour de Dieu
- §. 4. Que l'amour de Dieu renferme
ce à toutes les volontés de Dieu ,
- §. 5. Que l'obligation d'aimer Dieu
l'obligation de n'aimer point le
- §. 6. Que le précepte de l'amour de Dieu
à tendre à se défaire de toute
- §. 7. Regles de la tempérance , fo
obligation d'aimer Dieu ,
- §. 8. Comment l'amour de Dieu
gation à la priere , au recueillement
tification , & à la penitence ,
- §. 9. Autres obligations communes
Chrétiens ,

I I. P O I N T.

Qu'il est plus facile de se sauver.

DES TRAITES. V

- §. 8. Les paroles inutiles, 207
 §. 9. Pour connoître ce que Dieu veut en cha-
 que action, 208
 §. 10. Pour se guerir de ses maladies spirituelles,
 209
 §. 11. Pour pratiquer la penitence neceſſaire pour
 racheter les pechés, 210
 §. 12. Pour la priere, 211
 §. 13. Qu'il eſt plus facile de ſe priver des creatu-
 res, que de ſe moderer dans leur uſage, 212

III. POINT.

PREMIERE DIFFICULTE.

D'où vient qu'il y a tant de Religieufes
 imparfaites, 214

1. Sur les principaux ſignes de vocation mar-
 qués par ſaint Benoît, 217
2. Sur les marques les plus aſſurées d'une voca-
 tion, 220
3. Sur l'attrait interieur, 221
4. Sur le choix des lectures, 214
5. Sur le peu de profit des bonnes lectures, 229
6. Sur les continuelles rechutes dans les fautes or-
 dinaires, 230
7. Sur le peu de ferveur des plus éclairées, 231
8. Sur les défauts qui ſe rencontrent en celles
 qui ont de la ferveur & de la docilité, 232
9. Sur le principe interieur des actions, 235
10. Sur les Communions, 236
11. Sur la vigilance continuelle des Maitreſſes,
 239
12. Sur la conduite qu'elles doivent garder dans
 les corrections ou repr henſions, 240
13. Comment on peut inſpirer aux filles des
 ſentimens d'amour & de crainte de Dieu, 242
14. Des moyens de leur inſpirer une pieté ſolide,
 243.

XIII. CONSIDERATIONS pour une
tue par une crainte excessive,

XIV. PENSÉES SUR LES SPECTACLES

Fin de la Table.

A P P R O B

J'Ai lû les Traictés suivans
De l'usage du tems : Et
doit garder dans les divi
arrivent entre les person
differentes dispositions face
des mêmes objets: Qu'il
dre dans les contestations
qui ont raison : Comme
lonié de Dieu à l'égard
vements dont l'esprit est
la maniere de profiter
c également de celles qui



- XIII. CONSIDERATIONS pour une an
tue par une crainte excessive,
XIV. PENSEES SUR LES SPECTACLES

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N

J'Ai lû les Traités suivans : De l'Obéi
De l'usage du tems : De la conduite
doit garder dans les divisions de sentin
arrivent entre les personnes de pieté :
differentes dispositions font juger différe
des mêmes objers : Qu'il y a beaucoup
dre dans les contestations, pour ceux
qui ont raison : Comment on doit suivre
lonté de Dieu à l'égard des pensées & de
vemens dont l'esprit est agité. Des attra
la maniere de profiter des nouvelles, &
également de celles qui regardent l'



ESSAIS
DE
MORALE.

PREMIER TRAITE.

DE L'OBEISSANCE.

I.

LA conduite ordinaire de Dieu pour faire avancer les ames, & pour les affermir dans leur voie, n'est pas de leur donner des vertus sans peine, sans combat, sans tentation; c'est au contraire de les rendre plus fermes par leur ébranlement même, & de les fortifier par l'expérience de leur foiblesse. Ainsi l'on ne doit jamais s'étonner quand on ressent quelques approches du péché, & que l'on éprouve quelques effets de l'infirmité humaine. On doit plutôt s'étonner & rendre grâces à Dieu d'avoir été préservé de chute, & d'avoir été soutenu dans les pas glissans que l'on a passés. Car la force chrétienne est en cela différente de la force humaine, que celle-ci

le soi-même, & à cue
sa foiblesse. De sorte que l'on doit
ce l'on peut, à proportion que l'on est
persuadé qu'on ne peut rien.

II.

Ensi s'agissant dans ce traité des conseils
des préceptes ; de ce qu'on en doit pen-
ser, & de quelle sorte on en doit parler ; il
est certain d'abord qu'on en doit penser &
ce qui est véritable, & qu'on en doit
dire ce que Dieu en juge. Or Dieu juge
que la pratique des conseils n'est pas abso-
lument nécessaire ; qu'il est permis, par
exemple, de se marier à une fille qui n'est
point engagée à ne le point faire. C'est donc
ainsi qu'on en doit parler : mais quand il
s'agit de préférer un de ces états à l'autre, il
faut de même conformer son jugement à
celui de Dieu : & comme il préfère tout ce
qui est utile positivement, à ce qu'il n'est

De l'Obeïſſance.

de leur foibleſſe , avouent franchement qu'elles n'ont pas aſſez de force pour ſe réduire à un aſſujetiſſement continuél , pourvu qu'elles reconnoiſſent que celles qui le peuvent ſont heureuſes , qu'elles eſtiment cette grace , & qu'elles faiſent ſcrupule d'affoiblir cette diſpoſition dans ceux à qui Dieu la donne. Mais de ſe faire un mérite & une vertu de ce qu'on n'a pas le courage d'embraffer cette dépendance , c'eſt aſſurément un égarement d'eſprit très-déraïſonnable , & un aveuglement très-dangereux.

IV.

Que diroit-on d'une perſonne qui vivant dans une maiſon de vierges , feroit ſes entretiens ordinaires des avantages du mariage , & dont tous les diſcours tendroient à le perſuader à celles qui ſont engagées dans un autre genre de vie ? On diroit que ce ſeroit une imprudence ſignée , & l'on auroit droit de faire paſſer ces diſcours pour ſcandaleux ; parce que ſi cette perſonne a droit de ſe marier , elle ne l'a pas d'en faire naître le deſir à celles qui y ont renoncé. Or ce ne ſeroit pas une action moins déreglée , que de faire eſtimer l'indépendance & la vie de liberté parmi les perſonnes à qui Dieu a fait la grace de ſuivre un autre état. C'eſt leur vouloir ôter leur couronne , leur ſûreté , & le mérite de leurs actions , & s'efforcer de leur faire perdre la grace que Dieu leur a faite.

d'un grand mérite devant Dieu. Au
traire la propre volonté diminue toujo
& fait même quelquefois condamner en
rement les œuvres les plus excellentes d'e
mêmes, comme Dieu declare aux
qu'il rejette leurs jeûnes à cause du mé
ge qu'il y voyoit de leur propre volo
Quiconque a donc reçu de Dieu l'am
de la dépendance, a reçu celui de rehau
le mérite de ses moindres actions, & de
se que ce qui de soi n'étoit que du plomb
du cuivre, ou de la bronze, soit consid
de Dieu comme de l'argent ou de l'or.
est donc clair qu'une personne qui te
par ses discours à mettre les ames sous
conduite de leur propre volonté, tend
féctivement à changer l'or & l'argent
plomb & en cuivre, & peut-être en boue
ou en fumier.

une perfection éminente. C'est pourquoi en même-temps que pour suivre Dieu on fait profession d'une vie devote, il faut lui demander avec beaucoup d'ardeur, qu'il nous préserve de cette illusion que la vanité produit en nous, de faire passer le degré de vertu & de régularité où nous sommes, pour plus excellent que tout autre auquel il auroit élevé d'autres personnes.

VII.

La plupart des gens se chargent par la conversation qu'ils ont avec des personnes qui vivent au hazard, & qui n'ont aucun soin d'examiner leurs pensées, de quantité de fausses maximes, formées sur les inclinations de la cupidité, & établies témérairement par les discours des hommes, qui repètent sans discernement ce qu'ils ont oui dire à d'autres: mais quand ces personnes n'ont point encore levé l'entendement de la dévotion, elles sont timides & incertaines dans ces maximes, & capables par conséquent d'écouter tout ce qu'on allegue contre; mais quand elles ont joint à ces maximes qu'elles trouvent dans leur esprit, la profession publique d'une vie réglée & devote, elles perdent cette défiance; & elles se font un point d'honneur de les soutenir; parce qu'autrement il faudroit beaucoup rabattre de l'idée qu'elles ont formées d'elles-mêmes sur les discours & les louanges temeraires qu'on leur a données.

ment, consulte à purger de
son cœur de toutes les mauvaises ma-
mes, que l'on tire des discours des ho-
mes, & à s'accoutumer à reglet tous
sentimens par les verités de l'Evang.
Or si l'on entre un peu dans cet esprit
reconnoitra aisément les avantages
comparables de la vie d'obéissance, &
concevra du dégoût & de l'aversion
cette vie d'indépendance qui nous en p
Ces petits discours qui naissent du fon-
l'orgueil humain, qu'il est bon de se
servir la liberté, de ne s'assujettir pa
caprice d'autrui, nous paroîtront fade
insipides. Caprices pour caprices, il
beaucoup mieux être assujetti à ceux
trui qu'aux siens propres. Les cap
d'autrui ne feront aucun mal, & il e
se même qu'ils ne fassent du bien,
qu'ils cessent d'être des caprices da
inférieurs qui les suivent par obéiss
qu'ils le puissent être dans le

de cette recherche incommode & dangereuse : Si le commandement est raisonnable ou non , qui nous exposeroit à nous rendre juges de la conduite des Superieurs , & souvent à les mépriser. Il suffit de savoir que ce qu'ils commandent n'est point contre Dieu , & cela paroît tout-d'un coup : mais de savoir s'il étoit à propos ou non de faire ce commandement , si on ne pouvoit ordonner rien de meilleur , ce sont des recherches dangereuses & inutiles , dont l'obéissance nous dispense.

IX.

Les Chrétiens sont des *ensans de lumière* , Eph. 5. 8.
ils doivent marcher dans la lumière ; mais I. Thess. 5. 5.
l'avantage de l'obéissance est de nous fournir une lumière toujours présente. Une personne qui est sous sa propre conduite , est obligée de discerner non-seulement si ses actions sont bonnes ou mauvaises en general , mais si ce sont celles précisément que Dieu demande d'elle , si ce n'est point la cupidité qui l'y pousse par de faux prétextes.

Mais une personne qui s'est fait une règle de suivre dans toutes les actions ce qui lui est prescrit par son Supérieur , trouve tout-d'un-coup cette lumière qui la doit conduire. Elle n'a besoin pour cela que de la règle même de l'obéissance , qui préfère le jugement d'une personne désintéressée à son propre discernement , qui lui doit toujours être suspect d'intérêt & de passion qui aime mieux ne se charger point même de sa conduite , en s'

voie de l'obéissance. Ainsi cette voie
une voie de lumière, une voie éclairée
la splendeur de la vérité, & dont on
4. dit comme le Sage le dit de la voie
justes : *Qu'elle est comme une lumière
lante qui s'avance & qui croit jusqu'au
parfait.*

X.

Ce que le Sage ajoute est capable
donner de la terreur à tous ceux qui
chent sous leur propre conduite, &
semble qu'il la marque par des qualités
4. tes contraires : *La voie, dit-il, des impi-
ténébreuse, ils ne savent où ils tombent.*
paroles ne conviennent-elles pas parfai-
ment à ceux qui se conduisent par leur
pre lumière & qui suivent leur propre
fonté ? Car au lieu de la lumière de la
son & de la foi, ils n'ont souvent
regle que leur caprice, leurs intérêts,
qui sont de véritables teneurs

ver. C'est souvent une plaie où la gangrene se mettra, & qui sera cause de leur mort. Ainsi il n'est rien de plus vrai que ce que dit le Sage : Qu'ils ne savent où ils tombent. La-méme.

X I.

La vie humaine est toute pleine de fausses voies qui nous détournent de notre chemin, & qui nous engagent en des égaremens dangereux, & la cupidité qui vit toujours en nous, est un conseiller infidèle, qui nous sollicite continuellement d'entrer dans ces voyes, & qui nous les fait paroître agréables. Que peut-il donc y avoir de plus favorable pour le salut, que de trouver un ami fidele qui nous prenne comme par la main, & qui nous fasse choisir entre divers chemins celui qui nous est propre ? Et que peut-il y avoir au contraire de plus insensé que le discours d'une personne qui dirait que nous sommes bien simples d'accepter ce secours, & de nous laisser ainsi mener par la main par ce guide fidele, qui nous délivreroit par-là de tant d'égaremens dangereux ?

X II.

Qui ne seroit ravi en marchant dans un pays inconnu, que quelqu'un lui apprit à discerner des diamans couverts de terre, dont le chemin seroit semé, pour lui donner par-là le moyen non seulement de soutenir les frais du voyage, de reparer les pertes & les dommages qui y arrivent, mais aussi de s'enrichir, sans avoir d'autre peine.

a les dilcerner. Les frais de ce voyage
grans : on y fait de grandes pertes, & on
reçoit de grans dommages par les ch
conuiuuelles qu'on y fait ; on s'y blesse,
y reçoit des plaies dont il faut guerir.
nourriture y est chere. Qui a trou
secret de l'obéissance, a trouvé le secret
fournir à tout cela. Elle nous sert de
dicament & de nourriture. C'est une m
noie toujours prête pour satisfaire à t
tes nos dettes, & Dieu à qui nous deu
tout, ne refuse jamais de l'accepter
payement.

XIII.

Nous ne sommes pas toujours en
d'offrir à Dieu des mortifications cor
relles, & si l'on veut les pousser trop l
par des austerités indiscrettes, on en t
la source, en épuisant ses forces, &
ruinant sa santé. La liberalité qui n
porte à offrir à Dieu les biens qu'il

lorsque l'impuissance nous y réduit. Qui ne peut obéir à ce que les hommes desirer de nous, obéit à Dieu, qui ne veut pas alors que nous leur obéissions. Car c'est à Dieu que nous devons obéir en obéissant aux hommes; & ainsi c'est un égal mérite & d'obéir aux hommes quand Dieu le veut, & de ne leur pas obéir quand il ne le veut pas.

XIV.

C'est un sentiment qui vient souvent aux personnes qui sont touchées de reconnaissance envers Dieu, que d'avoir une secrète douleur de n'avoir rien à lui offrir. Il leur semble permis d'envier la condition des riches, qui étant dans l'abondance des biens du monde, sont en état d'en faire des présents à Dieu: mais s'ils sont vraiment spirituels, l'obéissance leur découvrira des trésors qu'ils n'épuiseront jamais.

Quelque pauvres qu'ils soient, ils ont toujours leur volonté, & ils la peuvent offrir à Dieu en y renonçant. C'est un présent que Dieu estime plus que toutes les choses du monde, la volonté de l'homme étant infiniment plus noble que tous les biens sensibles. Ce trésor qui ne manque jamais aux plus pauvres, trouve en Dieu un juge équitable qui le fait estimer son juste prix. Que personne ne se plaigne donc de la pauvreté à l'égard de Dieu: mais qu'il se plaigne de soi-même de ce qu'il ne veut pas s'enrichir, en donnant sa volonté à Dieu par l'obéissance.

est juste qui repare son peché en ren-
çant à sa volonté. Le mauvais usage de
tre liberté a causé notre chute & notre ma-
heur. Il est donc juste de nous en relever
renonçant à cette liberté dont nous avo-
mal usé. Les hommes sont dans la nécessité
de se réduire à une sorte d'esclavage. Ils
sont fait esclaves du peché en obéissant
ses desirs, & ils ne sauroient sortir de ce
esclavage, qu'en se rendant esclaves de
justice, & en s'assujettissant à Dieu qui les
commande, ou par lui-même, ou par les
hommes : mais n'étant pas facile de dis-
cerner toujours la voie de Dieu, c'est avoir
trouvé un secret admirable, de pratiquer
cette servitude nécessaire, que de faire en
sorte que l'ordre d'un homme devienne
l'ordre de Dieu ; & c'est ce qui fait la voie
de l'obéissance.

XVI.

On pratique l'humilité

moyen d'éviter de tomber dans ce malheur, que de le prévenir en cette manière.

XVII.

On pratique la mortification, car le principal objet de l'attache de l'homme est la propre volonté. Ainsi celui qui s'en détache par l'obéissance, pratique la mortification la plus spirituelle, & la plus intérieure, & travaille à déraciner de son cœur les fibres les plus profondes & les plus cachées de l'amour-propre.

XVIII.

Il pratique la prudence, en fortifiant son ame par l'endroit qui pouvoit plus facilement donner entrée à son ennemi: car rien ne donne plus d'ouverture au tentateur, pour se glisser dans les ames, que l'amour de la propre volonté; ce qui fait dire à des Saints, que l'enfer seroit détruit, si la propre volonté étoit anéantie. Travailler donc à la détruire, c'est travailler à détruire en soi toutes les impressions du démon, & à anéantir tous ses desseins.

*Bernard.**Ser. 3. de**temp.**Pajch. 11.*

XIX.

On y pourroit aussi aisément trouver toutes les autres vertus, & même la tempérance. Car ces vertus ne sont autre chose que l'amour de la loi qui nous le commande, & cet amour produit nécessairement l'obéissance à cette loi. Pourquoi me priverai-je des plaisirs non nécessaires? Parce que je veux être soumis à la loi qui

Mais si cette sagesse est si rare, dit-on
 comment discernera-t-on celui à qui je dois
 obéir, puisqu'il ne faut sans doute obéir
 qu'à une personne sage? Il est vrai que c'est
 proprement à la sagesse que l'on doit obéir
 mais s'il est rare qu'on soit sage pour soi
 même, il n'est pas fort rare qu'on le soit
 pour les autres, & c'est même un de
 grans avantages de l'obéissance de rendre
 sage ce qui n'auroit pas été ordonné fo-
 sagement. Pour entendre cela, il faut sa-
 voir, que la plupart des commandemens
 des Supérieurs ne regarde pas les choses
 essentiellement bonnes & mauvaises,
 qui sont prescrites par les loix éternelles
 & invariables, mais regardent des choses
 d'elles-mêmes indifférentes & non com-
 mandées. Dans le premier genre de choses,
 il est vrai que ce qui ne seroit p-
 réscri- par la loi de Dieu, ne le devien-

commandement, & l'inférieur en aura un très-legitime d'y obéir. Il ne faut point faire de commandement sans raison. Ainsi le Supérieur peche quand il en fait de cette nature : mais l'inférieur qui doit toujours mettre la présomption du côté de son Supérieur est obligé d'obéir, lors même qu'il ne voit pas la raison du commandement. Il arrive donc très-souvent que l'obéissance des inférieurs est très-raisonnable & très-agreable à Dieu, quoiqu'il y ait peu de sagesse dans la conduite du Supérieur.

X X I I I.

C'est ce qui fait voir que c'est une vaine excuse de s'exempter de se soumettre à l'obéissance, parce qu'on trouve peu de personnes qui ayent un don éminent de conduite, & qu'on remarque dans la plupart des Supérieurs beaucoup des défauts. L'obéissance est si nécessaire aux hommes, qu'il n'est pas nécessaire de dons si éminens dans les Supérieurs pour la rendre utile aux inférieurs. Saint Benoît & tous les Fondateurs des Ordres religieux, qui ont obligé tous les particuliers de rendre une obéissance entière à leurs Supérieurs, n'ont pas supposé que ces Supérieurs soient des Anges, & n'ont pas cru non plus que cette obéissance seroit inutile si elle n'étoit rendue à des Anges. Ces pensées sont au contraire des prétextes que l'amour-propre prend pour se retirer de la voie d'obéissance, & rentrer sous la conduite de sa propre volonté. Qui ne veut obéir qu'aux Anges,

notre egard de l'amour-propre qui n
aveugle, & que l'humble soumission avec
quelle nous embrassons les ordres, re
ordinairement ce qu'il peut y avoir de
fectueux de la part du Superieur. On fait
infinité de fautes manque de soumission
il est très-rare qu'on en fasse par trop
soumission.

XXIV.

Ainsi l'obéissance est une sagesse
portée de tout le monde ; car on trou
toujours à obéir, pourvû qu'on le fait
sincerement. Qui n'a pas un Superieur
peut trouver un Directeur : qui n'a p
de Directeur, peut trouver un ami ;
desir sincere de suivre conseil produit
que infailliblement dans les autres l'
nation de nous le donner. On fuit c
mêler des défauts des autres, parce q
reconnoit en eux un desir secret de se f
eux-mêmes . & de vivre à leur fanta

que Dieu leur en fournit, ou il leur sert lui-même de guide.

XXV.

Que prétend une ame abusée, qui par l'amour d'une fausse liberté, aime à mener une vie de fantaisie, plutôt que de s'assujettir à la conduite d'autrui? Elle prétend régner sur elle-même, & n'être dominée de personne. Cependant elle l'est malgré qu'elle en ait. Ce qui lui plaît la domine, ses pensées & ses fantaisies la dominant, parce qu'elle s'y plaît. Et comme ses pensées ont leur source dans les passions que le démon remue, il se trouve qu'elle est effectivement dominée par le démon. Ainsi elle n'évite pas l'assujettissement: mais au lieu de l'assujettissement à l'empire & à la conduite de Dieu, elle tombe sous la conduite & l'empire du démon. Toute cette prétendue liberté se termine donc en effet au plus misérable de tous les esclavages, qui est de préférer sa propre conduite à celle d'un Supérieur, & de préférer presque toujours le démon à Dieu.

XXVI.

On est attiré à ce libertinage par une fautive idée, que c'est une chose bien dure, que d'être assujetti à la volonté d'un autre: mais si l'on avoit dans ses actions les vûes qu'un Chrétien y devroit avoir, si l'on craignoit ce que l'on y doit craindre, on trouveroit qu'il n'y a rien au monde de plus doux que la vie de dépendance & d'assujettissement. Comme chaque deman-

Traité.

à l'éternité, on doit
un faux pas dans
ons point d'appui
nie, & par lequel
is l'erreur en nous
verité. Or c'est ce
coup à craindre en
otre propre lumière,
peu à craindre en
Car nous nous ap-
ur une lumière foli-
ite maxime déjà éta-
oses qui ne sont pas
les, il est meilleur
un Supérieur que la
it craindre de faire
de récompenses ne
châtiments. Or on
être exempt de cette
béissance qui releve
ions & les rend d'un
ce que l'on ne trou-
la voie de la pro-
de toujours & avilit
us, & les prive de

II.

aspire à la Cour,
nent employé par
ifère est d'être obli-
des inférieurs, &
e nulle considéra-
int de moyens de
es. C'est pourtant
prétendue liberté.

où les passions disposent de nous & nous font agir. On n'y est proprement assujéti qu'à des esclaves, c'est-à-dire, aux passions qui nous dominent. Au-contraince cette vie que nous appelons d'assujétissement & d'obéissance, est une vie d'honneur. Dieu s'y applique à nous. Il nous y envoie ses ordres. Il nous rend participans de ses volontés. Il nous récompense de nos services. Il y a un commerce continuél entre le Roi & nous. On y croit continuellement en faveur & en considération auprès de lui. La différence qu'il y a, c'est que les Rois de la terre, en donnant leurs ordres à leurs serviteurs, y regardent leur propre utilité & le besoin de leurs affaires : au-lieu que Dieu, qui n'a besoin de rien, en commandant aux siens, ne pense qu'à eux. Il ne tend qu'à leur sanctification : & l'exécution de ses commandemens ne merite pas seulement de nouvelles récompenses, mais elle est elle-même une grande récompense qui rend l'ame plus saine, plus riche & plus parfaite.

XXVIII.

Si nous pouvions voir des yeux du corps la différence qu'il y a entre ces œuvres humaines, qui ne sont que des productions de notre propre volonté, & ces œuvres produites par l'assujétissement à Dieu dans la personne de ceux qui tiennent sa place, nous serions surpris de l'énormité de l'aveuglement des hommes, qui peuvent préférer les œuvres de leur propre volonté,

d'une beauté incomparable, est
se en comparaison. Mais le mal
mes est que cette difference ne p
aux sens. Dieu veut qu'elle ne l
se que par la foi, & que les hom
rent leur salut en préférant ces
foi à ces œuvres purement hu
c'est ce qui leur donne la ha
faire ce choix si déraisonnable,
péche d'en avoir de la honte a
fait.

XXIX.

C'est une grande misere, d
core, de n'oser faire la moine
sans la permission d'un Superi
conçoit des soupçons de mille
innocentes, & qui s'oppose à
de choses utiles en foi par des
mal fondées. Je veux que cela so
quelques rencontres, & que le

si c'étoit pour lui-même & pour se satisfaire simplement qu'il desiroit cette chose, l'opposition du Supérieur ne le prive donc que d'une vaine & trompeuse satisfaction, qui lui auroit été d'autant plus nuisible, qu'il auroit cru faire pour Dieu ce qu'il ne faisoit en effet que pour lui-même.

X X X.

J'ai dit qu'il y a toujours plus de bien à se priver par obéissance de faire une chose, quoique bonne & legitime en soi, qu'à suivre son inclination : parcequ'en faisant ce qu'on desire, on ne peut avoir qu'un bien particulier en vûe, qui est celui qu'on se propose : mais en se privant de ce que l'on desire, parceque le Supérieur s'y oppose, on coopere au bien general de la société où l'on est. Il est certain qu'une société où chacun fait ce qu'il veut, tombe dans une infinité de déreglemens ; que peu à peu tout s'y met en désordre ; que chacun y vivant à sa fantaisie, il n'y a ni concert, ni union ; & qu'une telle société est sur le point de se diviser & de perir. On évite tous ces maux en se conduisant par un même esprit ; ce qui ne se peut faire que par l'assujettissement à une seule personne dans les choses grandes & petites. Ainsi en s'assujettissant à cette pratique, on contribue à conserver dans cette société, l'ordre, la paix, l'union ; & en s'en dispensant, on y introduit au contraire le désordre, la confusion, la disunion. Or il n'y a point de bien particulier qui puisse recompenser ces grans inconveniens : & les

que l'on conserve en souffrant
vation.

XXXI.

Mais enfin, dira-t-on, la
s'accommode point de ce joug
s'impose, de régler toutes les affec-
volonté d'autrui, que Dieu ne nous
impose. Elle ne s'en accommo-
à la vérité, quand on s'entretien-
fées de libertinage, & quand on
point aux biens que cette pratique
acquiert, & aux inconveniens
évite. Mais si l'on s'occupe &
de ces pensées, non seulement ce
deviendra supportable, mais nous
avons notre joie & notre repos. Ce
rien par soi-même, ne répond de
n'a point de droit de le rendre
des événemens. Il les reçoit tous
de Dieu, parcequ'il n'y a point de
il n'y a rien de plus consolant de
ferentes traverses de cette vie, que
les être point attirées. Au - coi

XXXII.

On n'aime ni à commander aux autres, ni à se conduire soi-même, que parcequ'on s'en croit capable. Il ne faut donc, pour aimer que les autres nous conduisent, qu'être bien convaincus de nos tenebres, & de la foiblesse de nos lumieres. Quand on est bien persuadé de son imprudence & de sa temerité, on est toujours bien-aisé de n'être point chargé des evenemens. Or quand l'ame est bien penetrée de ces sentimens, bien loin que ce lui soit une peine d'être soumise à la volonté d'autrui, elle ne trouve la paix & son repos qu'en cette soumission. L'assujettissement ne lui est plus un joug, mais un soulagement.

XXXIII.

Ce que l'on suppose de plus, que l'on n'est pas obligé de se soumettre à la volonté d'autrui, a besoin de distinction. Car il est bien vrai qu'il n'y a pas de regle generale qui oblige chaque Chrétien à l'obéissance d'un autre. Qui connoît la volonté de Dieu par soi-même & par sa propre lumiere, n'est pas obligé de l'apprendre d'un autre : & après avoir appris les principes generaux de la morale chrétienne, de l'instruction de l'Eglise & de l'Evangile, il peut, s'il a assez de lumiere, en faire lui-même l'application selon les rencontres particulieres. Mais ce qui est certain, est qu'il n'est permis à aucun Chrétien de vivre par fantaisie, de se rechercher soi-même, & de n'avoir pas

& de faire sa propre volonté? Il faut
qu'un Chrétien ait pour but de décou
d'exécuter dans chaque action ce qu
vent de lui. C'est un devoir commu
ceux qui font profession d'obéissanc
ceux qui ne s'y sont point engagés. L
rence consiste en ce que les personne
gées à l'obéissance prennent l'ordre
Superieur pour marque de ce que D
mande d'eux dans chaque action. Le
au-contre se réservent le droit d
miner par eux-mêmes; mais ce droit
te obligation d'examiner la volonté
est accompagnée de mille peines
mille difficultés. Il faut qu'ils s'inf
exactement de tous leurs devoirs
soient continuellement en garde
leurs passions qui obscurcissent leu
& affoiblissent leur volonté; & a
me qu'ils ont pris un parti, ils se
core troublés par la crainte de s'êtr
pés, & d'avoir suivi leur inclinatio
tôt que la verité & la volonté d
Qui comparera de bonne foi les

XXXIV.

Je ſai bien que la plupart du monde n'éprouve point ces peines, & qu'ils ne trouvent aucune difficulté à vivre à leur fantaiſie : mais c'eſt que peu de gens ont un deſir effectif de ſuivre Dieu. Ils croient qu'il leur eſt permis, en ſ'abſtenant de certaines actions défendues par des loix generales, & en pratiquant d'autres qui ſont clairement preſcrites, de faire à l'égard de tout le reſte ce qui leur plaît : mais ils ne prennent pas garde que ces autres actions qu'ils croient remiſes à leur choix, ſont des actions raiſonnables, & que par conſéquent elles doivent être conduites par la raiſon & par la fin de la raiſon. Or jamais la volonté de l'homme ne peut être la fin de ſes actions. Il faut toujours qu'il les rapporte à leur fin naturelle qui eſt Dieu ; & par conſéquent il ne peut jamais être permis à l'homme de ſe rechercher ſoi-même. Il faut toujours qu'il ait quelque raiſon tirée de ſa fin dernière qui le détermine dans toutes ſes actions. Jamais il ne lui ſera permis de dire : Je fais cela, parceque cela me plaît ; ſon plaisir ne devant jamais être ſa fin.

XXXV.

Il faut encore conſiderer qu'il y a certains genres de vie où il y a beaucoup plus d'inconueniens à agir par ſoi-même, que dans d'autres ; parceque dans ceux-là les actions de chaque particulier doivent être conformes avec celles de tout un corps.

qui n'est marquée par ceux qui
de la regler, & prendre de lui l'ord
mouvements : autrement tout tomb
le desordre & dans la confusion.
fille vive seule dans sa chambre, t
son & sans rapport, elle peut se pre
exercices indépendamment des au
si elle y fait des fautes, ce sont de
sans consequence, & qui ne déregl
sonne qu'elle : mais si-tôt qu'on
faire partie d'une société, on e
l'obligation d'agir selon les utilit
société & de concert avec toutes le
parcequ'autrement il est difficile e
société se maintienne, & qu'elle
la fin pour laquelle elle est assem
faut donc du concert & de la regl
choix d'actions par rapport à l'
corps : & par-consequent il faut
sonne qui regle ces actions par r
cette fin. Autrement si on s'en rem
cun, comme chacun aura differen

genre de vie : mais tant qu'on y demeure il y faut vivre par rapport à la fin de la ſociété.

XXXVI.

On dira que cette neceſſité de vivre ſelon la fin de la ſociété n'enferme point qu'on vive dans une entière dépendance d'un Supérieur, ni qu'on ait rapport avec lui pour toutes choſes ; que c'eſt une condition gênante de demander une infinité de petites permiſſions ; qu'il faut donc reſerver cet aſſujetiſſement pour les choſes eſſencielles. Premièrement il n'eſt pas queſtion ſi l'on peut former une ſociété avec ces libertés & avec cet aſſujetiſſement borné ; mais il eſt queſtion d'abord de décider ſi c'eſt une bonne choſe & plus parfaite que l'aſſujetiſſement ſoit ſans bornes & s'étende à tout. Car dès lors qu'on ſera perſuadé que cet aſſujetiſſement entier eſt bon, & qu'il eſt même plus parfait, il ſ'enſuit que toute perſonne qui y entre eſt obligée d'y vivre pendant qu'elle y eſt, à la manière des autres, & de ne rien faire pour détourner de cet aſſujetiſſement celles avec qui elle vit, parceque ce ſeroit les détourner d'une bonne choſe, & même plus parfaite. Ainſi c'eſt une faute conſidérable d'en témoigner du dégoût, de la repréſenter comme inſupportable ou comme inutile ; c'eſt une faute conſidérable de ſ'en diſpenſer ſoi-même dans les choſes qui peuvent être marquées. La voie de ſe délivrer de cet aſſujetiſſement eſt de ſortir de cette ſociété, mais non pas d'y demeurer en ne le gardant

non congruens. Il est donc permis à ces
femmes si amoureuses de leur liberté,
elles ne peuvent pas souffrir même un
jettissement passager, de se retirer :
ne leur est pas permis de rien faire contre
la regle du lieu où elles vivent, pendant
qu'elles y sont.

XXXVII.

Cette supposition que j'ai faite, que
le jettissement entier & sans exception
& même plus parfait, n'est point une
proposition en l'air. C'est une maxime
& qu'on ne peut pas révoquer en doute
c'est le fondement de tous les Ordres
anciens, & même de la plupart des
nouveaux, de saint Basile, de saint Benoît
c'est-à-dire, des Religieux d'Orient &
d'Occident. Tous ceux qui ont embrassé
ces Regles se sont assujettis à une obéissance
sans bornes, qui comprenoit l'exterieur &
l'intérieur sans exception des grandes & des
petites choses. Ainsi c'est une maxime
par le consentement de tous les Saints

De l'Obéissance.

ité & sans erreur décriez cette sorte d'obéissance, quoiqu'elle ne soit que de conseil pour ceux qui n'en ont pas fait vœu. Il suffit qu'elle soit de conseil pour n'en détourner personne, & pour être obligé, non de la suivre, mais de l'approuver. Car ce n'est pas un conseil que d'approuver les conseils: c'est un précepte qui nous est prescrit expressément par le Sage dans ces paroles: *N'empêchez point de bien faire à celui qui le peut. Faites bien vous-même, si vous le pouvez:*

Pro. 3. 27.





NE personne qui veut
 bon usage du tems,
 re, de ce qu'il y a de
 cieus, doit prendre
 miere regle de sa con
 ne vivre pas au hazard, & de ne
 pas emporter sans reflexion par
 qui se presentent à ses sens, & qui
 son imagination; mais de vivre de
 par raison, pratiquant ce que Dav
 voit à Salomon, de se conduire en t
 ses par la lumiere de la verité, &
 faire sans intelligence. *Ut intelliga
 que agis.*

Reg.
 3.

II.

Cette lumiere, pour être verita
 doit découvrir la fin où nous devo
 & les obstacles qui nous en peuv
 ner. La fin est certaine, puisque

L'une & l'autre nous met en cette vie dans la possession de la grace inseparable de l'amour de Dieu sur toutes choses, qui établit le regne de Dieu dans le cœur.

Il est donc d'une extrême importance de se bien assurer d'abord si l'on est dans l'une ou dans l'autre de ces deux voies ; & c'est ce qui se fait par un examen sérieux de la vie passée, qui nous puisse donner une juste confiance, ou que nous avons conservé notre innocence, ou que nous l'avons réparée d'une manière vraie & solide.

III.

Mais quoiqu'il doive y avoir quelque différence entre les innocens & les penitens, & que Dieu demande des derniers une humiliation d'esprit qui dure toute leur vie, il n'y en a point en ce qui est du soin de ne pas perdre la grace.

Leur dessein commun est de conserver cette grace & cette vie divine, de ne pas crucifier de nouveau Jesus-Christ en eux-mêmes, de porter leurs lampes allumées jusqu'à l'arrivée de l'Epoux, de ne pas bannir le Saint-Esprit de leur cœur ; & en un mot de ne pas mourir par le péché. Mais pour réussir dans ce dessein, ils se doivent instruire en quoi consiste cette vie de l'ame, afin de la fortifier, de l'augmenter, & d'éviter ce qui lui peut nuire.

Heb. 6. 6.

Matth.

25. 7. 10.

L. Theff.

L. 10.

IV.

Pour ce qui regarde la vie de l'ame, il est bien certain qu'elle consiste dans l'amour de Dieu, dans le desir sincere d'être

dominante. Qui a plus de cet an
de vie, & qui n'en a point du tout
vivant.

Cet amour ne consiste point
sensibilité qui tire des larmes &
des mouvemens de tendresse ;
n'est pas nécessaire aussi que l'im
manité de Jesus-Christ étant pe
tre imagination dans quelqu'un
excite souvent dans le cœur qu
vement d'un amour sensible. Ce
utile à quelques personnes : mais
aimer Dieu véritablement sans
bilité.

Cet amour donc consiste à a
rité, la justice, la sagesse, la sainte
à-dire, Dieu juste, Dieu saint,
table, Dieu sage ; à aimer sa loi
ceptes ; à les trouver justes & sa
sifir de s'y soumettre & de les c
mépriser les choses temporelles
tacher aux choses stables, solid
nelles.

ment, mort, enfer; & que cet amour au-
contraire renferme le vrai bonheur & le vrai
paradis, quoiqu'il ne nous soit pas encore
découvert; car le paradis & l'enfer ne sont
pas entièrement réservés pour l'autre vie.
Ils commencent dès celle-ci d'une maniere
très-réelle, quoiqu'insensible. Dieu com-
mence d'y regner dans l'ame, de la remplir
de ses graces, d'en faire son trône & ses
délices, quoiqu'il ne se manifeste pas en-
core à elle; & le demon possède déjà les
ames des méchans, & y domine comme
dans son royaume, quoiqu'elles ne s'en
apperçoivent pas. L'autre vie ajoutera à
ces deux états de nouvelles récompenses
ou de nouveaux supplices: mais le fond
& l'essenciel du paradis & de l'enfer, qui
consiste en ce que j'ai dit, se trouve dès
celle-ci.

VI.

Il est bien clair par-là que tout reglement
de vie qu'on se peut proposer, doit avoir
pour but de conserver & de faire croître
cet amour de Dieu, dans lequel consiste
la vie, le bien, & la félicité de ce monde.
Mais pour le conserver & le faire croître,
il faut être instruit de ce qui le peut affoi-
blir, ou l'éteindre même tout-à-fait; &
c'est ce que l'on peut apprendre de la pa-
rabole des semences répandues sur des ter-
res de qualité différente, que l'Eglise pro-
pose à ses enfans le jour de la Sexage-
sime. Car Jesus-Christ qui a voulu lui-
même être l'interprète de cette parabole,
nous a avertis que cette semence est la pa-

voient dans un cœur bien
me dans une terre bonne &
Or cette parole de Dieu q
est étouffée, qui porte du t
la simple connoissance de l
l'amour même de cette v
cette terre qui le reçoit et
ce qui empêche le fruit de
ce, c'est ce qui détruit l'a
cœurs.

VII.

Jésus-Christ en marque d
l'Évangile à l'égard de ceu
cette semence, c'est-à-dire,
étincelle de l'amour de Di
que leur fond étant pierreu
que leur cœur étant plei
passions, cette semence d
germé en eux, est desséch
du soleil, c'est-à-dire, pa
violentes qui arrivent. Les
ne font pas perdre cet an
quoique mauvaises, elles t

VIII

La seconde cause est l'accroissement des épines, c'est à-dire, comme Jesus-Christ même l'explique, les soins & les embarras des choses du monde. Ces soins subsistent avec l'amour de Dieu dans un certain degré : mais si on les laisse croître, ils étouffent entièrement cette semence, parce que l'ame employe toute sa force à nourrir ces épines, & ne donne plus d'aliment à l'amour de Dieu.

Ainsi quelque legitimes que soient les occupations du monde, & de quelque prétexte d'utilité & de nécessité qu'elles soient revêtues, néanmoins si elles viennent à posséder l'ame, elles suffisent pour y éteindre l'amour de Dieu, qui ne peut justifier l'ame à moins qu'il n'y domine, qu'il n'y regne, & qu'il ne fasse la principale passion.

IX.

Il est utile aux personnes qui pensent sérieusement à régler leur vie, d'avoir dans l'esprit cette double maniere dont la grace se peut perdre ; parce que le règlement qu'elles se doivent proposer devant avoir pour but la conservation de la grace, il doit tendre d'une part à maintenir les passions qui empêchent que l'amour de Dieu ne se fortifie en elles, & de l'autre à retrancher cette multitude d'occupations, de soins & d'embarras, qui sont capables de l'étouffer en attirant à soi.

réussir est de se prescrire des
attachent l'ame à Dieu, qui
l'occupation trop grande a
monde, & qui tendent à mor-
sions. Mais parce que les vi-
ne sont utiles qu'en devenant
par la pratique, il semble qu'il
reduire les maximes proposées
siderations suivantes.

XI.

Toutes les bonnes & toutes
les actions ayant leur place
partie du tems que Dieu a donné
il est visible que bien vivre est
plir son tems de bonnes actions
bannir les mauvaises. Or ce tems
en deux parties; l'une du jour
tre de la veille.

Celle du sommeil n'a besoin
de règle qui se borne au besoin qu'il
& qui en retranche les excès
d'autre.

Mais c'est proprement ce

heures en actions bonnes & agreables à Dieu. Voilà proprement à quoi se réduit notre tems. Celui du sommeil, c'est le tems de la nature & de la vie animale sur lequel nous n'avons point d'autre droit que d'en regler la durée : mais le tems de la veille est le tems de la raison.

Or ce tems qui est proprement le nôtre, se peut diviser en trois parties. La premiere est celle dont nous disposons avec une entiere liberté. La seconde est celle que nous sommes contraints d'employer dans le commerce du monde par des devoirs justes. Et la troisieme est celle que nous donnons à ce même commerce par des necessités suspectes, & qui ont leur source dans quelque infirmité.

XII.

Le tems que nous employons dans une chambre, sans autres témoins que Dieu, à lire, à prier, à écrire, ou à quelque travail, ou que nous passons dans les Eglises, est un tems dont j'ai dit que nous disposons avec liberté & sans contrainte, & l'on y doit ajoûter les intervalles où l'on est éveillé durant le tems du sommeil, dont on doit aussi faire un bon usage.

XIII.

On doit avoir deux vûes à l'égard de ce tems. La premiere, d'en bien user. La seconde, de l'augmenter autant que l'on peut. Le bon usage consiste à en bannir

chambre ou son cabinet
étuaire, comme une mai
elle ne doit donner entré
qu'elle voudroit avoir au
Elle en doit donc exclu
soin le souvenir des chose
l'inquietent, qui l'irritent
Elle doit bien se donner
ployer un tems si précieux
des personnes absentes, &
son esprit des paroles & d
souillé son ame.

C'est le tems de regard
n'a point fait pour Die
point eu pour fin dans ses
comme des caracteres éc
la mer, ou peints sur se
aussi-tôt effacés que fo
doit faire découvrir un
dans la vie du monde
& s'aneantit à mesure
laisse l'ame dans un hor
étrange pauvreté, & lui
voir en même-tems une

y chercher Dieu, ni rien de grand dans ce qui se fait dans le monde hors la vûe de Dieu, & par le seul desir de satisfaire les passions.

C'est le tems de considerer les maladies interieures, de les exposer à Dieu qui en est l'unique medecin, d'en attendre de lui la guérison avec confiance, de souffrir neanmoins les retardemens dont il plaît à Dieu d'user à l'en guérir, & de croire que nous sommes encore trop heuteux de ce qu'il nous souffre, & qu'il ne nous abandonne pas.

C'est le tems de nous lier à Jesus-Christ comme à notre unique mediateur, à notre unique soutien, à l'unique fondement de notre esperance. Toutes les prieres que nous pouvons faire aux Saints nous y doivent conduire, n'ayant pour fin que d'obtenir pour nous l'intercession de Jesus-Christ, & d'approcher en quelque sorte plus facilement de lui en la compagnie de ses Saints, comme lui étant plus unis & plus familiers que nous ne sommes, mais ne donnant pas un autre objet à notre culte, & un autre fondement à notre esperance.

Cette devotion particuliere envers Jesus-Christ nous doit obliger à ne passer aucun jour sans l'honorer dans quelqu'un de ses états, de ses mysteres, de ses actions, & de ses paroles, & ce doit être un des principaux & des plus continuels exercices qui doit remplir le tems particulier que Dieu nous donne pour sanctifier tous les autres.

rer les actions que l'on fait de
ce du monde.

Il est facile à chacun de
tems en prieres, en lectures
On se doit, par exemple, p
rain nombre de prieres, e
d'en faire toujours quelques
ticulier pour demander à
d'être délivrés de certains c
tenus dans certaines tent
exemple, une personne re
nes antipathies qui lui fasser
il est bon que dans toutes
exposé à Dieu cette miser
jamais de le faire, & que
venir, elle fasse quelque p
proportionnée.

XIV.

Il n'est pas besoin de se
coup à faire des oraisons
rhodiques, & regulieres. U
cité lentement, en repe
même verset, & en laissant

son mentale. L'exposition simple que l'on fait à Dieu de ses miseres & de ses défauts, est une oraison mentale. Et enfin la prévision & la disposition de ses actions faites avec une vûe de Dieu, est une bonne oraison mentale.

XV.

On doit choisir les livres par deux motifs : premierement, pour s'instruire & pour s'élever à Dieu : secondement, pour se divertir saintement & utilement, & il y en a une infinité de ce second genre, dont les principaux sont l'histoire Ecclesiastique, & les histoires des Saints. Car qu'y a-t-il de plus capable de satisfaire l'esprit d'une personne raisonnable, que de voir de quelle sorte Dieu a conduit son Eglise, comme il a voulu qu'elle fût toujours attaquée & toujours victorieuse ? Qu'y a-t-il de plus admirable que de voir dans la vie de tous les Saints que Dieu a suscités de tems en tems dans l'Eglise, ce caractere general d'avoir beaucoup aimé la gloire de Dieu & le salut des hommes, & de ne s'être point aimés eux-mêmes ; au lieu que l'on ne voit dans le monde que des gens qui s'aiment beaucoup, & qui n'aiment point les autres, étant prêts de les sacrifier tous à leurs interêts ? Comment pourroit-on ne prendre pas plaisir à lire la vie des personnes qui nous voyent, qui nous aiment, & qui sont prêtes d'offrir à Dieu tous les bons desirs que nous aurons en lisant leur vie.

employer, mais rien ne
repos & au bonheur de la
voir s'y divertir, & y pas
utilement autant de tems

XVII

On s'amuse à apprendre
de qualité des arts & des
d'usage : mais on ne peut
prendre à savoir se divertir
solitaire. Cependant cette
toute une autre importance
qu'on a soin de leur donner
qui les rend indépendans
des entretiens, des visites
mens du monde. C'est ce
moyen d'éviter les spectacles
dangereux qui laissent de
pressions fâcheuses. C'est
de la nécessité des engage-
ges, du mariage, des con-
part du monde ne se
qu'ils ne sauroient demeurer
une chambre en s'occupant

ne savent pas encore cette science, travaillent à l'acquiescer; & c'est ce qui leur sera facile, si elles le veulent de bonne foi. Il n'y a qu'à se résoudre à essuyer peu à peu & par degrés quelque petit ennui, & à se separer des objets qui dissipent & ébranlent beaucoup l'esprit, & elles verront que peu à peu l'esprit s'accoutume à la retraite, qu'il se passe aisément des occupations du monde, qui ne divertissent pas tant l'esprit qu'elles le dérèglent.

XVIII.

C'est en cette maniere qu'on peut aussi travailler au second devoir, qui est d'augmenter ce tems précieux qui doit sanctifier tous les autres, & qui doit être la source de tous les biens que nous espérons dans l'éternité. Car pour l'augmenter, il le faut aimer: il faut avoir la force de souffrir certains dégoûts qui naissent d'abord de la privation des objets sensibles.

Il faut aussi retrancher peu - à - peu les inutilités des visites actives & passives, des lettres, des conversations de pure civilité.

Il se faut vider l'esprit des nouvelles inutiles, des actions d'autrui dont on n'est point chargé; car c'est l'accoutumance que l'on contracte à nourrir son esprit de ces objets, qui fait qu'il ne peut subsister en ne se nourrissant que de ceux que la retraite lui peut fournir. Et généralement il faut renoncer à tout ce qui dissipe notre esprit, qui le fait sortir de son assiette, qui le rend tra-

on entrât le plus souvent
roit, soit pour y consulter
l'on voit & que l'on enter
demander son secours dans
nous sommes émus, soit
nos miseres & nos besoin

XIX.

Il faut, comme j'ai dit
nés qui ne sont pas maît
mes, reglent leur tems
prieres, leur lecture, & l
les divers intervalles qu'e
mais il est bon de les a
doivent faire avec une fid
gênée & scrupuleuse, év
l'instabilité dans l'ordre
prescrivent, & ne se lia
si scrupuleusement à un
qu'elles ne soient prêtes
quand Dieu leur present
que celles qu'elles s'étoie
quant rien, comme dit G

nier tout à Dieu en la maniere qui vient d'être expliquée, il faut penser à user, comme il faut, de cette partie du tems que l'on donne aux hommes par de justes nécessités.

Et l'une des regles que l'on doit le plus avoir en vûe, c'est de faire de bonne grace tout ce que l'on est obligé de faire. Car ce n'est pas seulement de l'aumône dont on doit dire, qu'il la faut faire gaiement, *parce que Dieu aime ceux qui donnent avec joie*; c'est generalement de tout ce qu'on offre à Dieu. Si l'on donne donc son tems au prochain selon l'ordre de Dieu, & pour obéir à sa volonté, il le faut donner avec joie & sans chagrin.

C'est un si grand bonheur d'être dans le lieu, dans l'état, & dans l'occasion où Dieu nous veut, que cette seule consideration devoit nous remplir de joie. Car on est mal dans les lieux & les compagnies les plus agreables quand Dieu ne nous y veut pas; & l'on est bien dans les plus desagrecables quand Dieu nous y veut.

XXI.

Que si dans la pratique de ces devoirs nécessaires il se rencontre des difficultés & des dégoûts, il faut essayer de les surmonter par les moyens que Dieu nous en donne.

Premierement, en s'y préparant par la priere, & en renouvelant cette priere dans le cours de cette occupation qui nous est penible, en finissant cette occupation, ou

tion des fautes qu'on y peut
bandonner au chagrin, mais
avec courage & avec eſpera
faire à l'avenir. Car ordinair
y a de plus dangereux dan
c'est de s'en troubler, & de
de l'ame.

Troisièmement, en confide
s'effraye trop de ces objets q
quent, & de ces peines qu'ils
car ces peines dès qu'elles son
sont plus rien, & il n'y a pe
les aime tout autant que
plaisirs lorsqu'ils sont de mê
toutes celles que nous ave
passeront de même, & nous
de même insensibles.

XXII.

Quatrièmement, si l'on t
taines antipathies à l'égard
avec qui on est obligé de vivre
cher d'adoucir son propre e

Être, autant que l'on peut, certains défauts dont il est choqué, en expliquant le procédé & les intentions de ces personnes d'une manière favorable, en le convainquant qu'il a pu donner lieu aux choses dont il se plaint, & lui faisant connoître qu'elles ne sont ni si dures, ni si insupportables qu'il se les représente, & que l'idée qu'il s'en forme ne vient que de l'ignorance où il est encore des maux de la vie, dont la grandeur lui feroit disparaître ces petites contradictions, qu'il ne fait tant valoir que parce qu'il n'a pas éprouvé les misères réelles dont Dieu veut que cette vie soit remplie.

XXIII.

Il ne reste plus à régler que la troisième partie de son tems, qui consiste dans celui que l'on emploie à certaines nécessités suspectes, & qui ne naissent que de notre foiblesse. On doit mettre de ce genre une bonne partie des visites & des entretiens du monde, certaines lectures où il y a encore plus de curiosité que d'utilité, certains divertissemens, certaines parties, certains amusemens. Si l'on est encore trop foible pour renoncer à tout cela tout-d'un-coup, il faut au moins se separer d'abord de ce qu'il y a de plus dangereux. Il faut éviter, par exemple, les conversations toutes mondaines qui remplissent l'esprit de l'amour du monde, comme on évite un air contagieux. Il faut éviter celles où la médisance regne, où l'on apprend des nouvelles qu'il est utile de ne pas savoir, & qu'il n'est pas

ne, & ou l'on ne
honteux. Tout cela n'e
durcir le cœur & à le d
peché.

Que si l'on ne renon
coup à toutes les autres
que par leur inutilité & p
sément, il faut au-moins
s'en separer peu-à-peu,
contre cette foiblesse.
jours des épines qui emp
ment de l'amour que l
né pour lui. C'est une e
épines, & qui les fait c
seche au-contraire les
C'est ce qui rend nos
qui répand un certain d
cices de piété.

X X I V

Il est utile pour cela
bien sont vains les sou
tire de tous ces amuseme
car le plus souvent il n'

Il est bon aussi d'imprimer, autant que l'on peut, cette verité dans le cœur: Qu'il y a infiniment plus de bien dans la privation que dans la jouissance du monde, que la jouissance en est fade, passagere, dégoûtante, affoiblissante; au lieu que la privation en est consolante, fortifiante, & que sans parler des récompenses qu'elle aura dans l'autre vie, elle produit dans l'ame dès celle-ci une paix ferme & solide. Ainsi dans la verité le monde n'est bon qu'à quitter, & la plus heureuse vie est celle où l'on s'en prive le plus.

Chacun peut s'appliquer en détail ces maximes, & s'en servir pour regler ses occupations & ses actions, n'y en ayant point qui ne soient de l'un des trois genres que nous avons marqués ci-dessus.



D E L A C O N D U I T
que l'on doit garder dans les divisions
sentimens qui arrivent entre les perso
de pieté.

I.



L n'y a rien de plus
nible à ceux qui ont
que sentiment d'hun
que de se voir opposé
des points importants de
duite aux pensées de
sonnes dont ils estiment la lumière
pieté ; mais c'est une peine à laquelle il
se résoudre , parce qu'elle est une
nécessaire de l'état des hommes en
vie. Car les manieres dont ils envis
les choses sont si différentes & si in
faites , qu'elles les engagent par une e
de nécessité en differens sentimens ;
que si leurs lumières se trouvoient
reiment uniformes en ce qui regarde
pieté , on verroit clairement par la q

très-sincere de le servir, regardent divers points de conduite par des vûes fort différentes, & qu'ainsi ils se partagent & se condamnent souvent reciproquement les uns les autres.

II.

Mais puisque c'est un mal necessaire dans la vie que cette difference de sentimens, & que l'union parfaite ne sera que pour le Ciel, où la Verité paroissant à decouvert, dissipera toutes nos erreurs; il est extrêmement important de considerer de quelle sorte on s'y doit conduire. Car il est certain aussi que si chacun ne suit point d'autre regle, que celle de soutenir son sentiment jusqu'au bout, de ne ceder à personne, d'employer toutes sortes de moyens pour faire valoir ses opinions, de pousser à bout ceux qui s'y opposent: il n'y a point de société qui puisse subsister; & l'Eglise même ne seroit qu'une multitude remplie de confusion & de desordre. Il faut donc, par necessité, qu'il y en ait quelques-uns qui cedent, & qui souffrent que le sentiment des autres soit suivi au préjudice du leur. Mais si tout le monde veut ceder, & s'y croit obligé, on tombera par là dans la même confusion, & l'on disputera pour ceder, comme l'on dispuoit pour ne ceder point. Ainsi la paix & l'ordre demandent qu'il y en ait qui cedent, & qu'il y en ait d'autres qui ne cedent pas. C'est ce qu'il faut tâcher de discerner, comme l'un des plus grans moyens de conserver la paix, & dans soi-même & dans les autres.

voudra que tout le monde nous ce-
moins que par un autre tour de fant
n'ait mis sa gloire à céder aux autres
quel cas il voudroit toujours avoir l'a-
ge de céder.

2. Il ne faut pas prétendre aussi
der ces differens par la verité en el-
me, puisque c'est ce qui fait le sujet
dispute, & que d'autres y prétendent
bien que nous, & avec autant de rais-
nous.

3. Il ne faut pas aussi faire confu-
que nous appelons *ceder*, à croire
nous avons tort, & que les autres ont
son; car nous ne devons croire que
rité, & elle doit être l'unique regle
jugemens. Lors donc que nous se-
persuadés que nous la connoissons
quelque point, quelle raison a-
nous de preferer les sentimens des
que nous croyons faux, à celui que
croyons veritable? Il est vrai que
diversité de sentimens nous doit
jetter dans le doute; mais ne con-

IV.

Il faut donc pour conserver la paix, chercher quelque autre expédient que cette conviction de la fausseté de nos sentimens, qui n'est pas toujours en notre puissance. C'est-à-dire, qu'il faut trouver des principes qui nous apprennent à discerner quand il faut laisser prévaloir les sentimens des autres à celui que nous croyons le plus véritable. Car il ne nous est pas permis d'agir en cela au hazard, ni par fantaisie, ou par une complaisance purement humaine. Je ne dois vouloir que le sentiment des autres soit suivi au préjudice du mien, que quand le leur est juste, & qu'il est bon qu'il soit suivi. Il faut toujours se souvenir qu'il nous est défendu de *vous rendre esclaves des hommes.* Ainsi l'on ne doit céder ni obéir aux autres, que lorsqu'on a quelque principe de vérité qui nous dicte que l'on le doit faire, & que l'on obéit à Dieu en leur cedant & en les préférant à soi. Que s'il arrivoit qu'on eût une lumière contraire, & que l'on eût droit de croire que l'on obéit à Dieu en obligeant les autres de nous céder, il est clair qu'on le pourroit faire sans orgueil & qu'on y seroit même obligé. Car dans l'une & dans l'autre de ces conduites différentes, on ne regarderoit ni soi ni les autres hommes, mais on se conduiroit uniquement par la seule vûe de la vérité & de la justice.

1. Cor.
7. 23.

ils peuvent être revetus, on trouve
y en a peu où l'on ne puisse trou
principes extérieurs, & indépend
la vérité intérieure, de ce qui est
tion, qui décident néanmoins leq
ceder: & c'est ce que nous allo
miner en diverses hypothèses ou
tions.

V I.

Si l'on suppose donc que ces sortes
ferens arrivent entre des personnes in
dont l'une soit supérieure & l'autre inf
il est visible que s'il n'y a point d'a
constances particulières qui obligent
autrement, c'est l'avis du Supérieur
prévaloir. Car comme il est obligé
duire, l'ordre de Dieu exige de lui
ve plutôt sa lumière que celle d'un a
il n'y a point en cela de vanité,
seroit obligé de conseiller le même
autre Supérieur, & qu'il ne considère
en cela sa personne, mais le rang
l'a mis.

vérité des sentimens vouloir l'emporter sur son Supérieur, & que ce seroit blesser l'ordre que de le prétendre, & par-consequent le Supérieur doit accoutumer, autant qu'il peut, les inférieurs à souffrir humblement que leur sentiment ne soit pas suivi, & à ne pas croire avoir sur toutes choses des lumières infaillibles.

VII.

Il y a même plusieurs choses dans lesquelles un Supérieur doit absolument suivre son propre sentiment, sans avoir égard à celui d'aucun de ses inférieurs, ni à quelques circonstances que ce soit. S'il s'agit, par exemple, de quelque injustice réelle, & qu'on le veuille obliger d'y prendre part, soit en la faisant, soit en ne l'empêchant pas, lorsqu'il en a l'autorité, sa conviction intérieure lui suffit alors pour préférer sa propre lumière à celle de ses inférieurs, à moins que l'avis de ses inférieurs ne le portât à croire qu'il se trompe. Ainsi il ne peut jamais prendre part à des contrats qu'il croiroit usuraires ou simoniaques, quoique d'autres de sa communauté en jugeassent autrement. Il ne doit pas souffrir qu'on entreprenne un procès injuste, selon son sentiment, quoiqu'il fût juste selon le sentiment des autres. Il ne doit pas recevoir un Religieux qu'il croiroit mal appelé, parceque d'autres en jugeroient autrement : & s'il est de même persuadé que sa maison est obligée à certains devoirs de justice envers quelques personnes, il ne se peut pas croire dispensé d'y satisfaire, parce

Mais il y a quantité de choses
font pas de ce genre. On les y
quand il n'y a point d'inconveni
ne les doit pas faire quand il y
grans. Et souvent la diversité d
inferieurs produit ces inconvenien
entraîne avec soi : & c'est dans c
sions que le Superieur doit aband
propre lumiere pour suivre celle d
terieurs.

IX.

Il s'agit, par exemple, d'une
demande à être reçue. La Superie
mine, l'éprouve & forme un j
avantageux de sa vocation & de
prit : les principales Sœurs en fo
jugement différent ; & la Superie
bien examiné leur sentiment, ju
les sont injustement prévenues c
te fille. Elle a droit, absolument
dans l'Ordre de saint Benoît, de
voir malgré l'opposition des in
Mais le doit-elle faire ? Non ; car

considerable, devoit conclure que tant que cette prévention durera, elle n'est pas appelée à ce monastere : & tout ce que cette Supérieure pourroit faire pour elle, seroit de lui donner du tems pour effacer cette prévention.

X.

Mais il faut remarquer que la Supérieure en agissant de la sorte, ne préfère pas proprement le sentiment de ses inférieures au sien ; mais qu'elle tire de ce sentiment une raison solide & véritable qui convainc son esprit, & sert de regle à sa conduite. Car elle conclut de cette opposition de sentimens qu'elle voit dans la communauté, que cette fille n'y est point appelée, en y joignant deux regles de prudence. La première, qu'il ne faut pas engager une telle dans une communauté prévenue : & la seconde, qu'une fille qui dans la reception trouble la paix d'une maison d'ailleurs réglée, n'est pas appelée à cette maison ; puisque, selon l'esprit des Peres, ceux-mêmes qui par l'injustice des autres deviennent occasion de division, doivent quitter les lieux où l'on se divise pour leur sujet, comme S. Clement l'enseigne dans sa lettre aux Corinthiens, l'un des plus illustres & des plus authentiques monumens que nous ayons de l'antiquité ecclesiastique ; & comme saint Augustin, après ce grand Pape, l'enseigne aussi dans une de ses lettres.

Epist. 71
n. 54.

Ainsi il est toujours vrai que nous ne devons nous conduire que par la vérité,

rieure qui nous détermine & de
tre regle, comme l'on peut remar
le cas proposé, & dans ceux que
proposer.

XI.

S'il s'agit du choix des officiers
maison, & que la supérieure :
que celles qu'elle en croit plus
ne seront pas au gré des princip
maison, & que ces personnes
attachées à leur sentiment sero
à désapprouver son choix, & à
redire à tout ce qu'auront fait
res qu'elle établiroit, & qu'au
ces mêmes personnes jettant les
des Religieuses moins capables,
pourtant que ces Religieuses
par l'inclination des principales
mieux avec moins de talent que
en auroient davantage, & contre q
son seroit prévenue : il est clair
cas le sentiment contraire de ces
les lui fournit encore un

XII.

Il en est de même dans toutes les choses par lesquelles on choqueroit certains esprits inflexibles. Car quoique cette inflexibilité soit un grand défaut en elles, néanmoins si ces personnes ont d'ailleurs de très-bonnes qualités, si elles sont très-utiles à la communauté, si on ne s'en peut passer, si on leur faisoit plus grand mal en s'opposant à leur lumiere par le trouble & l'embarras qu'on leur causeroit, qu'on ne leur feroit de bien en les obligeant de soumettre exterieurement leur jugement, il vaut mieux les suivre dans tout ce que l'on peut, que de s'en priver & de les décourager.

XIII.

Mais il ne faut pas toujours juger si facilement qu'un esprit soit inflexible, puisque c'est un des moins avantageux jugemens qu'on en puisse former. Il faut même accoutumer quelquefois ces personnes à être contredites, pour ne les laisser pas mettre en possession de faire absolument tout ce qu'elles veulent, en gardant néanmoins dans tout cela la regle de prudence, qui ne permet pas que pour corriger une personne d'un défaut si naturel qu'on n'a guere d'esperance d'y réussir, on lui renverse l'esprit & on la mette dans une gêne & une contrainte continuelle.

En un mot, il faut dans le choix des partis que l'on doit prendre, soit en suivant sa propre lumiere, soit en s'accommodant à celles des autres, avoir égard non-seulement

mens qui naissent des choses mé
clair qu'il vaut mieux s'accomme
meur & à la lumière des autres qu
le jugement que nous formons su
mêmes.

XIV.

Comme ces rencontres sont fort
on peut dire qu'il n'y a guere d'e
l'on ait tant lieu de pratiquer l'ob
d'avancer en cette vertu, qu'en ce
périeurs ; puisqu'ayant beaucoup
à déterminer, ils sont obligés, en
nombre d'occasions, de se confi
lumière & aux inclinations de l
ricurs ; & c'est pourquoi ils doiv
de suivre cette conduite avec es
des dispositions vraiment chrétiens

XV.

La première de ces dispositions
pas considérer cette nécessité de
avis des autres comme fâcheuse & in
de, & de ne pas souhaiter d'être ni

De la conduite à garder, &c. 63
l'heureuse nécessité de soumettre leur jugement en bien des rencontres à ceux qui leur sont soumis.

XVI.

Il y a des gens qui seroient ravis de ne se mêler de rien, & qui ne trouveroient point mauvais qu'étant dans la qualité d'inférieurs, on n'eût aucun égard à leur sentiment; mais qui voudroient aussi qu'étant Supérieurs, on ne leur résistât ni par paroles, ni par humeur, & qu'on les laissât agir selon leur lumière: & en effet cela devoit être ainsi. Mais comme néanmoins cela n'est pas, ceux qui sont vraiment humbles, peuvent bien, à la vérité, condamner cette résistance des inférieurs comme un mal pour ceux en qui ils la remarquent: mais ils la doivent considérer en même-tems comme un bien pour eux-mêmes, puisque ce leur est une occasion de pratiquer l'obéissance & la soumission dans la supériorité même.

XVII.

La seconde disposition est de ne juger point durement de cette inflexibilité d'humeur qu'on éprouve dans quelques esprits. Car souvent cette inflexibilité n'est que dans l'esprit, & nullement dans le cœur. Et c'est plutôt un défaut de leur imagination que de leur volonté. La qualité de leur esprit leur fait concevoir vivement les objets qui les frappent. Ils en reçoivent fortement les impressions, ils en tirent des conséquences qui les persuadent pleinement, & qui, quoique fausses, forment néanmoins leur con-

ne regardent pas des choses essentielles qu'elles sont jointes avec une bonne intention, & souvent avec des lumières très-étendues en d'autres choses, c'est un défaut terrible, d'autant plus que le Supérieur, qui ne voit le défaut de leur humeur, n'est pas en état de le corriger, si dans le fond ils n'ont point raison de regarder des choses sur lesquelles ils sont dans un autre sentiment que lui.

XVIII.

La troisième disposition est de regarder avec une nécessité d'obéir à ses inférieurs par la reconnaissance qu'on a de leur humeur; c'est une leçon d'obéissance que Dieu fait non seulement pour l'état de supériorité où l'on se trouve, mais encore plus pour celui d'infériorité où l'on espère peut-être de revenir. Car on peut apprendre en ces rencontres à connoître d'une manière très-sensible un défaut où l'on tombe ordinairement dans la Religion, qui est qu'on se croit

rement la considération que l'on acquiert par son âge, ses talens, ses emplois, fait qu'un Supérieur se hazarde avec peine à nous commander. Que si nous donnons avec cela des marques que la contradiction est sensible, & qu'elle nous met en desordre, si nous en tirons des conséquences de ne nous plus mêler de rien dans les choses dont on veut que nous nous mêlions, nous mettons par-là le Supérieur hors d'état de nous rien commander, & dans la nécessité de nous obéir & de nous suivre; ce qui est un très-grand mal pour nous, puisque cela nous prive en quelque sorte de la pratique de nos vœux, & nous remet *entre les mains de notre propre con-* Eclési. 154
duite. Or il est certain que l'on ne voit jamais 14.
 mieux ce défaut, que quand on l'éprouve dans ses inférieurs; & ainsi il n'y a point de tems plus favorable pour prendre la résolution de faire tout le contraire, si l'on est jamais réduit à leur état.

Cette résolution enferme celle de ne faire jamais paroître d'humeur, d'attache à son sens, de peine quand on est contredit, d'embarras quand on nous ordonne des choses contraires à nos vûes; car tout cela contraint le Supérieur, & le prive en quelque sorte à notre égard de la supériorité; en l'obligeant d'étudier nos inclinations, & de les suivre, c'est-à-dire proprement, de nous obéir plutôt que de nous commander.

Il faut souffrir avec peine, qu'au lieu que toutes les vertus doivent croître en nous, l'obéissance, qui en est une des principales, y décroisse si notablement; puisque manifestant ainsi nos humeurs, nous réduisons le

de l'obéissance, & que nous veno
extrême délicatesse sur ce point, c
tique de cette vertu n'est plus à n
qu'un fantôme. Que si nous ne poi
pécher que notre âge & notre en
diminue un peu par l'impression q
naturellement sur notre Supérieur,
moins que nous n'y ajoûtions rien
mêmes, & que nous lui témoig
nous ne sommes pas moins en dilig
lui obéir que les moindres du Mon

Voilà ce qu'un Supérieur doit
par soi-même durant le tems de la
té, par les résistances qu'il éprouv
humeurs des autres; & cela lui est i
plus avantageux que s'il y trouvoi
férence entière.





IV. TRAITE.

LE PRISME,

*OU QUE LES DIFFERENTES
dispositions font juger differemment
des autres objets.*

I.



CETTE diversité de sentimens paroîtra plus sensible par l'exemple d'un prisme de verre, qui est regardé fort differemment par trois sortes de personnes. Si on le donne à un enfant, il s'en divertira tout un jour, & même plusieurs jours. Il sera ravi de la beauté des couleurs qu'il appercevra au-travers, & il se croira heureux de la possession de ce tresor.

Si l'on le donne à un Philosophe, il trouvera la matiere d'un grand nombre de speculations sur la nature des couleurs, sur les refractions & reflexions de la lumiere, sur le renversement, le racourcissement, l'éloignement des objets.

Si l'on le donne à des gens du monde qui ne se mêlent point de philosophie, ils le regarderont negligemment comme un amusement d'enfant. Ils trouveront, à la verité, quelque beauté dans cette diversité de couleurs : mais la pensée que ce n'est qu'une apparence, leur fera remex-

II.

Les gens du monde méprisent intiment les Philosophes & les enfans, comme se repaissant de speculations vaines, les autres comme s'attachant au vain plaisir, & n'en voyant pas le peu de solidité. Les Philosophes méprisent & le monde, comme n'étant point tout de beautés de l'esprit & de la nature, & les enfans, comme étant trop touchés des sens. Les enfans ne méprisent personne, jouissent sans reflexion de la beauté de l'objet qui les attire ; & je pense que toutes ces trois dispositions sont parfaites, celle des enfans l'est plus que les autres.

III.

Il est certain que ce que l'on voit dans ces primates, est plus beau en soi que ce que les hommes peuvent faire par l'industrie, & qu'elle ne sauroit égaler que cet instrument donne en

seroit possesseur. Mais parcequ'il n'y a rien de si facile que d'en avoir un, cet instrument si précieux est réduit par l'opinion des hommes, à servir d'amusement aux enfans, & il y a quelque honte aux personnes âgées de s'y arrêter & d'en faire état.

I V.

La raison en est, qu'étant si commun & de si vil prix, il ne distingue point ceux qui le possèdent de ceux qui ne le possèdent pas, parcequ'il ne tient qu'à chacun de le posséder. On ne dit à personne qu'il est heureux d'avoir un prisme. C'est une félicité exposée à tout le monde, & qui ne touche point les hommes, à cause de la corruption de leur cœur. Leur plaisir est de jouir de ce dont les autres ne jouissent pas. Rendez leur bonheur commun, il leur devient méprisable. La rareté en fait le prix, & il faut, afin qu'ils se croient heureux, qu'ils en voyent d'autres qui se trouvent malheureux : cette préférence qu'ils se donnent à eux-mêmes dans leur idée, faisant toute leur joie & tout leur plaisir.

V.

Si tout le monde avoit des palais, personne ne se trouveroit heureux d'en avoir. Qui est-ce qui compte entre les avantages de la condition de voir le soleil, les étoiles, les nuées, les campagnes, les montagnes ? Toutes les beautés de la nature ne nous sont rien, parcequ'elles sont com-

ces, & des tambours, & des valets
ques ornemens qui sont infiniment
beaux que les objets communs
exposés à tout le monde, & ce
que les pauvres ne jouissent pas
objets, & qu'on loue les riches
avoir.

VI.

Le plaisir des hommes est donc
tiré de vanité & de malice. Il est
fondé sur les faux jugemens des hommes
qui louent excessivement certains
parce que les autres ne les peuvent
avoir. Ce n'est pas ce qu'il y a de réel
dans les objets qui nous plaît; c'est de
ce que nous avons ce que les autres n'ont
pas. Ces plaisirs d'orgueil sont proprement
dits, dont les hommes sont infatigables
et se dégoûtent de tous les autres; mais
ils ne se lassent jamais de ceux-là, parce
qu'ils n'ont point de bornes dans les plaisirs d'orgueil,
mais qu'il n'y en a point dans ceux
qui ne sont que de l'orgueil.

ment qui leur représente cette diversité de couleurs, sont plus raisonnables en cela que les hommes plus avancés en âge qui les méprisent, parcequ'ils n'y voyent pas la nourriture de leur orgueil, & que la passion pour ces plaisirs d'imagination & de vanité les rend insensibles à toutes les beautés plus réelles, plus solides, & plus innocentes.

VIII.

Ainsi l'âge ne fait que nous rendre moins raisonnables. Ce qu'on appelle accroissement de raison en est l'obscurcissement. En sortant de l'ignorance simple des enfans, nous tombons dans l'erreur & dans l'illusion, qui est beaucoup pire que l'ignorance. Nous étouffons les passions naturelles par des passions plus vaines & plus malignes, & nous ne cessons de nous plaire à ce qui divertit les enfans, que parceque nous avons le cœur plus gâté & plus corrompu que les enfans.

IX.

Il y a un bien dans certaines passions qui est l'effet d'un grand mal, & il y a du mal dans d'autres, qui est une preuve d'un assez grand bien. C'est un bien que d'être au-dessus des vains amusemens de l'enfance, & de n'y prendre plus de plaisir : mais c'est un bien qui vient dans beaucoup de monde d'une très-méchante cause, qui est l'attache aux objets qui contentent la malignité ou l'orgueil, ou quelque passion plus criminelle. C'est un de-

beaucoup rempli de passions malignes
ce sont les derniers défauts qu'il
rager.

X.

La facilité qu'a la raison à no
cher des plaisirs de la vûe, fait v
ne sont pas bien sensibles. Car en
étoient si agreables & si vifs, ils ne
cheroient & nous divertiroient
âge, puisqu'en tout âge nous av
yeux. Un prisme de verre nous
prend la vraie mesure. Peut être
étoit en notre choix, nous ai
mieux voir tous les objets de la
tels qu'ils nous paroissent par un
que de les voir tels que nos yeux
representent. Mais l'incommodité
a à tenir cet instrument sur les ye
que nous aimons mieux les voir or
ment sans prisme qu'avec un prisi
ce qui donne lieu de conclure, que
que donne la vûe du plus bel objet
dans le monde, est moins confider

X I.

Les couleurs qui se voyent par un prisme sont aussi réelles que celles qui se voyent par les yeux ; parce que nos yeux ne sont que de certaines lunettes qui nous représentent les objets d'une certaine manière , qui n'est peut-être pas plus la manière véritable des objets , que celle où nous les voyons par un prisme. Cependant parce que nos yeux sont l'instrument ordinaire dont nous nous servons, nous appelons couleurs véritables celles que nous voyons par nos yeux , & couleurs fausses & apparentes celles que nous voyons par des lunettes extraordinaires , comme par un prisme.

Nous en faisons de même dans les objets de nos passions. Les objets des passions permanentes, perpétuelles, communes, nous paroissent raisonnables, sérieux, importans. Nous ne nous défions jamais de nous y tromper : mais quand les passions sont extraordinaires, nous sentons bien qu'il y a de l'erreur, de la folie, & de l'illusion dans l'attache que nous y avons. Ce Gentilhomme va se faire casser la tête à un assaut sans aucune vûe de son devoir, & par une pure ambition. Il est sage, brave, genereux. Cet autre demeure à la maison, c'est un fou, & un esprit bas, selon le monde. Car l'opinion commune tient lieu de vérité, & l'estime commune tient lieu de grandeur ; & quiconque s'en éloigne, tombe dans la folie & dans la bassesse au jugement des hommes.

Pour voir tous les objets renverlés par le moyen d'un prisme, il ne faut que regarder d'une autre maniere que celle que nous les fait voir colorés. Le seul changement des rayons de notre vûe bouleverse à notre égard toute la nature. C'est une assez belle image de ce que produit en nous la vûe de la foi. Sans qu'il arrive rien de nouveau dans le monde, elle renverse aux yeux de notre esprit. Elle nous fait voir les grans, petits, & les petits, grans; les riches, pauvres, & les pauvres, riches; les heureux, misérables, & les misérables, heureux. Chaque degré qui nous paroïssoit s'élever pour monter au comble de la félicité & de l'honneur, nous paroît un degré qui descend dans l'abîme des miseres.

XIII.

Les objets extérieurs ne sont colorés que quand les rayons qui nous les font voir passent par le prisme, & qu'ils se brisent en passant, ce qu'on appelle refraction.

& aussi-bien les plus difformes que les plus beaux ; que rien n'est affreux quand on le voit par ce milieu qui change la boue en pierres précieuses ; de même les plus indignes objets passant par notre cœur , y peuvent recevoir un éclat & une couleur trompeuse qui nous les peut rendre agreables.

XIV.

Quand on voit les objets renversés par un prisme , on ne les voit plus coloriés. Quand on regarde le monde par la vûe de la foi, il nous paroît sans éclat, & sans l'agrément qui n'étoit pas dans les choses mêmes , mais qu'elles empruntoient de la corruption de notre cœur.

XV.

Si quelqu'un desiroit , afin de voir le monde renversé , qu'il se renversât effectivement , il faudroit le prier de prendre un prisme , & de contenter son desir sans troubler l'ordre du monde. Le changement de sa vûe sera le même effet que le bouleversement de toute la nature. Il y a de même de certains naturels malins qui voudroient qu'il arrivât continuellement des renversemens dans les affaires du monde , & que ceux qui sont au-dessus de la roue se trouvassent au-dessous. Pour les guérir de cette malignité , il faut leur dire que s'ils veulent voir ces grans changemens sans tant de peine , ils n'ont eux-mêmes qu'à changer de vûe , au-lieu de prétendre changer les objets. Ce changement de vûe produira le même effet qu'un

crable. Mais ce qui fait qu'ils ne le ce
tentent pas par cette vûe de foi qui re
verse le monde à leurs yeux, c'est qu
ne veulent voir rabaislés ceux qui sont
objets de leur jalousie, qu'afin de s'en
jour, & de prendre un plaisir malin de
leur abaissement ; au lieu que la foi c
nous fait regarder les grans du monde da
la misere, nous empêche d'y prendre pl
sir, & excite plutôt en nous des sentime
de compassion. Et ainsi ce n'est pas ce q
demande la malignité du cœur de l'hom





V. T R A I T E'.

*QU'IL Y A BEAUCOUP
à craindre dans les contestations pour
ceux mêmes qui ont raison.*

L.

LEs contestations qui arrivent parmi les hommes par les diverses vûes, & les divers sentimens qui partagent leurs esprits, sont une source de tant de pechés, qu'on ne sauroit trop les prévoir, & se les représenter, afin d'avoir plus d'application à les éviter. On n'y considère d'ordinaire que ceux où l'on tombe, ou en prenant un mauvais parti, ou en soutenant trop fortement & trop aigrement une vérité; & l'on se croit à couvert de tout, quand on a raison dans le fond, & qu'on a évité, en se défendant, les paroles dures & choquantes.

Cependant en observant même ces deux regles, qui doivent être inviolables, on peut encore se rendre coupables d'un très-grand nombre d'autres défauts aussi dangereux, & qui ne deshonnorent pas moins la vérité qu'on prétend soutenir. Et c'est ce que l'on a dessein de faire voir par ce écrit.

de la persuasion forte qu'on a raison
s'irriter de l'opposition de ceux qui ne
contredisent. Or cette irritation peut être
la source de diverses tentations & de divers
défauts. On est tenté de mépriser ceux qui
nous contestent quelque chose contre
raison. On est tenté d'en faire des plaintes
non nécessaires. On est tenté de refroidissement
vers eux, & ce refroidissement passe
souvent jusqu'à quelque sorte d'aversion.
On s'en prend non seulement à leur esprit
mais à leur cœur. On les soupçonne d'inté-
rêt, de prévention, de malignité, d'envie,
de partialité, de défaut de justice d'esprit
non-seulement dans le point particulier
dont il s'agit, mais généralement en toute
autre chose.

III.

Ceux qui ont tort, à la vérité, coopèrent
à toutes ces tentations par leur contradic-
tion injuste: mais la faute des uns n'ex-
cuse point celle des autres. On n'a jamais
droit de mépriser le prochain, ni de co-

Craindre tout dans les contestations, &c. 79
les autres ont pu commettre à notre égard. Ainsi, en même-tems que nous sommes innocens aux yeux des hommes & à nos propres yeux, c'est nous souvent qui sommes réellement les plus coupables au jugement de la souveraine Justice.

I V.

Il y a donc des personnes à l'égard desquelles on peut dire que, c'est un état dangereux que d'avoir raison, & qu'elles n'ont pas assez de vertu pour avoir si fort la justice de leur côté, & même qu'il vaudroit mieux pour elles qu'elles eussent un peu tort. Car cette justice dans une rencontre particulière étant jointe avec une vertu foible, rend toutes leurs passions fieres, aigres, méprisantes, insultantes. Elle rend les plaies qu'elles ont reçues par la contradiction, plus profondes, plus envenimées; & ainsi elle leur nuit au lieu de leur être utile. De sorte qu'elles doivent craindre que cette opposition qu'elles reçoivent injustement, ne soit une punition de leur fierté intérieure pour laquelle Dieu a permis qu'il leur arrivât cette occasion de chute.

Il n'y a personne qui n'ait sujet de craindre que ces tenebres qui ont caché la vérité à ceux qui les ont contredites mal-à-propos, n'aient été attirées par quelque hauteur intérieure qui ait mérité d'être exposée à cette tentation. Ainsi l'on n'a jamais sujet de se choquer de l'aveuglement des autres, parce qu'on ne fait

E iij

C'est encore un effet de cette forte
suaſion, de rendre ceux en qui elle
plus attachés à leurs ſens, & de leur don-
ner plus de confiance en leur propre
gement. Car ſe trouvant obligés de le
ferer à celui des autres dans un cas parti-
lier, ils croient être en droit de le faire
tout, & d'en tirer une concluſion gene-
à leur avantage, ce qui eſt ſouvent tri-
faux. On eſt éclairé ſur les cas particulie-
ſelon que l'on connoit plus clairement
principes dont ils dépendent, & par
quels on en doit juger. Or les divers
prieſ ne ſont pas touchés & occupés
mêmes lumieres. Souvent plus on eſt
vement frappé de certains principes, mo-
on l'eſt de ceux par leſquels on doit ju-
des autres matieres. Ainſi cet avantage
raiſon que des perſonnes auront ſur d'
tres en une rencontre particuliere, par
qu'ils en avoient les principes préſen-
de vient pour elles une ſource d'illuſion
de vanité, lorſqu'elles ſe l'attribuent.

Craindre tout dans les contestations, &c. Si les tentations que cause la pensée, que nous avons raison dans une affaire où nous n'avons pas obtenu ce que nous voulions, se renouvellent souvent par le souvenir, long-tems après que cette occasion est passée.

Les fautes que commettent sur le champ ceux qui ont eu tort dans le fond, sont plus passagères. Ils les oublient, parce qu'elles n'ont point de profondes racines dans leur cœur, & ne laissent pas souvent de les reparer par une abondante charité. Au contraire ceux qui ont eu raison dans un différend, en conservent la mémoire par la plaie qu'ils y ont reçue, & n'ayant point de sujet évident de s'humilier, ils se confirment par ce souvenir dans l'estime d'eux-mêmes, & dans le mépris des autres. Leur aigreur intérieure continue, & produit en eux une disposition très-dangereuse, que les Grecs expriment par un seul mot qui

μνησι-
καχία

VII.

Les plaintes que l'on fait du procédé des personnes avec qui on a été en différend, peuvent aussi être injustes en diverses manières. Premièrement, elles portent naturellement ceux à qui on les fait à mépriser les personnes qu'on leur représente comme déraisonnables & injustes. Or leur en donner cette idée, c'est les mettre en danger de perdre une partie de leur charité pour eux. Le commun du monde n'est point assez spirituel pour conserver le même degré de charité envers ceux pour qui ils ont

VIII.

Secondement elle les met en danger de juger témérairement eux-mêmes. Car ils ne doivent point juger de ce qu'on leur dit, ou ils en doivent juger avec connoissance de cause, & non sur le témoignage d'une des parties. Cependant comme il suit d'ordinaire les examens penibles, on aime mieux prendre le parti de celui qui nous parle : ce qui est clairement injuste puisque nous ne voudrions pas qu'on usât de même à notre égard. Ceux donc qui y engagent les autres, font une injustice visible, en les portant à juger d'une manière qui n'est point du tout équitable. Personne ne veut être condamné sur le rapport de ceux avec qui il est en différend. Il n'est donc permis à personne d'exciter les autres à un procédé qu'il ne voudroit pas qu'on pratiquât à son égard.

IX.

On ne considère pas assez quand on f

Craindre tout dans les contestations, &c. 83
raisons. On ne manque guere à craindre pour soi-même ce qu'on voit que d'autres ont éprouvé de sa part. Cependant il se peut faire que cette créance & cette confiance fût utile à celui à qui on l'ôte, & qu'elle lui fût même nécessaire pour subsister dans le bien. Les gens qui ont été déraisonnables à notre égard, peuvent être nécessaires à d'autres pour les soutenir. Il faut donc bien prendre garde qu'une petite délicatesse sur un différend passager ne nous porte à diminuer leur créance, qui sert d'un appui nécessaire à d'autres.

X.

Il est visible que la source ordinaire de ces plaintes est un secret dépit de ce qu'on nous a contesté injustement quelque chose ; ce qui nous porte à en chercher une espece de vengeance, en faisant condamner par d'autres ceux qui l'ont emporté sur nous. Or qu'est-ce que tout cela qu'une vraie impatience, & une impatience déraisonnable ? Car ce monde-ci n'est nullement destiné à la justification pleine de la vérité. Il est au-contraire de l'état de cette

*Tertul.
Apol. c.
1.*

vic, que la vérité y soit souvent étouffée, opprimée, condamnée. La Vérité même devenue visible en conversant parmi les hommes, y a souffert toutes sortes de mépris & de rebuts ; & elle y a toujours été le but & l'objet de la contradiction des hommes.

Sommes-nous donc raisonnables de ne pouvoir souffrir qu'elle soit rejetée lorsque nous y avons quelque petit intérêt, &

Il est bon qu'il y ait quelque chose de Dieu nous fasse justice au jour du Jugement : car malheur à ceux qui n'y paroissent que pour reparer les injustices qu'ils ont faites aux autres ? C'est se priver cette justification si glorieuse à ceux qui recevront de Dieu, que d'en vouloir jouir par avance dans cette vie même.

XI.

Nous n'avons droit de nous plaindre des autres, de ce qu'ils ne nous rendent pas ce qu'ils nous doivent, que lorsqu'ils nous ne nous pouvons reprocher d'avoir manqué à leur rendre ce que nous leur devons. Or qui peut se rendre ce témoignage, ou plutôt qui ne doit être convaincu qu'il s'en fait bien qu'il ne s'acquiesce envers le prochain de tout ce qu'il lui doit ? Il est vrai qu'on nous doit l'aveu de la raison quand nous l'avons, & qu'on ne nous doit pas contester des vérités certaines ; mais nous sommes aussi redevables au prochain d'être juste.

Craindre tout dans les contestations, &c. 87
exemple. Nous devons lui *inspirer l'humilité* 1. *Peç. 5.*
en la pratiquant devant lui, comme saint
Pierre nous y exhorte. Que celui qui ac-
complir tous ces devoirs se plaigne, à la
bonne-heure, des déraison du prochain.
Mais comment s'en plaindroit-il, puisque
c'est un de ses devoirs de ne s'en pas plain-
dre? Il est dangereux d'entrer en compte
avec Dieu. Si nous sommes si exacts à exi-
ger du prochain tout ce qu'il nous doit,
Dieu exigera de nous tout ce que nous lui
devons, & tout ce que nous devons au pro-
chain, & il se trouvera que nous demeure-
rons infiniment redevables.

XII.

Que reprochons-nous à ceux qui n'ont
pas été de notre sentiment dans quelque
dispute? D'avoir ignoré une vérité que nous
avons très-bien connue. C'est donc un a-
vantage que nous avons eu sur eux; mais
nous est-il permis de nous en glorifier? Dieu
est le distributeur de l'intelligence de toute
vérité. S'il nous en a mieux partagés en
quelque occasion que d'autres, c'est un su-
jet de l'en remercier; mais ce n'en est pas
un d'insulter à ceux à qui Dieu n'a pas don-
né la même intelligence qu'à nous. Je ne
leur reproche pas, direz-vous, de n'avoir
pas compris, mais d'avoir combattu ce qu'ils
ne comprenoient point. Ne voyez-vous pas
que cette opposition à la vérité est une suite
de leur ignorance & de leur illusion? C'est
à la vérité même qu'ils auront à en répon-
dre, mais ce n'est pas à vous. Il ne nous
est pas permis d'y prendre un autre intérêt.

Elle veut bien souffrir d'être ignorée & combattue. Pourquoi ferons nous difficulté de le souffrir ? C'est donc pour notre intérêt que nous combattons ; & non pour celui de la vérité. Ce qui nous pique n'est pas le mépris que la vérité & la justice y ont reçu ; c'est que nous croyons avoir été méprisés, & qu'on ne nous a pas rendu ce que nous croyons qu'on nous devoit. Or il est bien honteux de faire valoir ses propres intérêts, lorsque la vérité ne fait pas valoir les siens.

XIII.

On ne pense pas assez que les hommes peuvent avoir tort de ne se pas rendre intérieurement à la vérité, mais qu'ils n'ont jamais tort de n'en pas demeurer d'accord extérieurement tant qu'ils n'en sont pas entièrement persuadés. Cependant on n'ose souvent se plaindre de l'erreur intérieure, parce qu'on voit bien qu'on n'a pas droit de s'élever au-dessus des autres de ce qu'on a plus d'intelligence qu'eux. Et l'on se plain-

Craindre tout dans les contestations, &c. 37

Que si l'on prétend que le procédé de ces personnes ne seroit pas même convenable à la vérité quand ils l'auroient eue de leur côté, ce seroit alors une seconde erreur & une seconde ignorance, puisqu'ils auroient ignoré & quelle est la vérité, & quel est le procédé digne de la vérité. Et ainsi ce procédé dont nous nous plaignons, ne seroit encore qu'une suite de cette seconde ignorance intérieure, un second défaut d'intelligence, qui seroit à plaindre pour eux, & non pas pour nous.

XIV.

Il n'y a proprement que Dieu qui ait droit de se plaindre des erreurs & des ignorances des hommes, parce qu'ils n'y tombent que par la haine qu'ils ont pour la lumière dont il les éclaire, selon qu'il est dit : *Quiconque fait le mal hait la lumière.* Joan. 3.
Mais quant aux hommes, l'illusion des autres ne doit être pour eux qu'un objet de compassion & d'humiliation, par la conviction qu'ils doivent avoir, qu'ils sont capables des mêmes tenebres & des mêmes égaremens. Que s'il arrive qu'ils se trouvent incommodés par quelques suites & par quelques effets de ces erreurs, il est bien juste qu'ils les souffrent en patience, puisque Dieu en souffre la source même qui les produit, & que la même conviction qu'ils doivent avoir qu'ils sont coupables des mêmes erreurs, doit s'étendre jusqu'aux suites, & leur faire croire qu'ils sont capables de toutes les injustices qui en naissent.

nières, & il n'est pas julte que ceux
la blessent d'une maniere, parlent dure
de ceux qui la blessent en une autre
blessé la verité en la combattant, e
resistant, en ne lui cedant pas, en
rant aux autres la fausseté. Cela est
mais on ne la blessé pas moins en s'en
rifiant, en l'employant à nos interêts
notre vanité, & en la faisant servir
mes contre la charité. Que ceux qui
ment les autres d'une simple ignorance
d'un défaut d'intelligence, prennent
de s'ils n'ont point deshonoré la verité
ces autres manieres qui ne lui sont pas m
injusticufes.

Celui qui combat la verité, en est
nemi en ce point : mais celui qui s'en
contre la charité, en fait un usage aussi
digne d'elle, puisque Dieu ne donne ja
la verité pour éblouir la charité.

XVI.

Ce qui me fâche, dit-on, c'est que n
seulement ceux dont les prétentions s'

Craindre tout dans les contestations, &c. 89
mépriser ceux qui avoient raison. Ce sont
trois maux differens pour ces personnes ;
mais c'est un bonheur pour vous , & d'avoir
connu la verité , & de n'avoir pas eu sujet
de vous en élever , & d'avoir participé à
l'espece d'injure qu'elle a reçüe. C'est à
elle qu'il appartient de prévaloir , & non
à vous. C'est à elle qu'on devoit céder , &
non pas à vous. Si on ne l'a pas fait , c'est
la verité qui a sujet de s'en plaindre , &
non pas vous.

XVII.

Vous en avez d'autant moins qu'il est
aisé de vous montrer que vous n'êtes pas
assuré que vous ne soyez point vous-mê-
me la cause du rebut que la verité a reçu.
Car c'est souvent par notre faute que la
verité n'est pas goûtée. C'est souvent par-
ce que nous l'expliquons fort mal ; que
nous la faisons voir revêtuë d'un grand
nombre de marques de fausseté ; & enfin
que nous irritons contre elle toutes les
passions des autres. Nous parlons avec un
air qui les choque , & nous commettons
la verité avec toutes les préventions de
ceux à qui nous la proposons. Doit-on
donc s'étonner qu'ils rejettent une verité
qui leur est si mal proposée ? S'ils ont tort
de ne se rendre pas à la verité que nous
soutenons contre eux , n'en avons nous
pas autant qu'eux de les avoir éloignéés
de s'y rendre par les faux jours où nous
la leur avons fait voir ?

mais je veux que nous n'ayons
employé de ces mauvaises manieres qui
sont pas seulement des défauts d'esprit,
des défauts des mœurs : nous avons en
à examiner si la verité n'étoit point des
dans notre bouche de ces appuis nat
qui la font recevoir & goûter aux au
Peut-être n'avons-nous point de talent
la bien éclaircir, & la rendre capable
trer dans l'esprit. Car ce sont deux qua
differentes, de bien connoître la verité
de la bien faire entendre aux autres. Il
vrai qu'on ne peut pas corriger ces imp
fances naturelles ; mais aussi il ne faut
imputer aux autres ce qui en dépend. Il
souffrir l'humiliation de n'être pas c
quand on n'a pas le talent de se faire cro
Un grand Capitaine Grec, qu'on av
pris dans une hôtellerie pour un valet,
prié par la maîtresse du logis d'aider
quelque service de cuisine ; & s'étant tre
vé dans ce ministere si disproportionné
sa qualité, il ne dit autre chose, à ce
qui s'en étonnoient, sinon qu'il payoit

XIX.

Mais pourquoi, dites-vous, se sont-ils faillis de ce qui leur étoit contesté ? Je ne dis pas que cela soit juste, mais je dis que c'est une injustice ordinaire dont on ne doit point faire de bruit. Pour le comprendre, il n'y a qu'à considérer qu'il y a des différens importants qui sont réglés par des Juges que l'ordre du monde a établis pour cela. Il y en a, par exemple, qui se reglent au Conseil du Roi, d'autres au Parlement, d'autres par des Juges inférieurs. Tous ces Juges ont quelque force pour faire exécuter leurs jugemens, & les Juges les moins autorisés deviennent souverains, quand on ne peut pas se relever de leur sentence sans des embarras que la prudence oblige d'éviter. Car il est clair à l'égard de toutes ces différentes juridictions, que dès-là qu'on n'a pas lieu d'appeler & de faire changer le jugement, c'est une nécessité, & même un devoir de s'y soumettre : & il faut croire alors que Dieu veut nous ôter ce qui nous est refusé par ces Juges établis, & que ce qui peut être injuste de la part des Juges du monde, est certainement juste de la part de Dieu, qui nous prive justement de certains avantages, & qui se sert pour cela des jugemens injustes des hommes.

XX.

Nous ne sommes point dans ce cas, dites-vous : cela peut être vrai à l'égard des Juges établis par autorité publique ; car

qui sont proprement des parties qui
gent néanmoins en Juges, & s'attr
les choses par leur propre jugement.
où je prétens vous faire venir; car ce
ties élevées en Juges ont aussi leur
rité, & cette autorité vient de la
sité des choses humaines. Les dit
qui arrivent parmi les hommes étar
finis, & étant impossible qu'ils se j
tous par des Juges réglés & établis,
nécessairement que les moins confi
bles se reglent entre les parties mê
que chacune plaide sa cause commu
peut, & tâche de persuader ceux
qui elle conteste. Or dans ces sorte
jugemens les plus forts en créance
autorité, en réputation, l'emportent
les plus foibles. Ils se saisissent de ce
est contesté, en s'ajugeant à eux-mê
ce qu'on leur dispute. Cela est inju
dit-on. Oui, quand on le fait injustem
mais si on le faisoit justement, il n'y
roit point d'injustice. Car les diffé
des hommes ne se sauroient régler

Craindre tout dans les contestations, &c. 93
mal qu'on en peut souffrir, à la bonne-
heure, faites-le si vous pouvez. Mais si
vous ne le pouvez pas, il faut souffrir ces
petites injustices qui sont inconnues à ceux
avec qui l'on est en contestation, & les
souffrir avec la même soumission que l'on
souffre celles qui nous seroient faites par
des Juges établis & souverains.

Comme il ne faut donc pas s'amuser à dé-
crier les Tribunaux lorsqu'ils jugent injuste-
ment contre nous, mais se contenter de ce
que Dieu nous donne par leur ministère, il
ne faut pas de même se revolter contre ceux
qui nous condamnent dans ces petits diffé-
rens qui n'ont point d'autres Juges que les
parties mêmes qui executent leur juge-
ment par la force; mais il faut se sou-
mettre humblement à ce qu'elles ont dé-
cidé, en se contentant de la part qu'elles
nous ont voulu laisser lorsqu'elles sont plus
fortes que nous, & en reconnoissant l'or-
dre de Dieu dans cette force telle qu'elle
soit.

XXI.

*Nous esperons, dans l'autre vie, de nou-
veaux lieux, & une nouvelle terre où la
justice habitera: c'est-à-dire, que la force
y sera toujours jointe à la justice, & ne
servira qu'à l'execution de ses volontés.
Mais dans ce monde ce n'est pas la jus-
tice qui domine, sinon dans la première
cause. C'est la force qui regle tout dans
toutes les causes secondes, & qui y do-
mine. Les plus grans Rois du monde sont
dominés par la force de la nature. Il faut*

2. Petit.

3. 13.

mort ou les maladies les saisissent, faut bien obéir malgré toutes les résistances qu'ils y peuvent faire. C'est la force que tiennent les peuples assujettis aux Rois, & particulièrement aux Magistrats. Or il y a dans le monde une infinité de forces grandes & petites, qui dominent tout ce qui se trouve dans leur ressort. Si un Supérieur de Religion ordonne une pénitence à un Frère, il faut qu'il la subisse. Si un Président fait un Avocat, il faut que l'Avocat se tienne. Si un homme qui a quatre laquais, veut passer devant un autre qui n'en a qu'un, c'est une folie à cet homme de lui contester le pas. La raison veut qu'on s'assujettisse à chacune de ces forces dès-lors qu'on ne sauroit résister, & qu'on regarde ceux qui l'ont comme des instrumens de Dieu en point.

XXII.

Or on ne prend pas garde qu'entre ces forces subalternes, il y en a une qu'on p

Craindre tout dans les contestations, &c. 95
sonne destituée de tous ces moyens, entre
en différend avec une personne fortifiée
de tous ces appuis, elle doit aussi peu s'é-
tonner d'être battue, qu'une petite com-
pagnie de cavalerie attaquée par un gros
escadron. Ainsi quand l'impuissance de
résister la réduit à céder, elle le doit faire
avec la même égalité d'esprit, que s'il s'a-
gissoit de se soumettre à toute autre force.
À l'égard de celui qui ne peut surmonter
cette force, elle devient une marque de la
volonté de Dieu; car on a droit de con-
clure que Dieu ne veut pas que nous ob-
tenions tout ce que nous ne pouvons ob-
tenir. Je n'ai jamais pu, dit-on, persua-
der une telle personne de mes raisons: Dieu
ne vouloit donc pas que vous la persua-
dassiez. Vous n'avez pu persuader qu'on
vous accordât certains avantages qui vous
appartenoient légitimement: Dieu ne vou-
loit donc pas qu'on vous les accordât; &
ainsi il en faut accepter tranquillement la
privation.

XXIII.

Tout ce que nous ne pouvons faire doit
être mis au rang des choses qui nous sont
aussi impossibles que d'être Rois de la
Chine: & il faut mettre au nombre de ces
choses impossibles toutes celles que nous
ne pouvons obtenir justement, & sans
employer des moyens que la prudence &
la piété nous interdisent.

Par exemple, si pour faire accorder
quelque petit avantage, il falloit posséder

te reputation ; il est clair qu'il
ner une telle prétention , &
la regarder comme n'y pouvant
se résoudre à souffrir humblement
en privé.

XXIV.

Nous avons dit que tout
qu'il soit , a un certain point
ceux qui lui résistent ; &
consiste sa force. Or cela
à ces Juges parties, dont l'inter-
lé , & dont la vie humaine
passer. Ils ordonnent aussi
contre ceux qui ne se font
eux. Ils les font condamner
mun du monde , comme
déraisonnables , hautaines
humeur. On se décrie en
& l'on acquiert une méchanceté
qui nuit souvent beaucoup
suite. La crainte juste de
nous oblige donc à nous faire
des sortes de Juges , & à n

XXV.

Si j'avois voulu, dites-vous, je me serois bien moqué de leur sentiment, j'aurois pris d'autres Juges qui m'auroient rendu justice, & qui les auroient condamnés. Mais pour cela il falloit faire du fracas, paroître intéressé, s'agiter beaucoup, dire des choses dures, essuyer divers delagrémens, se mettre en danger de scandaliser le monde, de faire condamner sur l'étiquette par la plupart des gens, s'exposer à diverses passions de colere, de dépit, de chagrin, dans lesquelles il est difficile de se moderer. Vous avez cru qu'il étoit meilleur de ne faire point d'éclat, & que c'étoit-là ce que Dieu vouloit de vous, & vous avez très-bien jugé : mais puisque Dieu vouloit que vous en usassiez ainsi, il vouloit donc que vous renoncassiez à toutes vos petites prétentions pour le bien de la paix, pour conserver la tranquillité de votre ame & de votre conscience, que vous aviez blessée par un autre procédé. Or si Dieu le vouloit, vous deviez regarder toutes ces choses comme ne vous appartenant point, puisque vous ne les pouviez obtenir qu'en offensant Dieu.

XXVI.

Mais n'est-ce point, dira-t-on, favoriser trop la cause de ceux qui ont tort dans le fond, que de se mettre tant en peine de conserver leur réputation, & de ne les pas troubler dans ce qu'ils usent injustement ; & d'obliger ceux qui ont raison d

gement ne seroit tombé
très-ordinaire, mais très
est de ne pas discerner
rés des hommes. Il y a
il y en a de grans, & la
néglige les petits pour
Or on ne tend par cet é
quer cette maxime, c'est
toutes les reflexions qu'il

Quand on soutient q
quelqu'un, & qu'on pr
corde quelque avantag
avoir droit, quel est noi
Est-ce de faire prévalc
ou d'obtenir ce petit
prétendons? Si cela est,
tons de bien peu de ch
voir que nous n'avons g
biens ni des vrais maux
ment plus important p
prochain par notre de
scandaliser, aigrir, ir
de conserver la paix
d'obtenir ces petits a
es de faire prévaloir

vaindre tout dans les contestations, &c. 99
elles on avoit de l'attache; & la raison
la pieté y trouvent bien mieux leur
npte.

On a donc prétendu favoriser dans cet
t les vrais & les grans interêts de ceux
ont raison, & leur apprendre à né-
ger les petits. On a voulu empêcher
x dont la cause est juste, de perdre
s solides avantages. On ne sauroit
apprendre aux hommes à separer
s vrais interêts, c'est-à-dire, ceux de
ame, de ceux de l'amour-propre.
leur interêt est au contraire que leur
our-propre ne soit point satisfait, qu'il
contredic, qu'il soit mortifié. C'est à
i l'Apôtre nous exhorte par ces pa-

s : *Mes freres, nous ne sommes pas re- Rom. 8*
ables à la chair, pour vivre selon la chair : 12.

cette chair est notre amour-propre,
n lequel l'Apôtre nous défend de vi-
, & qu'il nous commande de détrui-
& il ne faut pas dire qu'il n'y a pas
mour-propre à desirer d'obtenir ce qui
juste : car on peut desirer injustement
qui est juste en soi; & c'est quand on
lesire avec trop de passion, & qu'on
t pas disposé à en être privé si Dieu
cut, quand on emploie de mauvais
yens pour l'obtenir, comme les paro-
igres & les contestations animées.

tous ces moyens sont injustes, puisque
u les condanne; & ils marquent aussi
l y a dans le fond du cœur quelque
ion déraisonnable qui nous les fait em-
ver. Nous ne devons rien desirer que
ue Dieu nous veut donner. Or "

Il vaut mieux perdre ce que nous demandons le plus légitimement que de le employer. Voila ce que Dieu veut de nous.

Il n'est donc point vrai que ce discours tende à favoriser les personnes déraisonnables. Il tend au-contraire uniquement à conserver à ceux qui ont raison le plus grand bien qu'ils puissent avoir, qui est d'avoir raison en tout tems, selon qu'il est dit : *Heureux ceux qui gardent les règles de la justice, & qui font en tout tems ce qui est juste.* Ce n'étoit donc point pour favoriser l'injustice, que saint Paul conseilloit aux Chrétiens de ne point plaider, & de souffrir plutôt l'injustice. C'étoit pour empêcher qu'ils ne se missent en danger de perdre cette justice. Et son but étoit de leur en assurer la possession. Ainsi l'on peut avancer sur ce sujet une pensée assez contraire aux idées communes, mais vraie & solide en elle-même. C'est que notre intérêt particulier nous doit porter ordinairement à éviter toutes contestations. même

Crainte tout dans les contestations, &c. 101
dans l'embaras des contestations : mais
s'il y a quelque raison qui puisse y engager,
c'est le desir de préserver le prochain d'une
usurpation injuste qui blesteroit la con-
science. Comme il est rare neanmoins
qu'on y puisse réussir par cette voie, sans
tomber dans de plus grans inconveniens, il
est rare par-consequent qu'on soit obligé
à la pratique de cette sorte de charité. Il
vaut ordinairement mieux ceder, parceque
nous sommes plus chargés de procurer no-
tre avantage que celui des autres.



VI. TRAITE.

C O M M E N T O N D O I T
*suivre la volonté de Dieu à l'égard
pensées & des mouvemens dont l'esprit
agit.*



'Etat de cette vie ne nous oblige pas seulement à vivre avec des hommes bons ou mauvais, amis ou ennemis qui sont hors de nous, mais il nous impose de plus la nécessité de vivre avec un peuple intérieur dont nous ne pouvons éviter entièrement le commerce, c'est-à-dire, avec les diverses pensées qui se présentent à notre esprit, & les divers mouvemens dont notre ame est agitée.

Ce monde intérieur de pensées & de mouvemens n'est pas souvent moins commode que celui qui est au-dehors,

Comment suivre la volonté de Dieu, &c. 103
qu'il faut suivre, qu'il faut écouter : il y en a d'autres qu'il faut rejeter autant que l'on peut.

On peut donc dire que comme il y a toujours quelque volonté de Dieu à observer à l'égard de tout homme qui nous parle & qui nous porte à quelque chose, il y a aussi quelque volonté de Dieu à observer à l'égard de toutes pensées, de tous mouvemens, de tout sentiment intérieur que nous avons. Il faut ou les suivre ou ne les pas suivre, s'y arrêter ou ne s'y pas arrêter ; & c'est en cela que consiste la plus grande partie de la vigilance que nous devons avoir sur nous-mêmes, & de la fidélité que nous devons à Dieu.

Il y a des mouvemens dont le discernement est facile, parcequ'ils sont ou clairement bons ou clairement mauvais ; & alors il est clair que la volonté de Dieu est que l'on suive les bons & que l'on rejette des mauvais. Et il en faut dire autant des pensées clairement bonnes, ou clairement mauvaises.

Mais il y a des pensées & des mouvemens qui ne sont pas de ce genre-là. Le bien & le mal n'y paroît pas si clairement. On y voit au contraire une apparence de bien, & ce bien en couvre souvent le mal & nous engage. Voici néanmoins quelques regles pour s'y conduire.

Il est certain que vivre chrétiennement c'est suivre la vérité, c'est *marcher dans la 3.^e vérité*, comme dit saint Jean. Ainsi faire 4
ce que Dieu veut à l'égard de nos pensées & de nos mouvemens, c'est en juger ce que

regle de la verité, & tant
qu'elle ordonne. Des exemples
mieux ce que l'on doit observer
contres.

Il arrive qu'un Prêtre en e
une personne qui a la conscie
laisse tomber l'hostie sans qu'il
faute de cette personne: il lui v
me-tems une pensée que peut-
chés sont cause de cet acciden
pensée lui cause de la frayeur
telle.

Je dis que cette personne
Dieu dans cette rencontre, d
cette pensée & de ce mouve
rité. Or la verité lui dit tout

1. Que Dieu peut avoir un
fins différentes dans la perm
accident.

2. Que c'est une temerité d
entre ces fins, quelle est celle
eue.

3. Qu'il est impossible de
cune lumiere certaine pour

Comment suivre la volonté de Dieu, &c. 105
cune lumière ; parceque si on s'y laissoit aller, on donneroit ouverture au demon pour nous troubler quand il voudroit ; & de tout cela cette personne devoit en conclure que la volonté de Dieu est à son égard qu'elle prenne & les pensées & les frayeurs qui lui viennent de cet accident pour des tentations qu'il faut rejeter ; qu'elle doit faire scrupule de s'y arrêter volontairement ; & qu'elle doit se servir de son trouble pour reconnoître avec humilité la foiblesse de son ame qui s'émeut de ce qui ne la doit point émouvoir, & qui ne s'émeut pas souvent de ce qui la devoit toucher bien plus vivement.

Il faut dire la même chose de certains sentimens vagues & de certaines pensées confuses, Qu'on n'est point en état de grace ; qu'on trompe le monde & ses Directeurs ; qu'il y a quelque chose en soi de caché qui ne plaît pas à Dieu ; qu'on ne devoit se mêler de rien, ni parler à personne.

Il est bien plus clair qu'on ne doit point écouter ces pensées & ces mouvemens, si c'est la nature & l'humeur qui les produit, & si Dieu n'y a point de part. C'est donc ce qu'il faut examiner ; & pour cela il n'y a qu'à s'interroger soi-même, & se demander qu'elles preuves on a de la vérité de ces pensées, & quel fondement elles ont.

Si l'on connoît distinctement ces fondemens & ces preuves, il les faut examiner, & il le faut faire en la maniere la plus propre pour trouver la vérité, c'est-à-dire,

l'on sera rentré dans la paix. Mais on ne connoît point le fondement de ces pensées, & qu'elles se redoublent vûes confuses & vagues qui ne se présentent à l'esprit rien de distinct; je dis clair que la volonté de Dieu est constante, & qu'on ne doit pas se laisser aller pour de pures tentations.

Car il est visible que la conduite chrétienne ne seroit qu'une suite de ces mouvemens vagues, & à ces sortes de pensées sans fondement. Mille choses sont capables de les produire : la mélancolie, & le remuement des humeurs, l'application de l'esprit à des objets tristes, le défaut d'application à des objets consolans, la foiblesse de l'esprit qui s'ébranle de peu.

Or Dieu ne veut pas qu'on soit bizarre & inconstante, ni qu'on

Comment suivre la volonté de Dieu, &c. 107
que Dieu les dissipe, en se resolvant de ne
rien changer sur cela dans sa vie : car il ne
faut rien changer que sur des lumieres
claires.

Tout ce qu'elle peut y deferer, est de jet-
ter un regard sur les fondemens qu'ils peu-
vent avoir, & ensuite un regard vers Dieu,
pour lui demander la grace de ne se point
tromper en se jugeant elle-même.

Quand c'est Dieu qui produit des frayeurs
dans les ames, ce ne sont pas des frayeurs
vagues ou confuses : ce sont des frayeurs
qui ont des sujets particuliers ou distincts
que Dieu leur fait voir, ou qui les portent
à rentrer en elles-mêmes, pour s'examiner
à fond, & qui leur font decouvrir quelque
chose de clair par cet examen. Mais quand
elles ne donnent aucune lumiere, & qu'elles
ne se terminent à rien, la volonté de Dieu
est que l'on ne s'y arrête pas, & qu'on les
regarde comme des mouvemens humains,
dont on se travailleroit inutilement.

En un mot, nulle action, nul change-
ment de conduite ne doit être fondé sur
des instincts, des sentimens & des mou-
vemens confus ; parceque c'est une lumiere
claire & certaine, que cette voie seroit une
voie d'illusion qui mene à l'inconstance &
à la bizarrerie.

Ce n'est pas qu'il ne se puisse faire que
ces pensées soient effectivement veritables,
& que celui qui craint de tromper son Di-
recteur, ne le trompe en effet : mais tant
qu'on ne le fait pas, & qu'on n'a pas
moyen de se mieux faire connoître, il faut
s'abandonner à Dieu, & suivre cette lu-

que l'on doit faire
de demander hum
Dieu, qu'il nous é
cependant dans le
qu'à ce qu'il nous a
courager, en disant :
phete Roi : Mon a
triste, & pourquoi me
en Dieu, car je lui ren
de graces : il est le sai
visage, il est mon Die

Ps. 42.

v. 6.





VII. TRAITE.

DES ATTRAIT S.

I.

LA felicité du Ciel consiste à être assujetti à la volonté de Dieu, dont la lumiere de la gloire nous fera voir clairement & sans voile la justice & la sainteté. Et la vertu de la terre, qui en est le principe, consiste à aimer cette volonté connue par la lumiere de la foi, à la suivre, à l'exécuter par une obéissance exacte & fidelle à toutes les loix de Dieu.

II.

C'est dans la vûe de cette exactitude que Dieu demande dans l'exécution de ses volontés & dans l'observation de ses préceptes, que David s'écrie: *Vous avez commandé, Seigneur, qu'on observât vos commandemens avec un extrême soin.* Ce saint Prophete ne pouvoit se satisfaire dans ce soin, & il voyoit toujours que quelque grand que fût celui qu'il y apportoit, il étoit encore beaucoup au-dessous de celui auquel il se sentoit obligé.

III.

La pieté véritable & solide consistant
Tome V.

tions, toutes les pratiques de l'observation de mauvais. C'est Dieu même expressément dans l'Apôtre dit-il, qui se vante de ne pas observer point ses commandements, & la vérité n'est que la charité de Dieu, dit encore d'observer les commandements

I. Joan.

2. 4.

I. Joan.

3. 6.

I V

C'est pourquoi ce Saint est celui qui est bien reçu, bien appliqué, & qui a de la dévotion, est juste : et celui qui accomplit la justice

I. Joan.

4. 7.

L'Apôtre saint Pierre dit aussi pour assurer c'est-à-dire, pour nous sommes solidement attachés à la dévotion, a

vertissant dans son Evangile, Qu'il n'y
 ara que ceux qui auront accompli la vo-
 lonté de son Pere, qui entreront dans le
 royaume de Dieu, & qu'il y en aura plu-
 sieurs qui lui diront: Seigneur, Seigneur, n'a-
 vons-nous pas prophetisé, chassé les démons,
 & fait des miracles en votre nom? à qui il
 pondra, qu'il ne les connoît pas, nous don-
 ne lieu de conclure le même de toutes les
 autres graces qui peuvent être séparées de
 cette fidelité & de cette exacte obéissan-
 ce à ses loix, & nous oblige ainsi à ne ju-
 ger que par-là du véritable état de notre
 ame.

Matth.
7. 21.

VII.

Il s'ensuit de-là qu'on ne doit jamais
 opposer ni mettre en balance ce qu'on ap-
 pelle *attrait*, avec ce qui est de devoir, &
 que lorsqu'ils sont contraires il faut renou-
 ver à l'attrait pour suivre le devoir.

VIII.

Cela ne se doit pas seulement observer à
 l'égard des devoirs generaux & des com-
 mandemens communs de Dieu ou de l'E-
 glise, mais aussi à l'égard des devoirs parti-
 culiers, qui naissent de notre condition & de
 notre état.

IX.

Une femme mariée doit préférer ce qu'elle
 doit à son mari à tous ses attraits, infir-
 mités & sentimens. Une mere de famille
 doit faire de même à l'égard de ce qu'elle

Cela n'a pas lieu
sujet de croire que
ment naturels, & c
fantaisies, mais lors
sujet de les prendre pour
Dieu. Car ce n'est
nécessaire ni juste, q
traire sont de Dieu, il
n'avoir point de dé
ensuite de cet attrait

X

La raison en est que
nos actions un mélange
moyen-propre, il s'en
Dieu & de fantaisies
plus loin l'attrait que
la lumière de Dieu n

XI

donne un attrait pour une vertu, & que l'amour que nous avons soit de Dieu, & que néanmoins nous pechons en la pratiquant, en choquant quelque devoir qui nous en empêche. Mais il est vrai alors que ce n'est pas l'attrait de Dieu qui nous fait pecher, c'est notre fantaisie & notre précipitation. Car la volonté de Dieu dans cette rencontre étoit que nous conservassions cet attrait dans le cœur, & que nous fussions fidelles à en remercier Dieu comme d'une grace qu'il nous faisoit, & que nous agissions néanmoins selon cet autre devoir qui nous marquoit sa volonté.

XIII.

Des exemples éclairciront ce que je viens de dire. Saint Pierre avoit, selon saint Augustin, un véritable amour de Dieu, lorsqu'il disoit : *Quand il me faudroit mourir avec vous, je ne vous renoncerais pas.* Cependant il pechoit par cette promesse présomptueuse. L'amour qu'il portoit à Jesus-Christ étoit bon. Sa présomption étoit mauvaise.

La volonté de Dieu étoit qu'il l'aimât, & il suivoit cette volonté; mais la volonté de Dieu étoit qu'il sentit sa foiblesse, qu'il reconnût, qu'il ne pouvoit rien par lui-même; & il ne satisfaisoit pas à cette autre volonté de Dieu.

XIV.

Saint Augustin a écrit une lettre admirable à une Dame nommée Ecdicie, qu'un excès de zele avoit précipitée dans des fau-

Ep.
no
2

Elle faisoit des aumônes
sa participation.

Enfin elle avoit fait un
sans son consentement.

Il est certain, comme
voir, que sa conduite étoit
mais il ne s'ensuit pas que
mens particuliers ne pussent

Elle avoit attrait à la fi
bits, aux aumônes, à l'en
mouvemens étoient bons
ils pouvoient être de Die
portoit trop loin.

Dieu vouloit qu'elle ce
dans son cœur, mais qu'elle
pas, & qu'elle agit au-con
de la paix, de sa maison, &
la juste complaisance qu'
mari, ce qui faisoit son de

Elle pechoit donc, non
moit précisément ces v
pouvoit conserver l'amo
mais parce qu'elle suivoi
qu'elle n'aimoit pas assez

quelque devoir plus important ; & suppose ce devoir , la volonté de Dieu seroit à l'égard de cette personne , qu'elle aimât les austérités selon son attrait , & qu'elle se réduisist à la regle qui lui est prescrite par ses autres devoirs.

XVI.

Saint François de Sales défend à ses filles de se retirer de la vie commune sous prétexte d'austerité , de peur de détruire la fin de son Institut , qui est d'être proportionné aux foibles. S'ensuit-il que tout amour des austérités que les Religieuses de la Visitation pourroient avoir , soit faux , & ne vienne point de l'esprit de Dieu ? Nullement.

Il s'ensuit seulement qu'elles ne le doivent pas pratiquer , mais s'humilier en se réduisant à la vie commune.

XVII.

Combien y a-t-il de personnes à qui Dieu donne un grand desir de la vie Religieuse , & qu'il met néanmoins dans l'impuissance de l'embrasser ? Et sa volonté alors est qu'elles ayent ce desir , & qu'elles ne le suivent pas.

XVIII.

David avoit conçu par le mouvement de Dieu le desir de lui bâtir un temple ; & néanmoins Dieu avoit une volonté expresse de ne pas permettre qu'il l'excutât , & il lui en fit même défense. Ainsi il lui inspiroit un mouvement qu'il ne vouloit pas qu'il sui-

Ce sont donc ces
attait pour certaines dévotions, & de le
vertus, certains exercices de piété; & de le
devoir suivre dans la pratique. L'un ne suit
nullement de l'autre. Il suffit que les choses
soient bonnes pour les désirer, pour les ai-
mer: & comme ces mouvemens sont bons,
Dieu les peut former dans le cœur: mais les
actions doivent être réglées sur tous les de-
voirs & sur la volonté de Dieu, qui prescrit
à chacun ce qu'il doit faire dans telle & telle
circonstance.

XX.

C'est ordinairement faite de distinguer
ces deux choses, & de s'appliquer à con-
siderer en même-tems tous ses devo-
& toutes les volontés de Dieu sur ne
que l'on tombe dans des dévotions de
taisie. Car le propre de la fantaisie est
s'attacher à un seul objet, de borne
à ce seul objet, de s'en ren-
cacher t

XXI.

C'est ce qui fait voir que les personnes qui ont de ces sortes d'attraits, lors même qu'elles ont quelque sujet de les prendre pour des mouvemens de Dieu, ont encore plus de besoin que les autres de consulter sur leur conduite des personnes éclairées, afin qu'ils suppléent par leurs lumières à ce qui peut manquer à la leur. Car ces personnes voient d'ordinaire trop & trop peu. Elles voient trop l'objet de leur mouvement, & voient trop peu leurs autres devoirs.

XXII.

Mais il est vrai qu'elles doivent être extrêmement sur leurs gardes, pour ne prendre pas témérairement confiance en des personnes peu éclairées. Car il y a une infinité de gens qui aiment tout ce qui est un peu extraordinaire, & qui sous prétexte de suivre les voies de Dieu dans les autres, sanctifient toutes leurs fantaisies, & prennent tout pour des marques de sainteté. Il y en a au contraire, qui faute de connoître l'étendue de la nature ou de la grace, prennent tout ce qui se passe dans les âmes pour des illusions du démon.

XXIII.

Comme le principal danger des états un peu extraordinaires, est de s'y attacher & d'y avoir de la complaisance, il est bon d'avoir fortement ces maximes dans l'esprit.

temperamens, & de certaines d
corps.

2. Que soit nature, soit ma
trait de Dieu, ce n'est point pa
devons juger de nous-mêmes.
saint sans cela, & on peut ne l
cela.

XXV.

On ne peut pas non plus j
états du degré de la vertu, ni
Car il y a des ames qui ne se
consolation, ni aucun mouv
sont beaucoup plus fortes qu
sont conduites par la voie de
& des attrait; parce qu'elles se
mées d'aller à Dieu au-travers
& des répugnances de la nat
que les autres demeurent souve
lorsque le vent qui les pouffoit
manquer.

XXVI.

On ne peut pas même se

personne qui se met souvent en colere, & qui en revient bien-tôt, & s'accuse de cette faute, vaut mieux que celui qui s'y met plus rarement, & la conserve plus long-tems.

XXVII.

Tout consiste donc à s'aneantir & à s'humilier devant Dieu; à ne se confier qu'en sa misericorde, à ne s'appuyer que sur Jesus-Christ; à se défier de soi-même & de sa lumiere; à tâcher de lui être fidelle en tout; à aller à lui simplement avec confiance & avec amour.

Une ame qui est dans cette disposition, use bien de ces attraits, quand même ils ne seroient que des effets du temperament & de la fantaisie.

Et celle qui n'y seroit pas, en useroit mal, quand même ils seroient de Dieu.



DE LA MANIERE DE
des Nouvelles, & principales
qui regardent les affaires

I.



Out ce qui arrive
de contribuant
du grand dessein
est le salut & la
élus, il est ce
leur découvrira
les ressorts secrets par lesquels
fir, & toutes les fins cachées
dans tous les événements que
a permis ou procurés. Tout
monde, & générale & par
sera donc pleinement dévoilé
leur sera déguisé ni caché,
voudra qu'ils l'en glorifient
ayent la juste reconnaissance
doivent.

Comme dans un autre ser

pour laquelle saint Augustin enseigne, que la vûe de Dieu en lui-même effacera en quelque sorte de l'esprit des élus tout ce qui n'est que passager dans les mysteres mêmes de Jesus-Christ.

II.

Nous avons justement dans ce monde les deux défauts opposés à la perfection de l'état des Bienheureux. Ce que nous connoissons des événemens temporels n'est presque rien. Car outre que nous en connoissons peu, la connoissance que nous en avons est si imparfaite, si alterée, si mêlée d'erreurs & d'incertitudes, qu'elle ne vaut presque pas la peine que nous nous y appliquions. Cependant ce que nous en savons, nous remplit tellement, que notre esprit en est beaucoup plus occupé que de Dieu : & au lieu qu'il ne peut demeurer attaché à l'être de Dieu, quelque infini qu'il soit, il s'entretient sans peine de ces événemens humains, & y trouve sa nourriture & son plaisir.

III.

Mais il faut néanmoins distinguer dans cette différence entre l'état de l'homme en cette vie, & celui des bienheureux, ce qui vient de la corruption de sa nature, & ce qui vient de l'imperfection de son état. Car de ce qu'il ne peut encore s'arrêter purement à l'infinité de l'être de Dieu, & qu'il a besoin de se servir des creatures & des œuvres de Dieu pour s'y élever, ce n'est qu'une imperfection de son état.

événemens temporels qui
noître, & des creatures
sentent. Mais de ce qu'il
événemens temporels, qu'il
ces creatures sans rapport
en fait l'objet de la curie
autres passions, qu'il s'y
nourrir, c'est un effet de
de son cœur, & de ce qui
y a produit, qu'il tâche
remplir par la recherche
noissances humaines, & par
celles qui excitent & qui
passions.

I V.

La raison veut donc que l'on
part ce que la concupiscence
perfection de l'état de l'homme
vie; mais que l'on s'acquitte
moins de l'autre à cette
tat. C'est-à-dire, que l'on
tant que l'on peut, la curie
choses qui ne nous sont

V.

Mais ce qu'il y a de dangereux en ceci, c'est que les mêmes objets & les mêmes événemens sont capables de nourrir la curiosité & d'édifier la charité, & que les uns s'en servent pour contenter leurs passions, & les autres pour en tirer des motifs de prier & de louer Dieu, qu'ils servent aux uns pour les remplir des creatures & pour bannir Dieu de leur souvenir, & qu'ils augmentent dans les autres l'idée qu'ils ont de Dieu, & les y attachent plus fortement. Quelle est donc la regle que l'on doit suivre pour éviter ce mal, & pour se procurer ce bien ? c'est ce qu'il n'est pas aisé de déterminer.

VI.

Ceux qui ont prescrit avec liberté la conduite qui est d'elle-même la plus propre pour mener les ames à Dieu, & pour les guerir de leurs maladies, entre lesquelles la curiosité est une des principales, ont cru que ceux qui sont encore dans un état de foiblesse, doivent se separer de la vûe des objets capables d'exciter leurs passions & d'attacher fortement leur esprit, & ne s'occupet que de certains objets plus tranquilles & moins attachans qui puissent les aider à s'élever à Dieu.

VII.

C'est la raison pour laquelle on a tâché

monde étoient gouvernées, &
même la plupart des trouble
tions de l'Eglise.

Ceux qui étoient chargés
de ces saintes sociétés, ét
qu'il y avoit plus à perdre qu
ces connoissances, & que
des ames assez fortes pour
neanmoins elles trouboient
le repos des foibles, remp
pnt de phantômes, & les
jour de Dieu.

Ils ne laissoient donc poi
d'autre nourriture à l'esprit
voient sous leur discipline
pouvoient tirer des événem
l'histoire de ce que Dieu avo
la venuë de son Fils, soit de
pour l'établissement de son
de ses élus.

V I I I

Cette difference que les
de la vie religieuse ont fait

fiens ; mais nous y voyons beaucoup le rapport qu'ils ont à Dieu ; parce que la suite de ces événemens nous fait voir le bien qui en est arrivé à l'Eglise. La félicité des méchans lorsqu'elle est passée, n'est plus un objet de tentation ; parce que la vûe que nous avons en même-tems de l'apeantissement de cette félicité, y sert de contre-poison. Nous la méprisons aisément en voyant la brièveté de sa durée ; & comme il est dit dans les Pseaumes, que Dieu se moque des desseins des méchans ; parce qu'il voit le jour qui finit ces desseins avec leur vie, on se moque de même de la grandeur & du bonheur des méchans ; parce qu'en le regardant comme passé, on le regarde comme évanoui & comme abîmé dans le néant.

Ps. 2. 4.

Il en est de même de leur malice. Comme l'on en voit le cours & la fin d'une même vûe, on reconnoît combien elle est aveugle & impuissante, & l'on ne peut avoir que du mépris pour ces projets par lesquels des hommes audacieux tâchent, durant leur vie, de s'élever contre Dieu, & de s'opposer à ses desseins.

Mais nous ne regardons pas avec la même tranquillité les événemens présens, ou peu éloignés de nous. La part que nous y avons ou par nous-mêmes, ou par ceux avec qui nous avons quelque liaison, allume nos passions. La félicité des méchans, dont nous ne voyons pas les bornes, nous impatiente par sa durée. Il nous semble que ce qui nous y blesse, ne doit jamais

De plus, notre raison est à l'égard de toutes les choses long-tems, qu'il n'y a rien à esperer à cet égard. Ainsi naitre ni nos esperances, ni On voit clairement qu'on n'a à l'égard de ces choses, qu'à & la conduite sur les creatures qui sont peu éloignées de nous, & des suites futures, qui changées par la volonté de Dieu produisent ordinairement en nous des esperances, des craintes, des On s'attache par des desirs à vaincre, & l'on conçoit de la haine contre tout ce qui s'y oppose. Il est difficile dans ces divers moments de demeurer dans la dépendance & la soumission où l'on doit être à Dieu.

X.

Si l'on étoit donc en état de régler sa vie comme on le voudroit, & de choisir uniquement les lieux, les personnes, les emplois, les occupations par rapport à sa propre sanctification, il est indubitable qu'on seroit fort bien de détourner sa vûe des nouvelles présentes & du siecle présent, & de ne s'occuper que de ce qui s'est passé il y a assez long-tems, en se transportant ainsi comme dans un autre siecle, pour éviter la contagion de celui-ci.

XI.

Il faudroit même user de grans retranchemens à l'égard des événemens passés; parcequ'il y en a beaucoup qui ne servent pas si directement à faire connoître Dieu: & il seroit juste de se reduire à ne considérer que ceux où la providence paroît d'une maniere plus sensible. Ainsi l'histoire de ce que Dieu a fait pour préparer les hommes à l'avenement de Jesus-Christ, celle de ce que Jesus-Christ a fait dans le monde & depuis qu'il en est sorti, pour l'établissement de son Eglise, devroit faire l'unique occupation de nos esprits, & borner notre curiosité.

On seroit heureux si l'on pouvoit se renfermer dans ces termes, & ne s'appliquer qu'à ces objets capables d'édifier, & incapables de nuire; mais cela n'est pas possible à tout le monde. Il y en a que les nouvelles des affaires présentes vic-

en ont besoin. Il faut de
ne peuvent jouir de cette
quile , & de cette separa
objets capables d'exciter
chent de reparer cette pe
curant une autre sorte d'
feroit pas moins grand. C
de ces nouvelles pour no
& pour pratiquer quant
vertu.

XII.

Le moyen d'y réussir ,
quelles dispositions & qu
Religion chrétienne nous
gard des événemens qui
nouvelles. Car c'est une e
qu'elle n'en prescrive point
qu'il n'y a point à agir, i
de s'abandonner aux pa
qu'elles excitent en nous,
vir comme d'un spectacle
vertifié , & qui nous tire de
de l'ennui , en faisant au

Qui aime la justice, doit s'affliger de ce qui la blesse. Qui aime l'Eglise, doit être touché de ce qui lui nuit : & l'insensibilité dans ces occasions ne sauroit naître que d'un défaut d'amour pour l'une & pour l'autre, qui est non-seulement un vice, mais la source generale de tous les vices.

XIII.

Il faut donc prendre part à ces événemens. Mais comment, & de quelle sorte ? C'est ce qu'il faut expliquer.

Les affaires de l'Eglise, (car ce sont ces sortes de nouvelles que nous considérons particulièrement ici) sont les affaires de tous les Chrétiens ; parcequ'ils forment eux-mêmes l'Eglise. Ainsi quand ils s'en mêlent, ils se mêlent de ce qui leur appartient. Mais pour savoir quel est leur devoir à cet égard, il faut considérer que Dieu qui veut que l'Eglise soit une société réglée, a séparé les fonctions des membres qui la composent. Il a destiné les uns pour la défendre, pour agir, pour parler en son nom ; il a ordonné aux autres de prier pour ceux qui agissent, de compatir aux maux de l'Eglise, & de tâcher d'appaiser Dieu par leurs gemissemens & par leurs bonnes œuvres. Ces deux sortes de parties dont l'Eglise est composée, doivent conspirer à la même fin, mais par des voies différentes ; & ces voies différentes sont néanmoins tellement liées ensemble, que souvent les dérèglemens qui arrivent dans ceux qui sont destinés à agir, ont leur source dans la négligence de ceux

... ne demandent
assez d'ardeur des Pasteurs
& qu'ils n'ont pas assez
obtenir par leurs prieres
est necessaire pour soutenir
l'Eglise.

Il est clair par-là, que c
vent dans l'état de ne pou
aux maux de l'Eglise que p
ne doivent pas, quand ils l
s'animer tellement de zele
les causent par leur foibles
passions injustes, qu'ils n'e
mes dans des sentimens d
d'humiliation devant Dieu,
d'avoir cooperé à ces maux
gence, leur tiedeur, & par
défauts. Ils ne doivent point
que les autres ne s'acquittent
voir, qu'ils ne craignent p
de ne se pas bien acquitter d
Et enfin ils ne doivent
exemts de l'obligation de se
par l'humiliation & la peni
riement de...

le peuple Juif avoit mérité d'être chassé de la terre que Dieu avoit donnée à Abraham & à sa postérité, & d'être transporté en Assyrie, ou en Babylone. *Parce, dit Tobie, que nous n'avons pas obéi à vos préceptes, nous avons été livrés au pillage, à la captivité, & à la mort; & nous sommes devenus la fable & la honte des nations parmi lesquelles vous nous avez dispersés. Nous avons péché, dit Daniel, nous avons commis des iniquités, nous avons agi d'une manière impie: nous nous sommes éloignés de vous, nous nous sommes écartés de vos commandemens. Nous n'avons pas obéi aux Prophetes vos serviteurs qui parloient en votre nom à nos Rois, à nos Princes, & à nos peres, & à tout le peuple. C'est à vous, Seigneur, que la justice appartient; mais pour nous, nous n'avons que la confusion pour partage.* On voit par-là, que ces Saints ne le séparoient point de ceux qui avoient péché; mais qu'ils se joignoient à eux pour partager l'humiliation & la pénitence de ces péchés.

X V.

Non-seulement on doit craindre d'avoir part à ces fautes; mais on peut justement apprehender d'être enveloppé dans les suites fâcheuses qu'elles attirent, & qui en font la punition. Car quoique l'on soit d'une condition qui semble mettre à couvert de ces suites, néanmoins les choses du monde sont tellement enchainées les unes avec les autres, qu'il n'y a presque point d'événement auquel le diable ne

Ceux qui ne les regarde
sens, n'y apperçoivent qu'
qui agissent, & des biens &
porels qu'ils se causent les
mais la foi nous y fait bi
autre spectacle. Elle noi
dans ces grandes affaires,
grandes suites, le démon
desseins; qu'il prétend par
plusieurs ames dans ses p
sert comme de filet pour le
que ce filet s'étend beauco
ne semble; qu'il rend les u
justices, les autres coop
fait consentir les autres o
les, ou par leur silence;
faire tomber d'autres en
vexations au-dessus de le
leur faisant perdre la pa
qu'il a dessein de mettre
bons desseins des uns,
odieux & inutiles; &
lement les autres, qu
que d'eux-mêmes & de le

roit les éviter d'un côté, y tombe souvent l'un autre, & il n'y a point d'autre moyen de s'en préserver absolument, que de recourir à Dieu avec des sentimens d'humiliation & de crainte, non-seulement pour les autres, mais pour soi-même, quelque séparé que on soit de ces troubles par la profession & par son état.

XVI.

C'est la disposition generale dans laquelle faut tâcher d'entrer & de s'établir, & il est bon d'y joindre quelques dispositions particulieres.

Comme le principal objet de la charité est Dieu même, & qu'elle ne doit se porter sur les hommes que par rapport à Dieu, c'est aussi l'intérêt de Dieu qu'il faut principalement considerer dans toutes les affaires où la justice est violée. Car c'est Dieu qui reçoit toujours les plus grâns outrages, & c'est une chose étrange de quelle sorte est souvent traité par les hommes. On ménager tout, hors les intérêts de Dieu. On craint tout, hors d'offenser Dieu. On donne quelque chose à l'honneur humain, à la gratitude, à l'honnêteté : mais on ne s'apperçoit presque point qu'on fasse quelque chose pour Dieu. La conscience paroît dans la plupart du monde un principe de mort. Enfin on agit presque en tout comme si'il n'y avoit point de Dieu. Peut-on aimer Dieu, & n'être pas vivement touché de le voir traiter de la sorte ?

prochain ; mais il faut
portion de la grandeur
les plus grans maux ne
sion temporelle que q
frent : ce sont les tenta
d'ennui, de lâcheté, de
tion que cette oppressi
fer. Les maux temporels
spirituels, ne meritoient
maux ; puisque c'est la
bonne de ceux qui les
Mais il n'en est pas
spirituels. Ce sont des ven
coup plus grans dans leur
ce que l'imagination en
Ce sont donc ces sortes
vent particulièrement ex
sion. Et comme ceux qui
autres sont beaucoup plus
maux spirituels, que ceux
simplement, bien-loin de
tre compassion, il en faut
ticuliere pour eux.

lut en danger ; & l'on peut dire qu'en les
onsiderant par ces vûes & par cet esprit,
n'y a guere d'objets plus utiles ; mais l'on
eut encore se servir utilement de ces nou-
elles, pour en tirer diverses instructions
portantes.

XIX.

Les grandes fautes que ceux qui sont
dans les places éminentes commettent
quelquefois, ne doivent pas être un sujet
aux petits de leur insulter : mais ils en
peuvent bien tirer un motif de reconnois-
sance envers Dieu, de ce qu'il ne les a
pas exposés à ces dangers. Et pour mieux
comprendre l'avantage de leur condition
au-dessus de celle des Grans, ils n'ont qu'à
remarquer qu'une petite passion dans l'a-
me d'une personne qui est dans un état ra-
raïssé, demeure ordinairement sans effet,
et qu'elle n'en a que de petits ; mais que
cette même passion dans le même de-
gré se trouve dans l'ame des Grans, elle
est capable de produire souvent de terri-
bles renversemens, parcequ'elle y agit à
proportion de leur grandeur. Ils s'enga-
gent temerairement dans des injustices, &
continuent parcequ'ils y sont engagés ;
comme ils entraînent toujours avec eux
une infinité de personnes qu'ils rendent
complices de leurs fautes, ils les multiplient
à l'infini.

XX.

Les passions des petits sont quelquefois
aussi fortes que celles des Grans ; mais elles

ait, ou que l'on ne s'opp
passions, ou que s'ils y u
obstacles, ils trouvent aussi
de les surmonter. Mille ge
eux pour les y aider. On
satisfaisant; & l'on leur f
de ne pas reculer. Ainsi ils
plus en plus dans les fau
quelles ils s'étoient portés
sion.

XXI.

Les degrés de la miséric
les hommes, sont ou de l
passions, ou de les mettre d
de les suivre, ou d'en empêc
les degrés de sa colere sur le
mes, sont de les abandonner
de leur donner moyen de les
permettre qu'ils en étendent
multiplient les effets.

XXII.

Il est bon de considerer au

passions leur ont fait faire quel-
es, elles empruntent l'activité &
leur passion dominante qui est

XXIII.

tages de la condition des peus
e grans, ne leur doivent pas
être un sujet de reconnoissance
u ; mais ils doivent aussi leur
s sentimens d'humiliation & de
ar plus Dieu les a délivrés de
ntations, & plus leur condition
le pour servir Dieu, plus ils doi-
idelles à bien user de ces avanta-
idant il se trouve souvent qu'ils
ent d'être exemts des grandes
qui est plutôt un effet de leur
que de leur vertu, & que dans
tentations de leur état, ils sont
s & aussi infidelles que les plus

XXIV.

obligés de veiller sur leurs
les dispensant des actions
d'une si dangereuse tentat
roient d'autant plus blâmab
pas, que Dieu leur a donn
les à faire.

XXV.

Il faut encore prendre
une exacte justice à ceux
dent pas aux autres, en
legerement tout ce qu'on
ne le redisant pas legerem
disance ne s'attache pas seu
sonnes irreprochables; elle
moins ceux qui y donne
par leurs actions. Comme
plus de matiere, elle est e
die à transformer des appa
rés; à inventer des histor
augmenter celles qui ont
ment. Ainsi il faut être e
ses gardes, pour ne se p
tous les bruits qui se



IX. TRAITE'

DES SUPERIEURES

I.



A devise d'une veritable Superieure est à l'égard des ames que Dieu lui confie, celle de saint Paul : *Je vous ai fiancées à cet unique Epoux qui est Jesus-Christ, pour vous presenter à lui comme une vierge toute pure* : son desir & son but devant être de représenter à Jesus-Christ les ames dont elle est chargée comme des vierges pures & sans taches, c'est-à-dire, exemptes ou purifiées des souillures du péché.

2. Cor.

II. 24

II.

Ce desir sincere & ardent qu'elle doit avoir dans le cœur l'oblige à faire tout ce qu'elle croit être ou nécessaire ou utile pour la guérison ou sanctification de ces ames. Et comme il est certain que la sainteté même de la Superieure y peut plus contribuer que toutes choses, elle est obligée de se sanctifier elle-même ; non seulement par rapport à ce qu'elle doit à Dieu & à son propre bien, mais aussi par rapport à ce qu'elle doit aux ames qui lui

don a Dieu , a loi-meme
chain.

III.

Pour travailler , comme il
pre sanctification, elle n'est pu
ment a assurer en elle la pler
de Dieu par la priere, par l
mortification, par le recuei
tous les autres exercices qui l
la charité interieure, il faut de
té se répande à l'exterieur,
vigilance continuelle elle re
paroles & dans les actions
capable de nuire aux ames
cher qu'elles ne tirent du p
structions.

IV.

Les choses qu'elle doit re
generalement toutes celles qu
paroissent avoir pour princi
mortification, l'inconsiderat
fions, tout ce qui n'est pas

défauts augmentent au contraire cette impression que la vérité pourroit faire sur l'esprit & sur le cœur. Elle fait que la vérité paroît plus grande, plus aimable. Ainsi c'est apparemment de cet ornement dont parle le Sage, lorsqu'il dit, *la langue des sages orne la science.* Prov. 2.

V.

Une Superieure doit donc considerer toutes ces fautes comme importantes, puisqu'elles sont toutes capables d'empêcher l'avancement & l'édification des âmes. Souvent une parole moins réglée, un jugement trop libre, une promptitude, une précipitation, un témoignage de peu de mortification, causeront en elles du refroidissement pour la Superieure; & ce refroidissement les portera à la tristesse, au découragement, au mépris, & peut-être au dérèglement. Ainsi une Superieure par son peu de vigilance aura causé la ruine de celles qu'elle conduit, sans qu'elle y pense, & elle sera bien étonnée quand Dieu lui en demandera compte en son Jugement.

VI.

Les Superieures portent en quelque maniere les âmes sur leurs épaules, comme le bon Pasteur de l'Évangile portoit sa brebis; mais ces âmes sont des vases fragiles. Si la Superieure bronche & fait un faux pas, elles sont en hazard de tomber & de se briser. Elle ne sauroit donc marcher avec trop de circonspection, de peur de leur être une occasion de chute par ses propres chutes.

Rom. L
17.

Pf. 71.

La santé des medecins du
pas aux malades : mais dan
des ames la santé du malade
coup de celle du medecin ,
les sains qui dans l'ordre c
grace puissent guerir les mal
de Dieu, dit saint Paul, est
prédication de l'Evangile, &
en foi ; c'est-à-dire, de la foi d
nonce, à la foi de celui qui l
est de même de la santé de
pas differente de cette foi an
rité dont parle saint Paul.
passe des Superieures à celle
duites, & qu'elles communi
les possèdent elles mêmes
que Dieu se dispense quel
regle, & qu'il guerit que
des Superieures imparfaites
dire que c'est contre le
qui est que les Superieurs n
miers l'abondance de la gra
muniquer aux autres, selo
Prophete Roi : Que les

dans les autres, afin de les en pouvoir guerir. Il faut qu'ils soient patiens & circonfpects, pour leur communiquer la patience & la circonspection; appliqués à Dieu, pour les retirer de leur dissipation; remplis de l'Esprit de Dieu & des sentimens de la foi, pour corriger en eux les mouvemens humains & les sentimens de la nature: & chaque défaut qu'ils apperçoivent dans les autres leur doit être un avertissement de travailler à acquérir la vertu contraire en un tel degré, qu'ils soient capables de l'imprimer à ceux qui en manquent. Cela fait voir qu'une Supérieure éclairée ne manque pas d'avertissemens qui la pressent de se corriger de ses défauts, & de travailler à sa perfection. Car tout ce qu'elle apperçoit de defectueux dans les autres, non-seulement l'avertit de se corriger elle-même, mais lui sert de loi qui l'y oblige plus expressément. Le mal est que personne ne lui applique ces avertissemens, & ne lui signifie ces loix. Il faut qu'elle le fasse elle-même envers soi-même: & souvent elle est bien-aise de n'y pas penser.

I X.

C'est peut-être un des sens de cette parole de saint Paul: *Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous.* C'est-à-dire, qu'il paroïssoit toujours rempli de la vertu qui étoit nécessaire à ceux qu'il vouloit sauver: qu'il paroïssoit patient pour gagner les impatiens, doux pour corriger les naturels aigres & coleres, ardent pour animer

I. Cor. 3.
12.

les différentes personnes
soit, au lieu que ceux qui
les sentimens de la nature
monde leurs humeurs &
naturelles, qui étant touj
peuvent être proportionn
rentes dispositions.

X.

Après avoir ainsi tra
me dans la vûe de prof
faut travailler aussi sur
paroles & par ses action
par ses actions que par
instructions ou les averti
par paroles ne sont pas
que la vie & les action
doivent être une regle
se & redresse sans cille
voient.

Quand il s'agit de l
il n'y a point a douter
jours bon de se corrige
se regler exterieurement

sur elles quand on ne les presse pas. Il faut attendre les unes, & prévenir les autres. On commet quelquefois de grandes indiscretions en s'ingerant. On laisse souvent périr les ames, ou au moins on les laisse dans la negligence & dans la langueur, faute de s'avancer vers elles & de les prévenir.

Il n'y a point de regle generale. Celle de ne prévenir point les ames, bien loin d'être une regle, est au-contraire un défaut très-grand. Car l'ouverture des inferieurs pour leurs Superieurs, toute necessaire qu'elle est, étant difficile à pratiquer, il est certain qu'il y aura beaucoup de filles qui demeureront fermées & resserées à l'égard de leur Superieure, si elle ne les prévient & ne leur ouvre le cœur.

Il y a dans les ames une double pente à se cacher & à s'ouvrir. En se cachant, on évite la peine de faire connoître ses défauts : en s'ouvrant, on se soulage par cette espee de décharge & par l'utilité qu'on en tire. Il faut donc qu'une Superieure tâche de diminuer cette peine & d'augmenter ce soulagement. Il y a un assez grand nombre d'ames qui demeurent dans une langueur spirituelle quand on ne les aide pas, & qui font fort bien quand on les aide. Et l'on peut dire même en general, que c'est la disposition la plus commune ; ce qui donne lieu de conclure qu'il y en a plus qu'on doit prévenir, qu'il n'y en a qu'on doit laisser à elles-mêmes.

ions ? Il n'y a que la luy
puisse faire ; & c'est ce
teurs & les Superieurs
celle : & avec tout cela
jamais qu'à tâtons dans
important ; & ils auroi
craindre qu'ils ne parlent
seroit à propos de ne les
qu'ils ne se taisent lorsqu
de les secourir par se
ce qui est certain , est
parlent , soit qu'ils ne
il faut que ce soit par
dence , par la vûe de l'ins
& non par humeur , par
passion.

XI

S'ils croient se devoir ta
& les attendre , que ce
ames qui les porte à ce
râchent en les recomman
plus d'ardeur , de supplé
qu'ils voudroient biens les

qu'ils tâchent de s'infinuer davantage dans leur esprit, & de diminuer cette mauvaise reserve.

XIII.

Mais s'ils jugent au-contre les devoir prévenir, comme ils peuvent le juger très-souvent, qu'ils ayent soin d'accompagner ces avances de toutes les précautions qui peuvent empêcher qu'elles ne s'en choquent; qu'ils essayent de faire connoître qu'il n'y a que la charité qui les y porte; & qu'ils seroient ravis d'avoir lieu de demeurer à l'égard de tout le monde dans un silence éternel, & de ne penser qu'à leur propre misere.

XIV.

Mais soit qu'on s'avance vers elles, soit qu'on ne s'avance pas, soit qu'on les prévienne, soit qu'on les attende; il faut que les Supérieures soient également occupées de leurs besoins & de leurs necessités, qu'elles entrent dans l'esprit des medecins du corps, qui ayant à traiter quelques maladies de consideration, pensent continuellement à la conduite qu'ils doivent tenir envers eux, & à chercher des remedes & des regimes pour les guerir. Il faut de même qu'une vraie Supérieure qui a dessein de servir les ames, les porte toujours dans son cœur; & qu'elle soit appliquée à considerer sans cesse devant Dieu toutes les inventions que la charité lui pourroit suggerer, pour diminuer, ou pour guerir leurs maux, les conseils qu'elle leur pour-

lante dans ion cœur, & qu'e
pas étonner si les ames ne f
coup de profit sous sa condui
qu'il faut souvent être patient
les tolerer long-tems dans
souffrir les retardemens de J
doit être par patience, & non
rence, par prudence & non
cette patience & cette prudenc
point empêcher qu'on ne con
du cœur la même sollicitude p
cement, que si on leur en faic
plus grand empressement; c
de étant essencielle à un Sup
saint Paul.

Rom. 12.

L

XV.

Les Superieures doivent e
être dans cette sollicitude p
ment de celles dont elles sou
qu'elles ne sauroient jamais s

fait, & s'y croire obligées non-seulement par charité, mais aussi par justice.

XVI.

Il n'y a proprement que Jesus-Christ qui ait pu dire : *Qu' ai-je dû faire à ma vigne* *Isa. 5. 4.* *que je n' aie point fait ?* parce que ne devant rien à cette vigne, il faisoit toujours pour elle plus qu'elle ne meritoit. Mais celles que Dieu charge de la conduite des ames, n'en peuvent pas dire de même. Elles sont réellement redevables à ces ames qui leur sont commises; elles ne sauroient manquer, sans injustice, à satisfaire à ce qu'elles leur doivent, parce que Jesus-Christ, à qui elles doivent tout, les a mises en sa place, & exige d'elles ces devoirs en la personne de ses membres. La dette est certaine, & cependant il ne faut que comprendre un peu ce qu'elle renferme, & à quoi elle s'étend, pour être convaincu que personne ne sauroit savoir s'il y satisfait.

XVII.

Outre ces scandales secrets qu'on ne sauroit s'assurer d'avoir entierement évités, les Superieures sont tellement obligées de prier, & de prier ardemment pour celles qu'elles conduisent, que saint Gregoire marque entre les qualités qui leur sont nécessaires, qu'elles ayent quelque experience, qu'elles obtiennent de Dieu les graces qu'elles lui demandent pour les autres. Une charité froide & languissante ne leur *suffit pas, il faut qu'elles en ayent une vive*

point, & qu'elles de
bles & malades, pe
langueur ne vienne
n'a-t-elle pas sujet
n'impute à la froideur
peu de charité, la co
die de ces ames, qu'u
auroit pu guerir ?

X

Cette Superieure n
soin de lumieres ge
chrétiennes pour en i
conduit : mais aussi de
res sur l'état & les di
ame, pour y proportio
les aider à se connoître
dissiper les nuages de
pre leur cache ordinai
& leurs devoirs. Rien
que cette connoissance
à rien de G. S. "

XIX.

Il ne suffit pas, pour servir utilement les ames, d'avoir cette lumiere, il faut de plus la savoir ménager, en choisissant les tems & les moyens favorables pour la faire recevoir. Il y a peu d'esprits qui n'ayent quelque porte ouverte par où la verité pourroit entrer : mais ce qui fait souvent qu'elle est rejetée, c'est que nous heurtons à des portes fermées. Souvent même on ne prend pas la peine de les chercher. On ne s'applique point à découvrir ce qui arrête de certains esprits, en quoi consiste leur obscurcissement ? & leurs préoccupations. On voudroit qu'ils entraissent dans tout ce qu'on souhaite, sans avoir la peine de les éclairer & de les aider en rien, ou bien on le veut faire à sa mode & non à la leur, & d'une maniere proportionnée à leurs besoins. Ainsi par cette negligence on participe à la continuation de leurs défauts.

XX.

Quand même on seroit assuré de n'avoir manqué en rien, ni dans la charité intérieure, ni dans le soin d'instruire celles dont on est chargé, on ne pourroit pas encore dire qu'on n'a point de part à leurs fautes & à leurs chutes. Car les Superieurs peuvent être cause de leurs fautes en bien des manieres. La raison en est, que bien souvent on ne fait des fautes, on ne demeure engagé dans des défauts, on n'est negligent à faire le bien, que parce que la

diminuer la concupiscence,
Superieures. Car c'est un de les
devoirs de travailler à affoiblis
de celles qui leur sont souu
les détournant des objets &
qui les peuvent exciter, soit
pliquant aux exercices qui y
vir de remede. Une Superieure
s'assurer de n'auoir point de
tes de celles qui sont sous sa c
cas qu'elle puisse se rendre
de n'auoir rien oublié pour
passions qui sont causes de
& c'est de quoi elle a touj
douter.

XXI.

Il est difficile d'arrêter un
précipite par un lieu pencha
est dans le milieu ou dans le
mouvement, & qu'il a déjà

sions aux dernières extrémités, qui auroit pu être retenuë dans le commencement par un peu de confiance, un peu d'ouverture, un peu de condescendance : mais quand on laisse enflammer ces étincelles, elles causent ensuite de terribles embrasemens que Dieu impute souvent à la negligence de ceux qui n'y ont pas remedié quand ils le pouvoient.

XXII.

Ce que je viens de dire du commencement des tentations, se peut dire de tous les commencemens de lumieres & de grace, dont Dieu répand souvent une certaine mesure dans les ames imparfaites, & même quelquefois dans les ames déreglées. Cette mesure ne suffit pas, à la verité, pour surmonter les grandes difficultés de la vie chrétienne ; puisqu'elle est d'ordinaire petite & foible ; ce qui donne sujet à un homme de Dieu, de la comparer à une étincelle de feu que l'on allume sur un pavé glacé où les vents soufflent de toutes parts : mais elle est néanmoins proportionnée à certaines actions faciles ; & si elle étoit bien ménagée, si on avoit bien soin d'éloigner les objets qui la dissipent, d'ôter l'aliment de la concupiscence qui l'étouffe, cette mesure de grace auroit pu s'augmenter, parce que la foi, comme dit saint Augustin, merite son accroissement. C'est aux Supérieures à nourrir ces étincelles, & à écarter ce qui les peut éteindre, & elles ont besoin pour cela de beaucoup de lumiere, d'adresse, d'application ; mais comme les fautes qu'elles commettent sur ce

M. de Sa
Cyrus t.
1. lett. 2.

Il faut proportionner les c
 seulement à la quantité des
 Augustin, mais à la force in
 qu'on veut corriger, c'est-à-
 savoir *ce qu'elle peut souffrir* &
dessus de sa force & de peur d
 lieu de lui être utile. Mais
 sance & ce discernement e
 que saint Augustin s'en é
 de tremblement, ô mon che
 homme de Dieu, quel sujet
 & quelles épaisses tenebres
 ne fait comment se condui
 vation de ces regles, & il
 se reconnoître coupable
 croyoit y commettre tous
 bien ceux qui sont dans le
 gemens que saint Augustin
 de reprendre les autres, &
 de lumiere que lui, en cor
 vantage ?

fera pas de nous les pardonner, pourvu que nous nous humiliyons devant lui & que nous lui cryons avec le Prophete : *Purifiez-moi de mes pechez secrets, & pardonnez-moi la part que j'ai à ceux des autres.* Ps. 118.
v. 13.
& 14.

Il connoit notre ignorance, nos tenebres & notre foiblesse. Puisque sans avoir égard à toutes ces impuissances & à tous ces défauts, il nous engage à prendre soin des autres, nous devons esperer qu'il ne nous jugera pas selon la rigueur de sa justice, & qu'il nous pardonnera ces fautes d'aveuglement & d'ignorance. Mais ces vices ne laissent pas d'être utiles, & pour obtenir de Dieu cette grace, & pour faire regarder aux Superieures les fautes & les foibleses des ames qui sont sous leur charge avec d'autres yeux qu'elles ne les regardent d'ordinaire. Car elles les doivent convaincre qu'étant peut-être elles-mêmes cause de la durée de ces défauts & de ces foibleses, elles n'ont aucun droit d'entrer dans des sentimens d'impatience & d'indignation contre celles qui y sont sujettes, & encore moins de les mépriser, & de les traiter durement, mais qu'elles doivent s'en humilier profondément devant Dieu, & s'exercer continuellement à travailler à la guérison des autres par toutes les voies que la lumiere de Dieu leur ouvrira, en regardant toujours leurs maladies comme les leurs propres, non-seulement par ce sentiment de charité qui nous fait prendre part aux maux du prochain, mais aussi par ce principe de verité, Qu'une Superieure n'a jamais une entière assurance de n'être pas coupable de

d'une Supérieure dans une attente
nuelle aux moyens de mieux satis
devoirs, est elle-même un des
moyens de s'en bien acquitter. C
quoi l'Ecriture representant les
d'un Directeur sous celles d'un ho
s'est engagé à servir de caution
ami, fait voir qu'il n'y en a poi
contraire aux devoirs d'un veri
teur, que ce mauvais repos dans
de ceux qui sont sous sa condui
est étrange avec quelles paroles
Dieu y exprime l'empressement
citnde d'un homme qui s'est re
tion pour un autre. Les voici :

Prov. 6.

1. 2. 3. 4.

vous avez répondu pour votre an
vous avez engagé votre foi & r
à un étranger : vous vous êtes m
filet par votre propre bouche, &
trouvez pris par vos paroles. Fait
que je vous dis, mon Fils, & de
vous-même, parce que vous êtes t
les mains de votre prochain. Cour
câtes : hâtez-vous & résolvez

Conduite. Ainsi ils ne doivent pas être en
ne moindre inquiétude que s'ils étoient
obligés à payer une grande somme d'ar-
gent beaucoup au-dessus de leur bien. Il
y a seulement cette difference, que l'on ne
s'acquitte pas de ces dettes temporelles par
le desir & le soin de s'en acquitter ; mais
dans les dettes spirituelles ce soin &
cette inquiétude interieure que l'on a pour
ses ames, qui fait faire à une Superieu-
re tout ce qu'elle peut pour elles, l'en ac-
quittent devant Dieu, puisqu'elle leur doit,
comme dit saint Bernard, *ses soins & non pas la*
révision.

*De Con-
sid. l. 4.*

c. 2. n. 2.



A. I. N. R. A. I. L.
DE L'EMPLOI D'
Maîtreſſe des Novices.

PREMIERE PAR

MAXIMES CHRETI

*& propres à ſervir de conſolati
ſonnes qui ſont engagées dans
& qui le regardent comme état
de leurs forces.*

I.



'Est une maxime
les plus certains y
la Religion chreti
nous ne ſommes
ment de nous-m
pables des grand
des grans emplois, mais que n
generalement incapables de tou
tout emploi. & de tout minifter

L'Emploi d'une Maîtresse des Novices. 139
s'y soutenir. Or c'est s'attribuer un grand talent & une grande vertu que de s'attribuer une grande humilité. C'est un grand orgueil que de se croire humble.

Il en est de même des emplois où il y a beaucoup à souffrir. Les grandes souffrances demandent une grande patience, & une grande patience est un très-grand & très-précieux talent. On doit accepter les souffrances quand Dieu nous les envoie; mais il y auroit de la présomtion & non de l'humilité, selon saint Chrysostome, à les désirer & à s'y porter.

Il n'y a donc point en effet de place plus sûre & plus conforme à notre foiblesse, que de n'en choisir aucune par nous-mêmes. Toutes celles que nous choisirions de notre propre mouvement, seroient clairement au-dessus de nous, puisque nous nous en jugerions capables, & que c'est une incapacité effective que de s'en croire capable. Ainsi la dernière place qui nous est recommandée de choisir, est de n'en choisir aucune par nous-mêmes.

Rien ne nous convient proprement que le néant & l'aveu d'une incapacité générale pour toutes choses, qui doit faire le fonds de la disposition de toute ame qui est véritablement humble, c'est-à-dire, qui connoît sa foiblesse telle qu'elle est.

II.

Mais ce seroit abuser de ces principes de l'humilité chrétienne que de conclure qu'étant incapables par nous-mêmes de tout ministère, Dieu ne faisoit nous en vouloir.

ne pouvons rien par nous
peut tout par quelque in-
tercession d'employer.

Il est aussi peu permis de
se de Dieu, que de présum
l'homme. C'est pourquoi
excusé sur sa jeunesse & sur
pas parler, d'accepter le mi-
nistrere auquel il étoit appelé,
prie par ces paroles : N'allez
vous êtes jeune ; car il faut que
tout où il me plaira de vous en-
voyer, vous annonciez tout ce que je
vous ai dit. Et c'est ce qui faisoit dire à
Philip. 4. qu'il pouvoit tout en celui qui le fa-

Jer. i. 7.

Philip. 4.

III.

On doit donc regarder com-
me des tentations également dangereuses
les pensées qui iroient ou à nous de
la présomption de nos talens
de

L'Emploi d'une Maîtresse des Novices. 162

Elle-même elle ne doit desirer ni rechercher aucun emploi, & qu'elle ne doit cacher à ses Supérieures aucun des défauts qui les pourroient empêcher de la choisir, ou les obliger de la décharger de ce fardeau. Elle doit être bien-aïse que ses fautes leur soient connues, & elle doit prendre pour favorable tout ce que l'on peut faire pour l'exclure de quelque place, & croire que ce sont des moyens dont Dieu se sert pour l'en délivrer. Mais ce seroit porter trop loin la défiance & la crainte que de ne pas supposer, au cas que Dieu l'y laisse ou l'y fasse choisir, qu'il peut se servir de cet état pour la faire avancer dans la voie de son salut.

I V.

C'est une vérité certaine & par la foi & par la raison, que rien n'est si puissant pour notre salut que la protection & le secours de Dieu, & que nous sommes plus assurés au milieu des plus grans dangers, quand Dieu nous y protège, que dans les états les plus sûrs & les plus tranquilles, quand il ne nous protège pas. Nous avons toujours assez de corruption en nous-mêmes pour nous perdre & pour nous faire mourir en tout état, & Dieu a toujours assez de force & de puissance pour nous soutenir contre toutes sortes d'ennemis & dans toutes sortes de dangers & de tentations. C'est ce sentiment de foi & de vérité qui faisoit dire à David, & qui doit faire dire à tous les Chrétiens :
*Le Seigneur est ma lumière & mon salut : ps. 26
qui est-ce que je craindrai ? Le Seigneur est le* 2. 26

il est nécessaire qu
que degré.

Mais comme la f
est telle, qu'encore
general de ces verités
la foi, lors neanmoin
incapacités & de nos
nous frapper un peu vi
pas de se trouver que
couverte de pensées d
courageusement: il est bon
tre cette tentation par
lides qui en peuvent
sion.

Pour rendre ce que je
prenons l'exemple d'une
qui auroit été choisie dan
glé pour l'emploi de Maî
par les personnes qui
chois

L'Emploi d'une Maîtresse des Novices. 163
noître devant Dieu la faute qu'elle auroit
faite, & d'employer tous les moyens qui
seroient en son pouvoir pour s'en faire
décharger, jusqu'à avouer son ambition
à ceux qui l'auroient choisie. Mais sup-
posant qu'il n'y a rien eu que de pur &
de réglé dans sa vocation à ce ministère,
on lui pouvoit dire d'abord qu'elle peut
trouver dans sa crainte même un grand
sujet de consolation & d'assurance; car ce
n'est pas un petit bien que de sentir le
poids & le danger de ce ministère; & bien
loin que cette crainte, quand elle n'est pas
excessive, doive être prise pour une mar-
que qu'elle n'y est pas appelée, on peut
dire que c'est une des grandes marques
d'une vocation legitime; parceque c'est
une des principales dispositions pour se
bien acquitter de ce ministère, & pour y
operer son salut en contribuant à celui des
autres. Ainsi ce n'est pas m'éloigner de mon
dessein d'augmenter encore cette crainte, en
lui representant l'extrême consequence de
cette charge.

V L

Dieu ayant attaché l'éternité des biens
& des maux des ames à l'usage qu'elles
font de cette vie, il a en quelque sorte at-
taché le bon ou le mauvais usage de cette
vie à l'égard des Novices, à ce petit espa-
ce de tems durant lequel elles se préparent
à embrasser l'état de la vie Religieuse;
puisque toute la suite de leurs actions ré-
pond d'ordinaire à ce tems de préparation;
& qu'il est aussi rare qu'une Religieuse qui

préparation. Il y a un cours
un ordre commun dans la gra-
dre est que l'on continue comm-
mencé, & que de mauvais con-
font d'ordinaire suivis d'une
relâchée.

VII.

Rien n'est donc plus confi-
un Monastere, que la charge
de former des Novices. Rien
liaison avec le sort éternel.
Souvent ce qui décide de l'ad-
ou de leur exclusion, décide de
nité. Or rien n'a plus de pas-
sion que la bonne ou la mau-
duite de celle qui les gouverne
de Maîtresse des Novices. Elle
peut soutenir par sa lumiere
rité, elle les peut aussi rendre
imprudence.

Les Novices peuvent être
me des personnes qui marchent
un chemin étroit & glissent

L'Emploi d'une Maitresse des Novices. 167
Novices en mène les unés par la main, & qu'elle releve les autres. Il faut qu'il n'y ait rien en elle qui leur soit une occasion de chute.

Enfin il faut qu'il n'y ait rien en elle que d'édifiant & de capable d'affermir les âmes dans la voie de leur vocation.

VIII.

Elle ne les peut servir que par la parole, sous laquelle on doit comprendre les actions, qui étant exposées aux yeux sont des especes de paroles, puisqu'elles forment des impressions, & excitent des pensées & des mouvemens. C'est par la parole prise dans cette étendue qu'elle doit tâcher de remédier à leurs plaies intérieures. Mais combien l'application de ce remède est-elle dangereuse ? En parlant aux âmes, on parle à des personnes qu'on ne voit point, & qu'on ne connoît point, les pensées & les mouvemens des âmes nous étant inconnus. Ce qu'on en connoît par leur propre témoignage n'est presque rien, parcequ'elles ne se connoissent pas elles-mêmes, & que souvent elles mettent leur adresse à se déguiser à elles-mêmes & aux autres. On applique donc à l'aveugle les remèdes de la parole. Ainsi cette parole dans la bouche de celle qui instruit & qui reprend, est comme une épée qu'on ramèneroit dans un lieu tenebreux au hazard de blesser ceux qui y sont. On ne sait si le remède qu'on leur présente convient à la qualité ou à la grandeur du mal. On agit

Il n'y a donc que trois
te pour une personne
cette place : & bien - l
sentimens , on croiroit
devoit exciter s'ils n'éto
parcequ'ils sont utiles
me , pour la rendre plus
appliquée à tous ses deve
me dire que cette cra
servatif contre la princi
cet état , sur laquelle il e
en garde , parcequ'on
veillant continuellement
tir.

Cette tentation est
ble que soit cet emploi
les yeux de la foi , qu
neanmoins par les yeux
y a bien des choses qui e
propre. Le choix qu'
gicuse pour l'y appliquée
parceque c'est une marc
tion que l'on a pour elle

gnoit pour lui-même ce danger dans l'obligation où il étoit de parler & d'enseigner, & il portoit envie au bonheur de ceux qui ne sont chargés dans l'Eglise que d'écouter les vérités qu'on leur prêche. Saint Benoît a eu même tant de crainte de l'élevation secrète qui naît de la parole, qu'encore qu'il semble que celui qui lit dans un refectoire, ait très-peu de part à ce qu'il lit, puisque ce sont les paroles d'un autre qu'il ne fait que prononcer, il a cru néanmoins qu'en entrant dans cet office il s'y falloit préparer par une prière particulière, où l'on demandât à Dieu qu'il éloignât de nous l'esprit de vanité qui s'y peut glisser. Il peut donc fort bien arriver qu'après avoir accepté cette charge avec répugnance, on s'y accoutume peu à peu, & qu'on vienne même à s'y plaire.

Or rien n'est plus capable d'empêcher ce mauvais effet, que les vûes de foi qui nous découvrent & nous font sentir les dangers de cet emploi. Et c'est pourquoi bien-loin de les éloigner de son esprit, il faut quelquefois s'y appliquer à dessein, afin d'opérer son salut avec crainte & tremblement.

X.

Cependant comme il peut y avoir aussi du danger dans ces sentimens de crainte, s'ils étoient trop violens, & que l'excès en pourroit porter les ames au trouble, au découragement & à la défiance, il est nécessaire de se fortifier contre cette tentation par les raisons que la vérité nous peut

V. la 21.
lettre de
la nouv.
édit.

Regul.
c. 38.

roit cauter.

Et premierement, il est
jamais se laisser aller à
vagues & confuses, pour
marquer le fondement.
Personne qui ne puisse être
de ces sortes de craintes
aller, quelque assurance
d'ailleurs de sa vocation,
qu'il ait d'esperer le succès
l'exercice de son ministere.
Craintes sont donc de
craintes, & elles portent
caractere de fausseté. Ce
seroient porter les plus sai-
ment & au trouble, elle
ter personne. Car étant
des personnes que Dieu
ploie, toute crainte qui
gner tout le monde, n'est
personne : & la volonté de
notre regard, quand nous
bles & des inquietudes de
veut que nous n'adheri-

XI.

Mais si les craintes qui nous troublent & nous découragent, sont fondées sur des défauts particuliers que nous connoissons en nous, sur l'expérience de certaines foiblesses, sur le peu de succès de notre travail, & sur des raisons semblables : il est bon de considérer sur cela, que le succès de ce ministere n'est pas toujours proportionné à la grandeur des talens naturels. Il y en a qui n'y ont aucun succès avec des qualités très-éminentes : & Dieu donne souvent un succès très-heureux à des personnes très-peu éclairées & très-peu habiles, lorsqu'elles récompensent ces défauts par beaucoup de bonté & d'humilité. Le progrès des âmes sous la conduite d'une Maîtresse des Novices, dépend principalement de la grace & de la benediction de Dieu, & Dieu l'attache bien plus ordinairement à la vertu intérieure & à l'humilité sincere de cette Maîtresse, qu'à ces qualités humaines, qui sont souvent des effets contraires à ceux qu'il sembleroit qu'on auroit lieu d'en attendre. Je dis même que ce succès ne dépend pas entierement des fautes de conduite où elle peut tomber. Car Dieu peut reparer ces fautes dans elle-même par la sincere humilité qu'elle en conçoit, & en reparer aussi les mauvais effets dans celles qu'elle conduit. La vertu véritable jette d'ordinaire un certain éclat qui fait une impression secrète sur les cœurs, & qui les emporte malgré les nuages que les

s'en doit pas décourager à l'égard
elle ne s'en doit pas aussi décou
gard de celles qu'elle conduit. D
operer le salut des ames, en
tant à d'autres qui ont des
une vertu bornées, n'abandon
ouvrage pour les défauts de cell
ploye à ce ministere, & souv
de ces défauts mêmes pour
celles qui conduisent, & ce
conduites.

XII.

Quand une Religieuse est v
cere, & qu'elle a une intention
travailler à se corriger de ses
un commencement de grace
de se trouver dans un état
& qui la sollicite de s'en cor
peut dire que l'obligation pa
Dieu lui impose de s'appliqu
tionner pour servir les aut
être un fondement legitime
Dieu lui accordera ce qu'elle

qui lui sont commises ; puisque les prières qu'elle fera pour en obtenir la délivrance, seront fondées sur l'intérêt des âmes dont Dieu lui aura donné la charge. Et comme elle exerce ce ministère par l'ordre de Dieu, elle a droit d'espérer que Dieu lui accordera ce qui est nécessaire pour l'exercer comme il faut, non selon sa propre satisfaction, mais selon sa volonté sainte ; ce qui suffit.

XIII.

Si elle est aussi attentive qu'elle doit l'être au bien de son âme, elle trouvera dans son emploi même une infinité de moyens de se perfectionner, & de se corriger de ses propres défauts, en travaillant à corriger ceux des autres. Car quelque différens que puissent être les défauts de ces âmes, de ceux qu'elle peut reconnoître en soi, ils lui en peuvent néanmoins servir d'images, & elle peut s'appliquer à elle-même tout ce qu'elle leur peut dire. Les défauts de ces Novices naissent d'ordinaire de l'imperfection de leur lumière, & de ce qu'elles ne voyent qu'imparfaitement le bien, & qu'elles regardent au-contre comme importantes les bagatelles qui les occupent. Or les défauts des personnes plus avancées n'ont d'autre source que celle-là. Nous ne connoissons point assez le neant & la vanité de tous les attachemens humains, & nous ne sommes point assez pénétrés de la grandeur de tout ce qui regarde Dieu & notre salut. C'est ce qui fait que nous desirons foiblement le bien, que nous nous éloignons

Une Novice impar
trop dépendante du ju
treffe. Elle pense plus
contenter Dieu : & il t
de même d'être attac
des hommes, de nous
pensées, au-lieu de pe
satisfaire Dieu de qui no
quement & en ce monde
hommes ne pouvant rien
que Dieu leur permet
l'autorité qu'il leur don
notre égard que ministres
dont nous ne devons r
d'injuste. Ainsi toutes les n
le donnera à ses Noicves
accompagnées d'un aveu
propre aveuglement & de
nebres. Elle doit reconne
une aveugle qui conduit d'a
qu'elle ne les G

L'Emploi d'une Maîtresse des Novices. 172
legitime d'en demander pardon à Dieu. Et quand Dieu nous en auroit entièrement préservés, cette préservation même est une grâce qui nous convainc que nous étions par nous-mêmes capables des mêmes défauts & des mêmes pechés.

X V.

Les Novices imparfaites sont sujettes à s'occuper du soin de diminuer, d'excuser, de dissimuler leurs fautes : & en agissant ainsi, au-lieu de les diminuer, elles les augmentent aux yeux de Dieu, & souvent à ceux des personnes dont elles dépendent. Qui est-ce qui est exempt entièrement de cette foiblesse, & qui ne regarde dans ses fautes que l'offense de Dieu, & n'apprehende point l'humiliation qui lui en revient, qui l'accepte au-contraire de bon-cœur, & par un amour de la justice, & qui pour réparer ses fautes à l'égard de Dieu, est bien-aîsé d'en porter devant les hommes la confusion qu'elles méritent ?

Les enfans découvrent clairement l'averfion qu'ils en ont ; mais souvent la raison plus avancée ne sert qu'à nous fournir plus d'adresse pour nous soustraire à l'humiliation qui pourroit guérir & réparer nos fautes & nos défauts.

X V I.

Les gens du monde deviennent d'ordinaire ménagers quand ils se voyent chargés d'enfans ; & la nécessité de pourvoir à leur subsistance & à leur établissement les rend tout autrement attentifs à leurs affai-

au soin de les enuoyer
elle se prive pour leur bien de
vaines satisfactions & des sens &
qu'elle les regarde comme r
pour elle, & qu'elle ménage p
vices par une sainte avidité to
pourra ramasser de bonnes œu
thésaurisé pour elles, & que
lui soient une occasion de s'enr

XVII.

Cette disposition vraiment
mere, au-lieu de lui perme
le tems en de vaines lament
tera à une activité genereuf
chir de toutes les vertus qu
cueillir dans son chemin ;
bien attentive, elle en trou
fions à tout moment.

Toutes les fautes des pe
sont commises la feront en
prit de penitence & d'un sa
par lequel elle se croira obl
à Dieu pour elles. Leurs

& corporels ; & enfin elle sera persuadée qu'elle est obligée d'avoir toutes les vertus qu'elle leur souhaitera ; & le besoin qu'elles en auront lui sera un puissant aiguillon pour les pratiquer elle-même, afin de leur en donner l'exemple.

XVIII.

La conduite qu'elle doit tenir sur ses Novices lui peut aussi servir de modèle de celle dont elle doit user à l'égard d'elle-même. Elle ne se doit jamais laisser de les porter à la vertu, & de tâcher de les faire avancer dans la piété, mais sans s'impatienter du peu de progrès qu'il lui semble qu'elles y font, parcequ'elle ne fait dans le fond s'il ne leur est point utile d'être imparfaites pour quelque-tems, afin d'être plus humbles, & de n'avoir rien en elles qui leur puisse donner de la complaisance.

Elle doit avoir les mêmes pensées sur elle-même. Elle doit travailler avec ardeur & fidélité à sa perfection, mais sans s'impatienter des retardemens de Dieu. Et quoi-qu'elle doive croire que ce soit ses négligences qui arrêtent les grâces de Dieu, elle doit néanmoins reconnoître en même-tems, que c'est peut-être par un conseil de miséricorde que Dieu la laisse dans un état qui l'humilie, & qu'il ne lui accorde pas des vertus dont elle pourroit abuser. Ainsi ces foiblesses mêmes qui lui causent de la crainte, lui pourront servir de consolations, par le bien que Dieu en tire pour la préserver d'une maladie plus dangereuse.

de ses forces, il n'est p
les de Dieu, qu'une leg
donne droit d'esperer. S
il a aussi des secours
d'extrêmes difficultés, i
considerables pour la pr
Et dans cette compensati
de desavantages, elle a u
son de s'en remettre à Die
ce. Il est vrai que dans l'
elle a beaucoup plus beso
qu'une autre; parcequ'elle
& pour elle-même, & pou
sont commises, & qu'à l'exe
rices, elle doit en quelque
pour elle & pour celles qu
rir: mais elle doit esperer
qui aime ces ames, aura ég
soin, & qu'il lui donnera
doit distribuer. Il est leur p
il est le sien, & en l'obligeant
où il l'a mis.



SECONDE PARTIE,

CONTENANT DES AVIS
*sur les difficultés particulières de la conduite
des Novices.*

Après avoir marqué jusqu'ici les vûes qui me sont venues dans l'esprit sur les difficultés générales de l'emploi de Maîtresse des Novices, j'ai cru que pour satisfaire plus pleinement les personnes qui ont désiré de moi ce petit traité, je devois encore m'en proposer de particulières; qui comprissent plus en détail ce qu'il y a d'embarrassant dans la conduite des Novices. Et pour les faire mieux entendre, je les réduirai à certaines difficultés précises.

I. DIFFICULTÉ.

Sur les marques générales de vocation.

On trouve dans la plupart des filles qui entrent au Noviciat une très-grande ignorance; & quoique presque toutes fassent paroître un desir ardent d'être Religieuses, elles ne savent pas trop pourquoi elles le desirent, ni ce que c'est que la vie religieuse.

Souvent, ce qui est encore pis, elles en ont une idée si basse, qu'elle ne leur découvre aucun des devoirs essentiels de cet état. Elles sortent presque toutes du monde sans instruction; & quoiqu'elles se flatterent

pouvoir discerner dans la
obtenu de Dieu les quali-
tencielles, en quoi doit e-
pale partie de son ministè-

Il faut donc savoir que
gieuse n'est autre chose que
tienne, qui dans la resolu-
salut par l'accomplissement
tenciels du christianisme,
que des conseils évangéli-
communs à toutes les Re-
observances particulières
embrasse comme des mo-
& plus sûrs pour garder
sont nécessaires à tous les
être sauvés.

Car il ne s'y faut pas trou-
ver d'une vraie Religieuse
une vraie Chrétienne, un
Dieu, un vrai membre de
Elle ne desire que d'avoir

L'Emploi d'une Maitresse des Novices. 181
mas l'enseigne. Il n'y a rien de plus parfait
que d'aimer Dieu de tout son cœur, & de
n'aimer point le monde. Or ce sont-là les
devoirs communs à tous les fidelles. Les
exercices particuliers aux Religieuses ne
tendent qu'à observer plus facilement ces de-
voirs essentiels : & s'ils en rendoient la pra-
tique plus difficile, ce seroit une impruden-
ce de s'y engager.

Il s'ensuit de là qu'afin qu'on puisse juger
qu'une fille qui témoigne quelque desir de la
vie religieuse, y est véritablement appelée,
il faut qu'elle ait deux dispositions. L'une,
qu'elle ait un desir véritable & effectif de
mener une vie chrétienne, par la pratique
de tous les commandemens de Dieu neces-
saire au salut : L'autre, que connoissant la
facilité que donne la vie religieuse, par la
pratique des conseils évangéliques, pour
observer ces devoirs essentiels, elle desire
sincèrement de s'y engager par les vœux.
Car, sans cette persuasion, il n'y auroit pas
lien de croire que l'engagement qu'elle con-
tracteroit dans la profession eût beaucoup
de fermeté.

Il faut donc premièrement qu'une Mai-
tresse des Novices les instruisse exactement
des devoirs essentiels du christianisme ;
qu'elle s'assure autant qu'elle peut, si elles
les observent, & si elles sont bien affer-
mies dans la résolution de les observer
toute leur vie, quoi qu'il leur en puisse
coûter. Secondement, qu'elle leur fasse con-
noître comment les vœux de Religion &
les exercices de la vie religieuse contri-
buent à observer avec plus de facilité les

autres.

P R E M I E

Devoirs essentiels

Du précepte de l'

IL suffit, pour faire
mier de ces deux pe
en abrégé ce qui est n
mier & le principal de
qui est celui d'aimer D
de l'amour de Dieu ce
l'amour du prochain,
& du prochain compr
tous les commandemen
lut, l'intelligence du
de Dieu & des suites
peut donner une solid

mandé selon une certaine mesure, & jus-
 qu'à un certain degré, au-delà duquel le
 reste ne soit que de conseil; mais il nous
 est commandé dans toute son étendue,
 comme il est marqué par les paroles du
 précepte même: *Vous aimerez le Seigneur*
votre Dieu de tout votre cœur. Les con-
 seils ne servent donc que d'instrument
 pour l'accomplir parfaitement, entant
 qu'ils ôtent les empêchemens, comme
 le mariage, l'occupation des affaires se-
 culières, & autres choses semblables qui
 peuvent nuire à la perfection de l'amour
 de Dieu.

C'est ce qui fait dire à un autre Saint,
 Que la mesure d'aimer Dieu, est de l'ai-
 mer sans mesure.

Mais il n'est point nécessaire, dit saint
 Augustin, de demander aux hommes
 quelle est leur opinion sur ce sujet. Il
 vaut mieux écouter les oracles de Dieu,
 & soumettre nos foibles raisonnemens à
 la majesté des arrêts divins. Voyons quel-
 le est la maniere de vie que notre Sei-
 gneur nous a prescrite dans l'Évangile.
 Écoutons quelle fin, mon Sauveur, vous
 nous avez ordonné d'avoir dans la pos-
 session de tous les biens: & il n'y a point
 de doute que ce ne soit le but où vous
 nous commandez de tendre avec une
 souveraine affection. *Vous aimerez,* dit-il,
le Seigneur votre Dieu. Dites-moi encore,
 je vous prie, mon Sauveur, combien je
 le dois aimer; car je crains d'être plus ou
 moins embrasé de l'amour de mon Dieu
 que je ne dois. *Vous l'aimerez,* me dit-il,

Bern. de
 diligem-
 do Deo.

c. I. n. 13

quelque chose de plus,
pût avoir rien au-delà.
Neanmoins comme c
l'étendue de l'amour de I
frayer les ames, & leur
les ne peuvent elperer le
les ne sauroient accom
dement dans toute son
savoir que ces mêmes S
proposent, reconnoissent
criminel ni exclus de la g
seder pas l'amour de Die
te perfection; mais qu
ment comme necessair
conditions qu'elle regar
cielles.

§. I

*Premiere condition essence
le précepte de l'an*

La premiere, est d'av
blement embrazé de c
cet amour, parce que

Dieu plus que notre propre vie, mais aussi à l'aimer généralement, absolument, & sans exception quelconque, plus que tout ce que nous affectionnons, ou pouvons affectionner; en sorte que l'amour de Dieu prévale sur tous nos amours, & regne sur toutes nos passions. Cette dernière parole nous donne une instruction très-importante pour connoître si nous sommes véritablement dans cet amour de Dieu, nécessaire pour le salut. Car comme nous voyons que dans le cœur des enfans du siècle, il y a d'ordinaire une passion dominante sur toutes les autres, qui fait que les uns sont avarés, les autres ambitieux, les autres vains, les autres voluptueux, les autres vindicatifs, selon que l'amour des richesses, ou de la grandeur, ou de la gloire, ou de la volupté, ou de la vengeance domine dans leur esprit, (ce que nous jugeons par leurs actions, par leurs desseins, par leurs occupations, par toute la conduite de leur vie que chacun d'eux rapporte à la fin particulière, & à cette affection principale qui s'est rendue la maîtresse de son cœur:) ainsi à plus forte raison nous ne devons point penser qu'un homme soit à Dieu, & qu'il satisfasse à cette obligation, hors laquelle il n'y a point de salut, d'aimer Dieu plus que lui-même, si la première & la plus forte de toutes ses affections n'est de servir Dieu: & nous n'avons pas sujet de le croire, si le principal de sa vie, de ses emplois & de ses prétentions ne tend à Dieu, puisque l'amour que nous lui devons porter n'est point seulement un

le monde & la vanité
choses de Dieu ne son
la plus negligée de se
importante verité est
que les Peres nous en
maximes de l'Evangile
plus rudes & les plus
quitter tout son bien
Christ, d'abandonner
res, sœurs, femmes &
son manteau à celui qui
notre robe, de tendre
nous aura donné un
deux lieues avec celui qui
contraindre de marcher
font de necessité de ce
solu en les considerant de
du cœur; ce qui n'est pas
que l'on s' imagine, puisq
ge à avoir toujours dans
cette veritable & sincere

L'Emploi d'une Maîtresse des Novices. 187
lement sont obligés par ce commandement
éternel & immuable dont Dieu même ne
peut pas dispenser les hommes, qui est le
commandement de son amour.

Ce n'est donc pas un conseil de bien-
seance, mais le plus étroit, & le plus in-
dispensable de tous les commandemens :
D'aimer Dieu plus que toutes choses, &
de telle sorte que cet amour regne sur tou-
tes nos passions, & soit véritablement l'af-
fection dominante de notre cœur, comme
l'amour des grandeurs du monde ou des ri-
chesses périssables est l'affection dominan-
te dans le cœur d'un ambicieux ou d'un
avare. Et c'est-là la première chose qui est
absolument nécessaire pour être en état
de communier, selon la doctrine de tous
les Peres ; puisque sans cela nous ne sau-
rions être vrais Chrétiens ni vrais disci-
ples de Jésus-Christ, ni par conséquent
dignes de manger le pain des Chrétiens, &
de participer à ce festin & à cette Pâque
que Jésus-Christ ne célèbre qu'avec ses dis-
ciples, selon la remarque de saint Chry-
sostome.

§. III.

*Seconde disposition essentielle pour observer
le précepte de l'amour de Dieu.*

La seconde condition regarde l'obliga-
tion que nous avons de travailler sans re-
lâche à l'accroissement de cet amour, par-
ce que ce commandement d'aimer Dieu,
comme nous avons montré par la doctrine

Eph. 1.
17.

Il n'est pas néanmoins
d'être en l'état que les I
pour communier dignemen
sedions cet amour dans tou
qui nous est commandée ;
tant déjà enracinés & fon
rité , comme dit saint Pau
forçons de nous avancer
dans cette même charité
par nos bonnes œuvres
ment de notre vie , les ur
deur , & les autres plus le
selon les forces , comme
dont les uns courent & le
dans la même voie , m
tous vers leur patrie.

Car il n'est point po
rien , quelque avancem
dans la vertu & la piété
rêter & ne point passer
tout ce qui lui reste à a
de Dieu n'étoit plus qu
reculer que de ne point

L'Emploi d'une Maitresse des Novices. 189
fin de sa course ; & ainsi il ne perseverera
pas jusqu'à la fin.

Et c'est pourquoi le même saint Augustin nous enseigne, Que toute la vie d'un Chrétien n'est autre chose qu'un saint desir, c'est-à-dire, qu'un continuel mouvement du cœur, qui le porte, comme dit saint Paul, à oublier tout ce qui est derrière lui, ^{Philip.} 3. 13. pour s'avancer toujours de plus en plus, & faire de nouveaux progrès dans le service de son Dieu.

Ce saint Docteur, a jugé cette disposition si nécessaire à tous les Chrétiens, qu'il a déclaré, que selon les paroles de Jesus-Christ, nul ne doit prétendre être rassasié dans le Ciel de la plénitude de la justice, si en ce monde il n'avoit eu une faim & une soif divine pour elle, qui le portât à courir & à s'avancer sans cesse vers la perfection. Dieu, dit-il, donnera aux fidèles la souveraine perfection pour récompense ; mais il ne la donnera qu'à ceux qui auront travaillé pour mériter cette récompense durant cette vie. Car nul en sortant de la terre n'arrivera dans le Ciel pour y être rassasié d'une éternelle justice, s'il n'a une faim & une soif divine pour elle, qui le fasse sans cesse courir vers elle tant qu'il est en ce monde. C'est pourquoi il est écrit : *Heureux ceux qui ont faim & soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.* Et ainsi tant que nous sommes ici éloignés du Seigneur, marchant par la foi & non par la claire vision, selon la parole de l'Ecriture, *Que le juste vit de la foi, la justice que nous possédons dans*

sera parfaite & acc
vite de la beauté de D
dons de la sorte en c
& en le tenant dans la
la servitude, en donna
joie & du fond du cœ
faisons du bien aux au
leur pardonions le ma
fait; & faisant toutes c
vant les regles de la doct
sur laquelle la foi vetit
ferme, & la charité pur
établies. C'est-là mainten
ce par laquelle nous coi
saim & une soif divine ve
& la plenitude de la justice
en être un jour entierem
Voilà donc deux conditio
par lesquelles chacun peut jug
plit le grand précepte de l'am
d'une maniere suffisante
pour

§. IV.

*Que l'amour de Dieu renferme l'obéissance
à toutes les volontés de Dieu.*

Mais il faut bien prendre garde que cet amour de Dieu, dont on parle, n'est pas une certaine affection tendre que quelques personnes ressentent pour l'humanité de Jesus-Christ, ou pour Dieu, considéré seulement dans quelqu'un de ses attributs, comme dans sa miséricorde, quoique cette tendresse même puisse être bonne. C'est un amour réel & effectif qui soumet l'ame à Dieu pour lui obéir, parce qu'elle voit qu'il est juste de lui être soumise, & que c'est un horrible dérèglement de lui résister & de violer ses loix.

L'amour de Dieu enferme donc nécessairement celui de toutes ses volontés, & de tous ses commandemens comme droits, justes & saints, parce que c'est un amour de sa justice, de sa sainteté, & de sa vérité.

Ainsi l'observation des commandemens est tellement nécessaire pour arriver à la possession de Dieu, qu'elle en est inséparable, selon qu'il est dit: *Seigneur, vous êtes mon partage: j'ai promis d'observer votre loi.* Ps. 118.
Ce sont deux choses inséparables, de prendre Dieu pour son partage, & d'observer ses commandemens. Et c'est pourquoi Jesus-Christ declare nettement, que si quelqu'un l'aime, il gardera ses commandemens: & que celui qui ne l'aime point ne les gardera pas. Et c'est par la même

anciennement puissent être par
au commandement de l'ar
puisqu'ils sont commandés
comme il y en a qui en n
rectement & d'une manière p
bon d'expliquer de quelle for
dement les produit.

§. V.

*Que l'obligation d'aimer Dieu
est plus grande que l'obligation de n'aimer point*

Il est clair, premièrement,
aimer Dieu de toute l'étendu
on ne peut donner aucune
amour au monde & aux cr
que cette part qu'on leur et
nueroit d'autant la plenu
de Dieu. Et par-consequent
manifeste de ce précepte,
que saint Jean nous fait d'air
& ce que saint Pierre nous
qu'il exhorte tous les Chréti
nir de tous les desirs charnel

1. Jean.

6.

L'Emploi d'une Maitresse des Novices. 193
est mauvais & corrompu, qu'il tennit la pureté de l'ame en affoiblissant son amour pour Dieu, qui est la pureté à laquelle elle est appelée.

Je dis que tout amour de la creature est mauvais : mais je ne dis pas qu'il soit toujours mortel & criminel ; car, comme nous avons dit, il suffit, pour ne pas violer criminellement le précepte de l'amour de Dieu, que l'on lui conserve toujours le premier rang dans notre cœur, qu'il y regne sur tous les autres amours, c'est-à-dire, qu'il n'y ait rien que nous préferions à Dieu. Mais Dieu ne nous impute pas à crime, quand par la foiblesse de la nature, nous joignons à cet amour quelques attaches à des creatures, pourvu que nous soyions prêts de les abandonner, & d'y renoncer, s'il s'agissoit ou de s'en priver, ou de se séparer de Dieu.

§. V I.

Que le précepte de l'amour de Dieu oblige à tendre à se défaire de toute attache.

Mais comme l'on a établi aussi, qu'il est nécessaire de tendre toujours à l'augmentation de l'amour de Dieu, il s'ensuit que quelque petites que soient ces attaches, & quoiqu'elles ne nous fassent pas perdre la charité par elles-mêmes, on est néanmoins obligé de travailler à s'en défaire, à les affoiblir, à s'en dépouiller. Toute attache à la creature appartient au vieil homme. Or c'est une des obligations de

rence, est la voie de l'
mant les creatures pour
dispose à les préférer à
ment c'est une dispositi
ment à la mort ; mais
mencée. Car l'amour
nuant toujours celui d
d'une partie de notre
siste toute dans l'amour
s'arrête aux creatures
voyage, par lequel elle
voulant jouir d'elles, ell
tion de la jouissance c
engageons dans notre
toute notre vie à mou
à mortifier toutes les
tions qui nous y port
marqué & signifié par
les eaux, qui signifie
vicil-homme. Nous le
par cette sainte cerer
ciation au démon, à
pompes, n'est que
promesse : car le dé

§. VII.

*Regle de la temperance, fondée sur l'obligation
d'aimer Dieu.*

Le renoncement à l'amour des creatures étant donc un des engagements de notre Batême, il s'en suit que nous nous y obligeons à n'user d'aucune que par nécessité, & que nous y promettons d'observer cette regle de la temperance chrétienne, de n'en desirer aucune pour elle-même, & de garder dans l'usage que nous en faisons une telle moderation, qu'il ne s'y mêle rien de la passion qui porte à en jouir. Et delà on doit conclure, que quoique toutes les recherches des plaisirs non nécessaires n' soient pas des pechés mortels, elles sont néanmoins contraires aux engagements de notre Batême; parce que la jouissance de ces plaisirs appartient à cette vie d'Adam à laquelle nous avons fait profession de mourir. C'est cette vie d'Adam à laquelle Jesus-Christ nous a obligé de mourir en mourant lui-même sur la croix, & en se dépouillant de la vie mortelle qu'il tenoit d'Adam, & qui figuroit le vieil-homme, selon saint Paul. Ainsi ceux qui passent leur vie dans les plaisirs ou de l'esprit ou du corps, la passent dans un violement continuél de leur Batême: & l'on ne peut pas douter que cette sorte de vie ne soit essentiellement contraire au premier engagement que nous avons contracté en faisant profession du Christianisme.

Ces deux obligations
 fencielles de la vie chré
 pouvoir aimer aucune
 même, sans peché; l'a
 à affoiblir toutes les a
 aurions, de peur qu'e
 éteindre la charité, ne
 core les fondemens de l'
 de se recueillir, de se m
 continuellement penite
 cela que supposer une
 l'expérience nous app
 l'homme étant obligé
 tâcher de croître dans
 obligé, en même-tem
 qu'il a dans le fond d
 contraire à cet amour, c
 les creatures, à s'y attra
 Cette pente est un eff
 originelle, qui domine
 sont pas encore justifiés
 qu'elle ne domine pas,
 C'est cette pente qu'on

par-consequent c'est une obligation generale pour tous les Chrétiens, que de pratiquer les moyens nécessaires pour résister à la concupiscence, tant generaux que particuliers. Or ces moyens se réduisent principalement à ces quatre que j'ai marqués : La priere, le recueillement, la mortification, & la penitence. La nécessité de la priere est fondée sur l'impuissance où est l'homme de vaincre ses passions sans le secours de la grace. Car ce seroit une grande erreur de croire qu'on peut trouver en soi la force de surmonter la concupiscence & de l'assujettir à la raison.

S'il est dit de l'intemperance de la langue qui n'est qu'une petite partie de cette concupiscence, qu'*aucun homme ne la sauroit dompter*: on le peut dire de toutes les autres passions. Or cette grace ne s'obtient que par la priere. Et la priere devient par-là un moyen nécessaire & indispensable à tout le monde. Dieu ne donne rien qu'à ceux qui le prient, & qui le prient comme il faut. Ainsi, comme nous avons un besoin con-

attention, avec ferueur,
rance : & comme on ne fait
tout cela sans mener une vie
en fait conclure, que les gens
pour se sauver ont besoin de
pation, & que s'ils ne font
même suite d'exercices que
ils sont obligés à d'autres que
qui laissent leur esprit en état
efficace.

Que s'ils sont obligés de mener
ner une vie recueillie, pour
ces de Dieu, ils ne le font pas
ner une vie de mortification.

La priere est impuissante
grace sans ce secours, & elle
me sincere. Car la vraie priere
desir des biens de Dieu & de
du peché. Or on ne sauroit
ment la délivrance du peché
ler efficacement à l'éteindre
mortification. On ne sauroit
l'homme nouveau, qu'à pro
se dénouille de son

comme un vaisseau peut être submergé par l'amas des gouttes d'eau qui entrent par des fentes imperceptibles, selon la comparaison des Peres.

Elle a pour but d'empêcher l'affoiblissement de la charité causé par les pechés légers, qui tend manifestement à l'éteindre entièrement dans l'ame, ou du moins à empêcher qu'elle n'y regne, ce que l'on a fait voir ci-dessus être nécessaire au salut. Car si-tôt que la cupidité devient dominante dans l'ame, Dieu cesse d'y regner, & l'ame devient esclave du monde, & perd le droit qu'elle avoit au ciel.

Il faut donc que des Novices soient persuadées qu'en quelque état qu'elles soient dans le monde ou hors du monde, & quelque genre de vie qu'elles embrassent, elles seront obligées de passer leur vie dans la priere, dans le recueillement, dans la mortification, dans la penitence; que la qualité de Chrétienne enferme tout cela. Elles n'ont point à délibérer sur ce point. La seule chose qui est remise à leur choix, est quelles voies & quels moyens elles prendront pour pratiquer ces devoirs; & par quel genre de vie il leur sera plus facile de mener une vie de priere, une vie recueillie, une vie de mortification & de penitence.

Voilà en quoi consiste uniquement le choix qu'elles ont à faire.

n'y a aucune difference
des personnes Religieuses
sonnes du monde, à l'éga-
tiennes. Une fille du monde
obligée à la modestie
c'est-à-dire, qu'il ne lui
qu'à une Religieuse de c
ses freres par l'immodesti

Il ne lui est pas plus
temperante dans le ma-
de passer les bornes de la

Elle n'est pas moins o-
interieure, & à s'abai-
au-dessous de tous les a-
tous les Chrétiens qu'il
que chacun regarde les a-
au-dessus de soi. L'amb-
desir d'être préférée aux
pas moins interdits. Ell
obligée à éviter les paro-
core plus les paroles leg-
confideration

Philip.
2. 3.

L'Employ d'une Maitresse des Novices. 101
prochain, & par-consequent d'éviter tout
ce qui peut nuire à son ame, à son corps,
à ses biens, & à sa reputation.

Elle n'est pas moins obligée à éviter
l'inutilité, la paresse, la vie molle, parceque
tout cela est contraire à la penitence & à la
mortification dans laquelle elle doit vivre.

Elle n'est pas moins obligée de renoncer
en tout à sa volonté, pour suivre celle de
Dieu. Car si Jesus-Christ a dit, Qu'il n'est
pas venu pour faire sa volonté, mais celle
de son Pere, il ne sera jamais permis à aucun
Chrétien d'avoir pour motif dans aucune
de ses actions de faire sa volonté, puisque
cette action, telle qu'elle soit, est dûe à
Dieu, & doit être faite par-consequent dans
la vûe d'accomplir sa volonté.

Enfin elle n'est pas moins obligée d'ob-
server toutes les loix de Dieu & de l'E-
glise, qui sont imposées à tous les Chré-
tiens, & d'éviter tous les pechés dont
saint Paul dit, Que ceux qui les commet-
tent ne possederont point le royaume de
Dieu.

Il faut qu'une fille chrétienne enferme
tout cela dans la volonté qu'elle a d'être à
Dieu, de lui obéir, & de se sauver. Et si
elle n'a une volonté ferme de vivre dans
l'accomplissement de tous ces devoirs, non
seulement elle n'a point de vocation à la
vie Religieuse, mais elle ne remplit point
les devoirs de la vie chrétienne: Elle n'est
pas dans une disposition suffisante pour
communier, ni pour esperer le salut après
sa mort. C'est donc dans l'examen de ces
dispositions communes & nécessaires à tous.

jours la vocation des filles
se, que parcequ'elles manquent
sitions nécessaires à la vie
que ce qui les empêche d'
me il faut les exercices de la
qu'elles ont dans le cœur
de la vie chrétienne, &
dans le fond à une vie libere

S E C O N D P O I N T

*Qu'il est plus facile de se sauver
les vertus chrétiennes dans
que dans le monde*

QUand donc on aura bien
l'esprit des fideles ces
muns de la Religion chréti
leur aura bien fait concevoi
cessaire pour se sauver, il
qu'il puisse y avoir de diffi
persuader le second Point,
dement de la vocation parti

Il est bon de le faire voir en détail, & de commencer même par des exemples grossiers & sensibles, pour conduire peu à peu l'esprit à l'intelligence de la facilité que la Religion donne à l'égard des devoirs plus spirituels.

§. I.

La Modestie.

Rien, par exemple, n'est plus difficile aux filles & aux femmes du monde que de demeurer dans une exacte modestie à l'égard de leurs habits. La loi de la coutume les tyrannise & les entraîne malgré elles, & cette fausse maxime : Qu'il est permis d'être comme les autres, les engage à pratiquer sans scrupule des modes scandaleuses, qui les rendent responsables de tous les crimes qu'elles font commettre, & même, selon saint Jean Chrysostome, de tous ceux qu'elles s'exposent à faire commettre. Le peu de femmes qui ayent la force d'éviter dans la jeunesse la tyrannie de ces mauvaises coutumes, fait voir la force de cette tentation. Cependant cette tentation est presque absolument retranchée par la vie Religieuse. Les habits y étant réglés, personne n'y est tenté d'immodestie dans les habits. Ainsi voilà déjà une maladie mortelle, par laquelle une infinité d'ames périssent, absolument bannie des Monasteres. C'est une peste qui n'y eut point.

La pureté est
on ne doit mên
trême retenue. C
prudence des Ma
ce qu'elles en e
elles doivent ouv
ces pour leur fa
gers où elles sero
monde. Je me con
sur ce point, que
retranche presque
hazard dans le mo
gens, leurs discou
histoires, les conve
cencieuses, les mau
étacles, les comedie
res, l'oïfiveté, l'in
qu'il est aussi aisé de
Monasteres, qu'il e
dans le monde.

L'Emploi d'une Maitresse des Novices. 209
même des regles, on s'en dispense facilement, & il est rare qu'on ait assez de force pour vaincre la paresse, lorsqu'on n'est point aidé par la coutume & la regle d'un Monastere.

§. IV.

Le dégagement d'intérêt.

A quels dangers n'expose point ceux qui vivent dans le monde, la necessité de subsister & de conserver son bien pour soi & pour ses enfans? La plûpart des gens du monde sont tellement occupés de ce soin, qu'ils ne pensent qu'à cela. Il y en a peu que ces soins n'engagent à des injustices, & au-moins à des sollicitudes dangereuses. Ce qui fait dire à l'Apôtre: *Que la cupidité est la cause de tous les maux.* Or cette source de tous les maux est presque tarie dans l'ame d'une Religieuse. D'autres prennent pour elle le soin du temporel. Elle ne s'en occupe point, parce qu'elle s'en occuperoit inutilement, & que ses soins & ses pensées n'y pourroient de rien servir. Il faut dire la vérité, le vœu de pauvreté que les Religieuses font, ne les prive d'aucun bien réel, & n'est pour elles qu'une exemption de soins & de travaux inutiles & dangereux.

I. Tim,
6. 10,

§. V.

L'exemption de passion.

Quelles miseres & quels dangers ne sont point attachés au soin que les femmes font

des, leurs tentations
de leur repos, leur
du repos, de la joie
de leurs enfans. L'ét
che tous les objets de
nous délivre pas de la
ginelle, il la resserre
bien petit nombre d'o

§. V

La Religion utile pour

L'intemperance dans
une source de beaucoup
très-difficile à reprim
où l'on n'a point de r
re, ni pour le nombre
mange quand on veut
où la civilité est d'ex
la concupiscence. Mais
à vaincre les passions

§. VII.

La Médisance.

Les personnes du monde sont exposées par leur état à entendre une infinité de médisances. La curiosité porte à les écouter, la malignité à les croire, la legereté à les répandre & à les communiquer à d'autres. Ainsi, selon saint Bernard, une seule médisance fait souvent perir un grand nombre de personnes, ceux qui les disent, ceux qui les écoutent avec plaisir, & ceux qui les publient.

*Serm.
17. de
divers.
n. 4.*

Il est rare au-contre que les médisances penetrent les Monasteres, à moins que les grilles n'y soient fort fréquentées, ce qui ne doit pas être dans les Maisons bien réglées.

§. VIII.

Les paroles inutiles.

Jesus-Christ en menaçant tous les hommes qu'ils rendront compte au jugement de Dieu de la moindre parole inutile, fait voir que la défense qu'il en fait est commune à tous les Chrétiens, & que personne n'en est dispensé. Cependant on ne voit presque point comment on le peut observer dans le monde, tout y étant rempli d'entretiens frivoles : & l'on conçoit au-contre facilement qu'une Religieuse exacte au silence, & qui ne parle que quand la regle lui ordonne de parler, peut aisément éviter l'inutilité dans les paroles.

Que les gens
qu'ils voudront
mis de mener u
le monde est ob
raison, & nulle
peché quand elle
principe, & noi
loi. Jesus Christ
monde à *satisfais*
donc être permis
action dans le feu
Qu'on soit ou dan
Monastere, ou est
seul sur toutes ses ac
vûe que de suivre
La vie chrétienne
ficile, à proportion
cile de connoître ce
nous en chaque n
connoître l'avantage
steres sur celle di
fi.

Rom. 15.

3.

ieuse. Il parle par la regle & par les Constitutions ; car tout ce qu'elles nous prescrivent , nous est une marque de la volonté de Dieu sur nous. Il parle par nos Supérieurs dont nous devons respecter les ordres , comme nous étant donnés de Dieu par leur ministère.

Mais il s'en faut bien qu'il n'en soit de même des gens du monde. Les signes qui leur marquent la volonté de Dieu , sont obscurs , incertains , & peu intelligibles. Le bruit des creatures étouffe la voix de Dieu.

On n'entend souvent que celle des passions. Et la vie qu'on mène dans le monde , n'est communément qu'une suite d'actions faites par passion & par fantaisie.

§. X.

Pour se guerir de ses maladies spirituelles.

L'espace de la vie que Dieu donne à chacun dans le monde , & qui fait le terme de son pèlerinage , & de ces jours de salut qui ne se recouvrent jamais quand on les laisse écouler inutilement , doit être employé à nous guerir de la maladie de la concupiscence , dont nous sommes tous infectés , c'est-à-dire , de l'amour des plaisirs sensuels , de la curiosité , & de l'orgueil. Voilà ce qui doit être l'occupation principale , & , pour le dire ainsi , la vocation de tous les hommes.

Ainsi le monde n'est qu'un grand hôpital rempli de ces malades , & chacun doit avoir en vûe d'y choisir un lieu , un em-

Or il y a cette difference entre la vie du monde & la vie se, que dans le monde la concupiscence qui fait notre maladie y est comment excitée, nourrie, irritée par les objets, par les discours mauvais exemples, par les mauvaises coutumes qui y sont établies & qui nous sens; ce qui forme une seconde concupiscence aussi difficile à vaincre première: au lieu que toute la vie se étant destinée à affaiblir la concupiscence, à bannir les mauvais exemples, & à faire secours à l'ame dans ce combat, il est un coup plus facile de la surmonter. C'est l'ennemi à vaincre dans le monde hors & le dedans: on n'en a point dans les Monasteres, qui est l'ennemi du dedans & l'on est puissamment assisté par l'ennemi par la regle du dehors.

§. XI.

L'Emploi d'une Maitresse des Novices. 211
veniels & ordinaires par des bonnes œuvres
& par une penitence continuelle.

Or il est clair qu'il est infiniment plus difficile d'éviter dans le monde les pechés mortels que dans la Religion, & qu'à l'égard des pechés veniels, il est beaucoup plus facile dans une Religion d'en empêcher la multiplication, que dans le monde. Car cette penitence continuelle, qui en est le remede, est ordonnée dans les Religions : on s'en fait une necessité ; on ne s'en peut dispenser. Il n'y a qu'à consentir de bon cœur à la regle qui nous prescrit ce remede : & au-contraire bien-loin qu'on y soit porté dans le monde, on n'y voit rien qui ne nous en éloigne, & qui ne nous en rende la pratique difficile.

§. XII.

Pour la Priere.

On a prouvé ci-dessus, que la priere est un devoir general & indispensable, qui ne regarde pas moins les gens du monde, que les personnes Religieuses ; puisqu'ils n'ont pas moins besoin de la grace pour vaincre les tentations & operer leur salut, & qu'ils ne la peuvent obtenir que par la priere. On doit donc juger de la difficulté de se sauver dans les divers emplois de la vie, par la difficulté qu'il y a d'y prier, & par-là il est aisé de comprendre combien la vie Religieuse y peut être favorable, puisque tout nous rappelle à la priere ; que la priere fait la principale partie de l'occupation des personnes Religieuses ; qu'on

monde, par la violence
pour y mener une vie rec
conserver l'attention à Di
cas & le tumulte des affa
ne donnent aucun repos
poussent continuellement a

§. XIII

*Qu'il est plus facile de se pr
que de se moderer dans*

La conclusion qu'on d
verités est, que ce qu'on
de Religion, & tous les a
faire pour s'obliger à re
ment à la jouissance de
& à la possession de certain
font que des facilités que
a inspirées aux Chrétiens
plus aisément les obligati
ils sont obligés à n'aimer
pour elle-même. Or la voi
& la plus facile pour ne les

& à la jouissance des creatures, est plus difficile comme vie humaine, mais plus facile comme vie chrétienne. Il est plus facile de jouir des creatures que de s'en priver; mais il est plus difficile de jouir des creatures, sans les aimer, que de s'en priver afin de ne les aimer pas.

Si donc ceux qui demeurent dans le monde se veulent sauver (ce qu'ils ne peuvent faire qu'en vivant chrétiennement) non-seulement leur vie ne deviendra pas plus commode que celle des Religieux les plus reformés, mais elle deviendra en quelque sorte plus penible, plus incommode, & plus difficile. Ils sont obligés à la même fin, qui est de n'aimer point les creatures, & de résister au torrent de la concupiscence qui nous porte à les aimer. Ils ne peuvent pas pratiquer le moyen le plus naturel & le plus facile d'éviter cet amour, qui est de se priver absolument de leur usage. Il faut donc qu'ils pratiquent d'autres moyens pour s'en garantir; & tous ces autres moyens sont plus difficiles, & demandent de plus grands efforts & une plus grande mortification intérieure. Plus ils sont exposés au torrent du monde, plus ils doivent se roidir pour n'en être point entraînés; car s'ils cessent un peu de faire des efforts au contraire, ils en seront emportés. En jouissant des creatures, ils les aiment; en les aimant, ils s'y attachent; en s'y attachant, ils viennent à les préférer à Dieu; & en les préférant à Dieu, ils violent crânement les promesses de leur Bâtie & le grand commandement.

minelle par toute
à Dieu.

Je n'ai pas craint de m'écarter
deux points, dont l'un regardant
les devoirs de la vie chrestienne
ne fait voir les facilités qu'on
peut se donner pour les observer
traire les difficultés qu'y appor-
te le monde; parceque ce sont les
vraies lumieres qu'une Novice
& que ces lumieres jointes
à une vocation sincere & effective de
vivre en Dieu & d'embrasser ces ma-
ximes de l'essenciel de la vocation à
la vie chrestienne & par consequent
sont les lumieres que le
travail des Novices doit
reconnoître en elles.

TROISIEME

I. DIFFICULTES

Nous vient qu'il y a

obstant ces facilités, on trouve beaucoup de Religieuses aussi imparfaites que les personnes du monde; qu'on en voit qui ne sont occupées que de bagatelles, qui conçoivent pour des sujets de neant des passions vives & violentes, & en qui il paroît souvent plus d'opposition au bien, que dans celles de leur sexe qui ont vécu dans le tumulte du monde.

Il semble même que les exercices de la vie religieuse n'ayent servi qu'à les rendre moins humbles; à leur donner plus de confiance en elles-mêmes, à les endurcir & à les rendre plus incapables d'un véritable retour à Dieu. Toutes les vérités sont émoussées à leur égard, & n'ont plus d'effet sur elles. Elles ne se les appliquent jamais à elles-mêmes, & elles ne s'en servent que pour condamner les autres.

On ne sauroit nier qu'il ne se trouve des Religieuses dans ces misérables dispositions, & Dieu le permet ainsi, afin que celles qu'il en préserve ayent toujours sujet de craindre & de s'humilier. Mais la cause de ce dérèglement n'est pas difficile à découvrir. Ce n'est pas la vie religieuse qui le produit, c'est l'abus de la vie religieuse: car étant aussi avantageuse au salut comme nous l'avons montré, c'est une grace singulière que Dieu fait aux âmes quand il les y appelle, & qu'il leur en ouvre les portes. Or c'est une suite de grâces singulières, d'obliger à une reconnoissance singulière, & à une fidélité singulière. Dieu ne fait point de dons à ses créatures, qu'il ne leur en demande l'usage, parceque c'est un devoir de justice.

Iuc. 12.
47. 48.

Greg. l.
2. hom. 9.

de son maître recevr
mens, celui qui la
pas, sera beaucoup pl
aussi qu'on demandera
il aura été beaucoup

Gregoire établit cette
compte que nous dev
portion des dons que

Il est donc cert
étant réellement plus
celles à qui il n'a pa
ces, elle se doit cro
lité & à une recon
& par-consequent si
& à ne faire pas d'i
Dieu lui a donnés de
tu, elle abuse des gr
fouit ses talens, elle
tude. Ainsi les pech
sa negligence, reço
de ce défaut de rec
cipant aux Sacrem
point. Bien loin qu
elle les multiplie &

non par la nature de ces exercices, mais par leur mauvaise disposition. Les vérités même qu'elles apprennent, au lieu de les humilier, ne serviroient qu'à les enfler.

Enfin il faut qu'elles soient persuadées, que quoiqu'il y ait des sortes de vies plus favorables les unes que les autres pour se sauver, & que la vie Religieuse soit de ce nombre, il n'y en a point où l'on ne doive operer son salut avec crainte & tremblement, comme l'Apôtre le recommande aux Philippiens; & qu'ainsi bien loin de s'élever de se voir Religieuse, il en faut au contraire prendre sujet de s'en humilier davantage, dans la crainte du compte que Dieu demandera du peu d'usage qu'on aura fait de cette grace.

Phi
2. I

II. DIFFICULTÉ.

Sur les principaux signes de vocation marqués par saint Benoît.

Si l'on examine ce que saint Benoît préfère, & les marques principales pour juger de la vocation d'une Novice, il est difficile de les trouver dans les sujets ordinaires. Il veut qu'on cherche vraiment Dieu; qu'on soit affectionné à l'Office divin, aux humiliations, aux opprobres, à l'obéissance. On se trouve embarrassé à discerner, si elles ont quelque chose de ces qualités, & jusqu'où il faut qu'elles en aient, afin qu'on puisse juger favorablement de leur vocation.

les poussant trop loin.
Chrétien dans cette vie
deux hommes, du vieil
vailler à détruire, &
doit tâcher de fortifier
excite de mauvais desirs,
prime ces desirs corrom-
desus; enfin d'un mau-
du vieil homme & de l'
qui naît de l'esprit de
une marque qu'une Nov-
vraiment Dieu, lorsqu'e-
recherche quelque op-
chair & selon le vieil-h-
mauvais amour qui vit
coeur sent encore du p-
bat, pourvu que dan-
cielles l'amour de Dieu
soient victorieux en e-
prétendre aussi qu'elle
pugnance, sans dégoû-
gard de l'Office, de
humiliations; car ce se-
le fût sans concupiscen-

4 Il n'est point necessaire non plus qu'elle aime les humiliations d'un amour sensible : il suffit qu'elle les approuve par l'esprit, & qu'elle s'y rende par la volonté : qu'elle aime la justice qui condamne les orgueilleux à l'humiliation ; & qu'ainsi dans la connoissance du besoin qu'elle en a, elle les accepte comme un remede salutaire à son orgueil.

Il en est de même de l'obéissance. On ne doit pas exiger d'elle qu'elle n'y trouve point de peine. Ce seroit exiger qu'elle n'eût point d'amour-propre. Il suffit qu'elle s'y rende, & qu'étant convaincuë qu'elle doit suivre la volonté de Dieu, elle soit persuadée que l'obéissance est un excellent moyen de la connoître, & qu'elle s'y soumette en préférant la voie de l'obéissance à celle de sa propre volonté. Ce n'est donc point par les sentimens & les repugnances de la chair qu'il faut juger du fond des ames, mais par la victoire ou de l'esprit ou de la chair. Si la chair surmonte, & qu'il ne reste qu'une surface

rituel, & qu'elle ne
parce qu'elle les ve
parce qu'elle les air

III. De

Sur les marques les pl
ve

Par quelles marq
suffisamment de la
la Religion ?

R E P

On l'a déjà dit.
peut assurer qu'elle a
étif de se sauver par l
du Christianisme ex
point, & par le ch
vie Religieuse, con
accomplir; ce qui est
cond.

Les marques que
crainte serieuse des
nion du siecle. sont

L'Emploi d'une Maitresse des Novices. 228
dangereux aux Maisons Religieuses, & qui s'augmentent dans les Professes, comme l'esprit d'intrigue & de cabale; l'artifice & la dissimulation, le desir ardent de réussir dans ses passions; le naturel violent, aigre, vindicatif, envieux. N'avoir rien de tout cela est une grande marque d'un esprit propre à une société Religieuse. Car les qualités estimables pour une Religieuse sont, la simplicité, l'ouverture, la douceur, l'obéissance, la sincérité; & en un mot, la raison; c'est-à-dire, ce qu'on appelle l'esprit bien-fait, capable de se conduire par raison, l'exemption de fantaisies & de caprices. Un grand attrait à l'oraison, & de grandes consolations dans la prière, sont quelquefois suspectes d'imagination. Ce sont pourtant de bonnes marques, quand on peut s'assurer qu'elles sont de Dieu.

IV. DIFFICULTÉ.

Sur l'attrait interieur.

La plupart de ceux qui ont traité de la vocation Religieuse, outre la persuasion de l'utilité de la Religion pour faire son salut, exigent de plus un certain attrait qui porte l'ame à embrasser ce genre de vie, & à se consacrer à Dieu en cette maniere, & font même consister le principal de la vocation dans ces attraits de Dieu.

RÉPONSE.

Il ne faut pas entendre par ces attraits un attrait sensible, & qui excite certains

gination seroit changee.
Il faut donc entendre p
action de volonté superie
terminée par des raisons
les, c'est-a-dire, une pré
la vie Religieuse à la vie
consequent il est toujours
choix effectif de la vie F
port au salut. Car quico
préfère, puisque nous p
effectif qui détermine la
rend victorieux des rep
On ne résiste aux attrait
un attrait spirituel plus f
Il est vrai qu'il faut qu
pas fondé sur des rais
mains, mais sur le de
ce desir du salut n'est p
maine, c'est au-contr
de la charité qui tend
en quoi consiste le f
desir de son salut soit
de se perdre, cette c
très-utile pour la con

ces des sens, est un attrait victorieux des attrait sensibles : & que quand cette préférence est stable & permanente, elle doit passer pour un attrait spirituel très réel & une vocation très solide ; puisque les repugnances diminuent par l'accoutumance, & qu'au contraire ce choix effectif & spirituel, quoique destitué d'attrait sensibles, se fortifie par le tems.

Que si néanmoins ces repugnances étoient si fortes qu'elles ébranlassent la résolution de choisir effectivement la vie Religieuse, on pourroit, à la vérité, douter de la vocation à la vie Religieuse, parce qu'on pourroit douter si le choix qu'on en fait est ferme & permanent. C'est pourquoi alors il seroit meilleur de différer l'engagement, jusqu'à ce que la volonté fût affermie, ou par la cessation de ces repugnances, ou par une accoutumance stable à les mépriser & à les vaincre.

Si l'on y prend même bien garde, on trouvera que presque toutes les repugnances à la vie Religieuse, sont des repugnances à la vie chrétienne, & que le manque d'attrait pour la Religion est fondé sur ce qu'on manque d'attrait pour la vie chrétienne & réglée, & qu'on a un grand penchant au dérèglement. Or comme nonobstant la repugnance à la vie chrétienne, il faut vivre chrétiennement, & que c'est une chose bonne, sainte & nécessaire de vaincre cette repugnance par une volonté forte & constante, en se disant à soi-même : *Mon ame ne sera-t-elle pas enfin soumise à Dieu ?* Et quand on le fait, il ne 6

victorieux.

De même quand on surm
gnances à la vie Religieuse
volonté de la Religion, il ne
que l'on n'a point d'attraits
gieuse, parce qu'on n'y a pas
sible; mais il faut dire qu'on
spirituel assez fort pour soutenir
les exercices de la vie Religie
même d'attraits sensibles; c
vocation plus ferme & moins
bizarreries & aux changemen
nation.

Il y auroit quelque considér
lière à faire sur l'engagement
& sur la nature des repugnanc
nes filles y pourroient avoir,
pas de celles dont je parle ici.

V. DIFFICULTÉ

Sur le choix des lectes

On peut être embarrassé
des lectures qu'on luy fait.

RÉPONSE.

Je croi qu'il faut pour cela distinguer les livres qui tendent à les faire chrétiennes, de ceux où l'on se propose de les instruire de la vie Religieuse.

Les premiers doivent précéder, & sont particulièrement nécessaires pendant qu'elles font leur renouvellement.

On peut se servir pour cela d'un livre intitulé : *Instruction sur les dispositions qu'on doit apporter aux sacremens de Penitence & d'Eucharistie*, qui est dédié à Madame de Longueville. * On y pourroit ajoûter plusieurs chapitres du *Memorial* du P. Louis de Grenade, de la *Guide des pecheurs*, du livre de la *connoissance & de l'amour de Dieu* du P. S. Jure, dans la seconde partie du troisieme livre, où il traite des vertus & des vices. Celles qui ont quelque solidité d'esprit pourroient beaucoup être aidées par le livre appelé, *la Tradition de l'Eglise sur la Penitence & l'Eucharistie*. Mais il ne faut commencer que par la seconde partie de la Préface, page 149. où il est parlé des dispositions pour communier.

* Chez
Guillau-
me Des-
prez, à
Paris.

Il faut faire état qu'il y a peu de livres où l'on puisse tout trouver. Il faudroit donc que les Novices fussent fidelles à ne lire des livres que ce qu'on leur marqueroit. Par exemple, le livre de l'*Introduction à la vie devote*, excepté ce qui y est dit de la Comedie & des personnes mariées, peut être fort utile, & principalement le troisieme livre, qui traite du choix de vertus.

Fait Monsieur l'Evêque d'Alençon * Saison

trouve de mauvais mots, & i
prendre à s'attacher au solide.

On peut néanmoins y aller
ne prétendre pas vaincre tout-
te délicatesse, qui est souven
dans les petits esprits que dan
plus de lumière.

Rodriguez est un fort bon
ligieuse parfaite & imparfaite
qui doit être entre les mains
Tout y est bon, & sur tout
Occupations interieures, qui est c
livre. Il est admirable pour a
Novices l'esprit avec lequel elle
tiquer tous leurs exercices. *La*
des Essais de Morale sur les Epi
giles, est beaucoup plus propo
esprits ordinaires que les vol
dens, excepté celui des quatre f
me.

La vie de saint Bernard, le p
Meditations de sainte Theresè s
munion & sur le *Pater*, & pri
chemin de la vie s. c.

vres sont fort propres à démonter la tête des filles, & sont capables de leur donner inclination pour les voies extraordinaires, qui est un grand écueil & une grande source d'illusion.

Il y a une bonne contemplation, & Dieu la donne quand il veut aux ames; mais les méthodes pour y parvenir sont très-dangereuses. Au lieu de la vraie contemplation reconnuë par les Peres, on y substitué une fausse contemplation, qui n'est rien moins que ce que les Peres ont entendu par ce mot. Quand on trouveroit même dans ces livres l'idée de la vraie contemplation, cette idée ne fait qu'exciter dans les fideles un d'sir d'éprouver ces états extraordinaires.

Il n'y a rien de plus sage que la Regle de saint Benoît: elle a fait une infinité de Saints: elle est autorisée par les Conciles de l'Eglise. Les raffinemens de spiritualité doivent être suspects à celles à qui Dieu a fait la grace de faire profession de cette Regle si sainte.

Pour la priere, je ne sai s'il y faudroit d'autre méthode que ce qui en est dit dans le livre de l'Introduction, dans celui des Occupations interieures. On y pourroit ajoûter le troisieme & le quatrieme livre du traité de l'Oraison. Mais si ces livres n'aident pas suffisamment les filles à passer sans dégoût le tems qui leur est prescrit pour l'Oraison qu'on appelle mentale, il faut leur permettre de se soulager en prenant un Pseaume en François, en y lisant quelque Pseaume, en disant plusieurs fois

veau Testament, en tâchant
comment les instructions qu'
sont contenues dans le texte,
un peu sur chacune, & deman
qu'il nous mette ces vérités d
Si tout cela ne suffit pas, on j
chapelet, ou quelque autre orai
pourvu qu'on le fasse lentement
flexion.

Celles qui peuvent s'occuper c
tes & de leurs miseres, les expo
lui en demander pardon, pra
raison ordinaire de tous les an
gieux de saint Bernard. Il est uti
s'occuper une partie de ce tems d
à examiner sa conscience, à
Dieu, à lui demander sa lumiere
qu'il ne permette pas que nous n
mions d'un sommeil de mort.
aussi de repasser en ce tems-là l
cordes de Dieu sur nous, notre v
la Religion, * & ses autres grac
l'en remercier, & lui demander s
les conf...

Pf. 12.4.

* On peut
ir le

On tire les verités d'un livre bien autorisè, & que les repassant dans son esprit on se les applique, & on demande à Dieu qu'il nous les grave dans le cœur.

la pre-
miere &
la secon-
de.

VI. DIFFICULTE'.

Sur le peu de profit des bonnes lectures.

On voit quantité d'ames qui ont une estime particuliere des bons livres, mais qui ne tirent pas de ces livres une conviction & l'onction necessaire pour s'en remplir, & pour pratiquer ce qu'ils contiennent.

RÉPONSE.

C'est peut-être que ces personnes lisent ces livres avec précipitation, avec curiosité, avec malignité, pour condamner les autres, & non pour se condamner elles-mêmes; peut être qu'elles ne s'y arrêtent pas assez. Il ne suffit pas de les lire, il les faut lire avec attention, il les faut lire souvent. Un livre qui n'est lu qu'une fois & à la hâte, fait peu d'impression. Il faut prier Dieu avant que de commencer la lecture. Il faut ouvrir le cœur à Dieu en lisant, il faut le prier & le remercier après avoir lu. Il n'y a rien de plus beau sur le sujet de la maniere de lire des livres de pieté, que ce qu'on en voit dans le traité de la Priere continuelle*, liv. 2. chap. 9. tome 1. des traités de pieté. Il n'y a qu'à le faire lire à ces personnes.

* Chez
Guillau-
me Des-
prez.

On en trouve qui ont peu de
elles-mêmes, qui font toujours
fautes, en qui les passions
presque pas, qui demeurent é
soumises, peu recueillies, pe

RÉPONSE.

Il ne faut pas se lasser en
font toujours les mêmes fautes
poser les mêmes penitences,
menter même à proportion
gligence. C'étoit-là la méthode
d'éprouver les Novices. Les
taxées à certaines penitences
le voit dans la Règle de saint
L'inflexibilité de ces penitences
soit plusieurs du Monastère
par-là qu'ils n'avoient pas de
aussi ceux qui avoient la fau
firer, étoient estimés avoir
cation. C'est ce que l'on pr
des fautes. & qu'il seroit en

L'Emploi d'une Maitresse des Novices. 237
corrigeant point, ne laissent pas d'en profiter, en les réparant par l'humiliation, & en devenant plus humbles à leurs propres yeux.

VIII. DIFFICULTÉ.

Sur le peu de fervour des plus éclairées.

On en trouve d'autres, comme de jeunes Professes ou d'anciennes Novices, instruites de leurs devoirs, aimant les vérités de leur état les plus dures, qui cependant n'en sont pas plus touchées, qui sont aussi pleines d'elles-mêmes, aussi peu attentives à Dieu, aussi dissipées, aussi inutiles que si elles n'avoient point de lumières. Ces sortes de personnes embarassent; elles savent tout ce qu'on leur peut dire; & la connoissance des vérités ne les rend pas plus parfaites.

RÉPONSE.

On peut dire à ces personnes, que de toutes les vérités que nous savons, Dieu ne nous tiendra compte que de celles que nous aurons pratiquées. Toutes les autres, bien loin d'augmenter nos richesses, sont des preuves de notre pauvreté. Une vérité non pratiquée est un arrêt de condamnation contre nous. Cette vérité nous accuse, elle dépose contre nous, elle nous juge, elle nous condamne; & bien loin de diminuer notre fardeau, c'est un poids qui l'augmente terriblement; car elle nous achemine à l'endurcissement & à l'insensibilité. Cependant comme il y a d'ordinaire de certains usages de passions qu'à

ne faut pas se laisser de les mettre
yeux de ces personnes, de examiner
la resolution de les pratiquer
de fidelité, en attendant en
Dieu leur en accorde la grace
faire connoître l'obligation qu'
gémir & de s'humilier du peu d'
les font de ces connoissances.

IX. DIFFICULTÉ

*Sur les défauts qui se rencontrent
ont de la ferveur & de la docilité*

Les filles ont de la bonne volonté
trent de la ferveur & de la docilité
reste ont des passions vives &
considerables. Elles ne savent ce
que le recueillement & l'obéissance
point de facilité de vivre dans la pratique
ces devoirs.

RÉPONSE.

C'est par la fidelité avec laquelle
s'acquiescent des devoirs.

dans les choses essentielles, si elles font des efforts pour se vaincre dans les autres choses, si elles connoissent leurs défauts, si elles en gemissent, si elles s'en humilient, & si elles pratiquent ce qu'on leur prescrit, ou pour reparer leurs fautes, ou pour les éviter; si le cœur & l'esprit sont d'accord en elles, il y faut avoir un peu d'égard. Mais si ce sont des fautes fortifiées par de fausses lumières qui les empêchent d'en être convaincues, si elles s'élevent au-dessus des corrections, ces fautes sont beaucoup plus considerables, & il faut y avoir tout un autre égard.

Il faut encore bien distinguer entre les fautes qui sont des effets d'une vie déreglée, ou qui marquent une présomtion interieure & un esprit roide & inflexible, & les fautes de foiblesse & de précipitation qui tiennent de l'enfance. Car il y a des filles, & sur tout celles qui ont peu de commerce avec le monde, dont l'enfance dure plus long-tems. Le monde apprend à se composer & à cacher ses défauts. Il applanit certaines rudesses & certaines inégalités dans l'humeur; mais bien loin de corriger le fond du mal, il le fortifie & l'augmente. J'aurois mieux les défauts de foiblesse qui découvrent le fond du cœur, & qui humilient, qu'une adresse à éviter les défauts extérieurs, qui laisse vivre dans le cœur l'estime de son propre jugement, qui ne manquera pas à se produire au-dehors lorsqu'on sera plus en sûreté & plus autorisé.

Enfin, il y a des fautes qui doivent ex-

que c'est un hopital de malades
On y empêche l'accroissement
mais on ne les guerit jamais plei
quelque soin & quelque fidel
pour travailler à se guerir, il fa
qu'on fera toujours des fautes
condition inseparable de cette
Augustin a fait un livre exprès,
trer que la conduite de Dieu à
plus parfaits, est de les faire viv
vie dans un besoin continuel d
sion de leurs pechés. Ainsi la pe
plus excellens Chrétiens & des
lentes Religieuses, n'est pas de n
de fautes, mais de les reparer
ment par la penitence, par les l
vres, & sur-tout par l'humiliati
naitre des fautes mêmes. Or
même que ces fautes sont un
de leur sanctification, & même
des remedes que Dieu emploie p
server du plus grand & du plus
de tous les vices, qui est l'org
croi donc point que dans les

filles disent qu'elles éprouvent dans l'oraison. Il y a des imaginations naturellement distraites & vagabondes, qui ne sont pas des marques que le cœur ne soit pas à Dieu, lorsqu'elles ne viennent point de passions déréglées & dangereuses, mais de temperament. Et il y a des filles froides, sages & recueillies à l'exterieur, qui sont très-déraisonnables & très-attachées à leur jugement dans le fond.

X. DIFFICULTÉ.

Sur le principe interieur des actions.

On trouve souvent des filles qui sont assez bien leurs devoirs exterieurs, mais qui n'ont point les principes interieurs avec lesquels on les doit faire.

RÉPONSE.

Il faut montrer à ces filles qu'elles ne doivent pas se fier à cette observation litterale de leurs devoirs, & qu'elles les doivent pratiquer avec esprit, & attendre cependant en patience qu'elles en donnent plus de marques : car il se peut faire aussi que quoiqu'elles s'expliquent mal sur les principes de ces devoirs, elles en ayent néanmoins une vûe confuse, & non développée, qui les attire & leur sert de règle & de motif. Sainte Theresé disoit que ce sont deux dons differens, que d'éprouver les dons surnaturels & de s'en pouvoir expliquer. Et il en est presque de même des actions ordinaires de vertu : ce sont des dons

Pour la frequentation des Sacramens y est fort embarassé. On en voit qui ne savent pas même se confesser. Quand on leur a fait voir des fautes de pureté ou contre la charité, on leur dit comment elles s'en confesseront, mais elles pliquent d'une maniere qui ne leur permet pas de connoître leurs fautes, & ne leur donne point l'idée véritable qu'on leur veut donner. Il résulte de-là que le Confesseur les connoît peu; ce qui le porte à leur dire qu'il ne prend point sur lui de leur donner la communion, parcequ'il ne les voit pas sçavoir se confesser, & qu'il ne connoît pas le fond de leur ame.

RÉPONSE.

Il faut extrêmement distinguer les différentes manieres de communions qu'une fille fait quand elle est entrée dans le Monastere. Il faut distinguer celles qu'elle fait dans la suite. Il faut distinguer si la Maitresse des Novices laisse absolu-
ment à la Novice de communier quand elle veut, ou si elle ne le permet que dans certaines occasions.

particuliere, ne lui découvre tout l'état de sa conscience & toutes les fautes de sa vie passée; ce qui lui donneroit lieu de juger si elle est vraiment guérie, & si elle ne retombe plus dans aucune habitude criminelle, & d'en avertir le Confesseur avec la discretion necessaire.

Mais quand on suppose des filles exemptes des pechés grossiers & mortels, & qui ne commettent que les fautes qu'on leur voit faire, il faut d'abord pratiquer beaucoup de patience avec elles. Si elles ne savent pas se confesser, il faut les instruire sur ce point. Il faut tâcher de leur donner la véritable idée de leurs fautes, & leur apprendre comment & en quels termes elles s'en doivent confesser. Et ainsi il est très-bon d'entrer dans ce détail, & d'arriver par sa douceur une confiance qui leur fasse ouvrir pleinement leur cœur.

Il semble à parler en general, qu'il seroit bon qu'on pût rendre les communions moins frequentes au commencement, & avant l'instruction, & plus frequentes dans la suite selon le profit qu'elles en feroient; mais c'est du Confesseur & de la Superieure qu'il faut apprendre quel égard on doit avoir aux préventions de celles qui trouveroient à redire à cette conduite; car on en doit juger par le degré de cette prévention & par ce qu'on en peut craindre.

Quand la Maîtresse des Novices expose sincerement au Confesseur ce qu'elle connoît de ses Novices, elle ne répond point des discours temeraires que l'on peut faire sur leurs communions. Il ne faut ni crainte

feleur & à l'Abbesse.

Il n'y a point de regle générale pour les Sacramens de Penitence & d'Eucharistie, sinon qu'il faut être vraiment converti à Dieu, pour recevoir & l'absolution & la communion avec charité ; mais la question est, qui sont ceux qui ont besoin de ces Sacramens, & celles qu'on doit juger vraiment converties. Il dépend de la prudence du Confesseur & de la Maîtresse des Novices de régler la fréquence des communions plus rares, ou plus fréquentes, & en cela ils doivent avoir égard aux dispositions des ames, & même aux préventions du lieu où l'on est. C'est à Dieu qui ne se peut bien régler que par ceux qui les connoissent telles qu'elles sont. Il y a plusieurs Monasteres où pour certaines raisons plus remarquées ou plus volentes, la Maîtresse des Novices ne prend point la liberté de défendre la communion à des Novices. Mais en ce cas elle doit avoir égard de leur rendre ce retranchement utile, & les convainquant qu'il est plus avantageux de s'en abstenir pour témoigner à Dieu qu'ils ont, que de commu-

XII. DIFFICULTÉ.

Sur la vigilance continuelle des Maitresses.

Enfin, quelle sorte de vigilance doit-on avoir sur elles? Quels défauts doit-on regarder comme essentiels? Quelles fautes doit-on laisser passer sans rien dire?

RÉPONSE.

Il faut avoir une vigilance beaucoup plus fondée sur l'esperance du secours & des lumieres de Dieu, que sur la propre prudence & son propre esprit, étant bien persuadé, que *si Dieu ne garde la ville, Pf. 126* c'est en vain que veille celui qui est chargé de la garder. Ainsi ce doit être une vigilance qui nous tienne toujours devant Dieu dans une conviction de nos tenebres, & du besoin que nous avons de ses lumieres.

Il faut regarder comme essentiels tous les défauts incompatibles avec l'observation des devoirs de la vie chrétienne & des exercices religieux, tous les défauts accompagnés d'orgueil & d'opiniâreté, de mépris des regles & des remedes.

On peut souvent dissimuler les fautes de foiblesse, celles qui naissent de l'âge & du temperament, celles qui n'ont pas de racine & qui sont sans suite.

On en peut aussi laisser sans correction de plus considerables, pour ne la rendre pas si frequente, pour épargner la foiblesse de celles qui s'en abaissent trop, pour leur témoigner que ce n'est point par une

leur parler avec plus
qui en font coupables. S
rection qu'on fait attend
fet qu'une correction pro
croit quitte si-tôt qu'elle
leur faire envisager leurs
maladies de leur ame qui
medes, & de remedes p
& ainsi il les faut animer
tence, & leur en impose
soient convaincues que
qu'on cherche, & qu'il le
soumettre en esprit de pe
tisfaire à Dieu.

XIII. DIFFI

*Sur la conduite qu'elles do
les corrections ou re*

On ne fait comment
les reprehensions. Les fre
ment a eucendre dire ; le
viennent pas a toutes ; le
inutiles.

mande conseil sur ce point. Mais comme c'est un devoir necessaire, il faut souffrir ces tenebres, & faire du mieux qu'on peut. Il n'y a point d'action où l'on doive être plus dépendante de Dieu, & éviter davantage la précipitation de l'esprit humain que la correction.

Il ne faut, si l'on peut, reprendre aucune faute qu'après y avoir pensé, après avoir recommandé à Dieu cette action, & prié pour celle que l'on reprend. Il faut, comme dit l'Apôtre, reprendre dans un esprit de douceur interieure, fondée sur la vûe de ses propres foiblesses, qui sont souvent beaucoup plus grandes devant Dieu que celles qu'on se trouve obligée de reprendre dans les autres. Le discernement de la proportion de nos paroles, avec la force de celui à qui l'on parle, dépend de la lumiere que Dieu donne, & il faut obtenir cette lumiere par une humilité interieure, & par une sincere charité.

Gal. 6. 1.

Il ne faut pas toujours croire que la correction ne profite pas, ou soit faite mal à propos, quand la personne qu'on reprend témoigne quelque chagrin. Car, comme saint Augustin le remarque en écrivant à saint Paulin, il arrive assez souvent que l'orgueil qui est dans le cœur, résiste d'abord au remede de la correction, & fait quelque effort pour la repousser, & qu'ensuite le chagrin qu'il répand dans l'esprit, étant dissipé, l'ame se rend à la verité avec d'autant plus de sincerité, qu'elle est touchée de confusion d'y avoir résisté au commencement. On peut voir sur ce sujet de

XIV. DIFFICULTÉ.

*Comment on peut inspirer aux filles des J
mens d'amour & de crainte de Dieu.*

On trouve d'ordinaire dans les filles
de sentimens d'amour & de crainte de I
C'est à Dieu à le donner; mais je vou
leur inspirer quelque chose de ces dis
tions.

RÉPONSE.

Quand on voit une ame qui aime ses
voirs & qui craint le peché, qui est ex
à ce qu'on lui prescrit, qui goûte la pa
de Dieu, & s'y plaît, on doit prélu
qu'elle aime Dieu, parceque le veriti
amour de Dieu est l'amour de sa just
de sa sainteté, de sa vérité, de sa loi, q
qu'il ne soit point accompagné d'un
tain attendrissement dans l'oraison. Cep
dant il est bon de recueillir dans les li
de piété, & particulièrement dans saint

L'Emploi d'une Maitresse des Novices. 243
mité de la misere, de l'avilissement, de la bassesse, de la corruption de la creature; & qu'au-contre il n'y a rien de plus grand, de plus glorieux, de plus heureux que l'assujettissement à un Dieu tout puissant, qui ne demande qu'à nous combler de bien, & à nous rendre purs & sans tache devant ses yeux.

Le souverain bonheur, la souveraine justice, la sainteté, l'incorruption sont inseparables de la soumission à Dieu. Au-contre la souveraine misere, la souveraine infamie, la souveraine injustice sont inseparables de l'assujettissement au demon. Les hommes ne sont au monde que pour faire choix de ces deux partis si differens pour acquerir l'un & pour éviter l'autre.

XV. DIFFICULTÉ.

Des moyens de leur inspirer une pieté solide.

Comment leur peut-on inspirer une pieté solide, un amour des humiliations, du silence, d'un recueillement continuel?

RÉPONSE.

L'exemple est la plus efficace leçon qu'on leur en puisse donner. Il faut donc que toutes ces vertus soient marquées dans tout l'exterieur d'une Maitresse des Novices; que cet exterieur ne soit qu'une image & un rejaillissement de son cœur. Il faut qu'il n'y ait que la raison & la pieté qui parle en elle, & jamais la passion

Elle doit avoir soin néanmoins de les inf-

Les humiliations ne font
par la haine qu'on doit avec
gueil, dont les humiliations se
On est donc disposé aux
proportion qu'on a d'averfi
gueil, & que l'on comprend
tice qu'il ya que les orgueil
millés. Il ne faut pas neant
dire que cet amour des hu
viene sensible. C'est assez
prouve & qu'on les accepte
superieure, comme justes &
ame, en disant avec sine
bon, Seigneur; que vous m'
afin que j'apprenne vos ordon
bon que vous m'avez hur
m'apprendre les regles de ve

Pf. 118.
74.

Il faut éviter dans la pratique
ment que les filles ne se bar
suffit qu'elles s'abstiennent d
tems du silence, & que d
elles appliquent leur esprit à
pensée. Mais on doit éviter
conseiller de les appliquer à

R É P O N S E.

Etre parfait selon qu'on le peut être dans cette vie, c'est faire parfaitement toutes les actions & dans les dispositions qu'elles demandent, & réparer parfaitement les fautes d'infirmité. Ainsi élever les âmes à la perfection, c'est leur inspirer le desir de faire parfaitement tout ce qu'elles font, leur apprendre comment elles le doivent faire, & par quel esprit, & comment elles doivent réparer leurs fautes par une pénitence & une humiliation sincère. Voilà la perfection de cette vie. On a répondu par avance dans la première Partie aux difficultés & aux craintes excessives qui peuvent naître dans l'esprit d'une Maîtresse des Novices, par la persuasion où elle seroit de ses propres foiblesses & de son peu de lumière.



XI. TRAITE

RESOLUTIONS DE
quelques difficultés proposees par une
personne de pieté.

I. QUESTION.



JE vous supplie de me dire
je suis obligée de cont
si toutes mes peines se
sont de Dieu ou du d
ou de moi-même.

RÉPONSE.

Fac. L. II. I. C'est un principe de la Reli
tienne, que Dieu ne porte person
c'est-à-dire, qu'il n'opere point
les mauvais desirs, ni les mar
sees, ni rien de ce qui tient
au & du desordre. Il perm
vous ar

non pour des preuves d'une piété extraordinaire qu'il veuille éprouver.

3. Quand on est bien établi dans cette disposition, on peut se dispenser de s'informer, si les tentations viennent du démon ou de notre propre corruption. Il nous suffit de savoir que la source en est mauvaise, & qu'il y faut résister. Ce discernement peut néanmoins être de quelque usage à l'égard du choix des moyens dont on se peut servir pour y remédier & pour donner lumière à ceux qui nous conduisent, afin de nous ordonner des remèdes proportionnés à notre maladie; & ainsi il faut marquer de bonne foi les accidens qui peuvent aider à connoître cette différence sans se fatiguer à les rechercher.

II. QUESTION.

On m'a fait prendre ces tentations pour une conduite de Dieu sur moi, & l'on m'a dit que je devois accepter ces sortes de choses dans un esprit de victime.

RÉPONSE.

Ces tentations sont des conduites de Dieu sur nous, non en ce qu'il les opere, mais en ce qu'il les permet. Mais cette permission ne marque d'elle-même autre chose, sinon que nous avons mérité par nos péchés d'y être abandonnés, & elles ont plus de liaison d'elles-mêmes avec la justice de Dieu qu'avec sa miséricorde, quoique par le bon usage que nous en devons

par queues actions
tées, ni prétendre favoir précitement
de Dieu dans cette permission. Il en
de pareilles à des pecheurs & à des
nes très-imparfaites : & l'on n'en d
conclure pour son état, sinon qu'il
bien garder de les prendre pour des
d'une vertu éminente.

III. QUESTION.

On m'a exhorté à ne point recourir
à ne point demander à Dieu la délivrance
de ces peines.

RÉPONSE.

Puisque l'on doit gemir de ces t
& qu'on les doit hair comme un
ment qui vient du peché, puis
demande tous les jours pour
qu'il nous en délivre, il est certain
peut demander la delivrance, & n
se doit. Car qui fait si la volon
de nous préserver du d

toute notre vie, il faut le vouloir, & reconnoître que nous le méritons bien.

IV. QUESTION.

On m'a persuadé au-contre de me dévouer à de plus grandes peines & de plus grandes tentations.

RÉPONSE.

Ces dévouemens à de plus grandes tentations flattent l'ame par l'apparence d'une force imaginaire, & ainsi ils ne sont capables que de l'affoiblir; parceque la force consiste dans l'humilité. D'ailleurs on ne voit pas bien à quoi ils se réduisent. Car s'ils ne consistent en autre chose qu'à reconnoître que l'on mérite encore de plus grans châtimens & de plus grandes peines, c'est un aveu que tout le monde doit faire; mais qui n'étant qu'un devoir très-commun, ne doit pas être exprimé par ces grans mots qui donnent des idées extraordinaires.

Si l'on prétend que celui qui se dévoue de la sorte, se doit croire dans le degré de patience suffisant pour soutenir ces grandes tentations, c'est un acte d'une très-grande présomption, y ayant peu de personnes qui soient effectivement dans ce degré, & personne ne le devant croire de soi-même.

Si on y enferme le desir de ces tentations, c'est un très-mauvais souhait. Car il n'est jamais permis de desirer une tentation intérieure, qui porte à un dérèglement

Si l'on entendoit de plus grandes
ration à soutenir de plus grandes
tions, pourvu que Dieu en fasse la grace
c'est toujours un acte dangereux; parce
qu'il frappe l'esprit de l'idée d'une certain
force que l'on prétend avoir, & qu'il l'ac
coutume à certaines images & à certain
états qu'il est utile de ne regarder jamais
ou de ne regarder qu'avec horreur. C
qu'il faut donc faire à l'égard de ces sort
de tentations lorsqu'on ne les a pas,
de n'y point penser, & si l'on y pense m
gré soi; de demander à Dieu qu'il n
en préserve, en lui disant avec Dav
Ayez pitié de moi, Seigneur, parceque je
soible. Que si Dieu permet que l'on en
éprouvé, il lui en faut demander la deliv
ce, mais la demander avec paix, avec
severance, & avec soumission à la vol
& en s'appliquant peu à y penser.

Ps. 6. 3.

V. QUESTION.

Quant à la disposition de mon es
prit sur ces sortes de peines & ic c

un avertissement continuel que Dieu nous donne de nous humilier ; en combattant notre vanité & notre présomption intérieure en tout ce que nous pouvons.

VI. QUESTION.

Pour les autres extravagances qui se passent dans l'imagination, on m'a dit que j'étois obsédée. Cela m'a causé de grandes peines. Je vous prie de me dire ce que je dois faire sur cela.

RÉPONSE.

Il ne paroît pas qu'il soit nécessaire d'attribuer ces extravagances à une opération particulière du diable. La seule imagination les peut produire. Mais soit obsession, soit imagination, il les faut également souffrir avec paix & avec patience. Il faut également en demander à Dieu la délivrance, & les prendre pour un avertissement que Dieu nous donne de nous mettre toujours au dernier rang des Chrétiens ; car c'est le

Si l'agitation de ces miseres ôte à
tout pouvoir d'agir, il faut se co
d'un regard vers Dieu qui lui marqu
teur qu'on en a.

Mais si l'esprit peut agir, il faut
plier, autant que l'on peut, à c
jets saints, & principalement à ce
ont moins de rapport à ces peines,
agissant fortement sur nous, sont c
de bannir ces imaginations.

VIII. QUESTION.

D'autres fois n'ayant point de distr
je demeure dans un esprit d'abandon
vûe ni lumiere. Peut-on demeurer
tems de l'oraison dans cet état ?

RÉPONSE.

On peut bien être devant Dieu
esprit d'abandon, sans vûe & sans
distincte. Mais il faut prendre ga
sous prétexte de cet abandon & de c
vation de pensées distinctes, on
nive des connoissances nécessaires

nature n'y trouve son compte, soit qu'on le fasse en prenant une partie de l'oraison pour cela, soit dans un autre tems séparé. Saint François de Sales donne **expressément** cet avis dans ses entretiens.

IX. QUESTION.

Doit-on chercher & se procurer quelque sentiment particulier de Dieu ?

RÉPONSE.

On ne doit desirer ni se procurer les sentimens de Dieu, parce qu'ils sont quelque chose qui satisfait l'esprit ; mais on les peut desirer, parce qu'ils sont justes. Il est juste que nous soyons touchés de douleur pour nos pechés ; que nous soyons touchés de gratitude & d'amour pour Dieu & pour ses graces. On peut desirer ces sentimens, non parce qu'ils nous plaisent, mais parce qu'ils plaisent à Dieu, & que ce sont des moyens dont il se sert pour nous dégager du monde, pour nous aider à résister aux tentations, pour nous soutenir dans les souffrances. Mais comme il y a deux dangers à craindre ; l'un, de prendre des sentimens tout humains pour des sentimens de Dieu ; l'autre, de s'attacher à ce qu'il y a d'agréable dans ces mouvemens ; il faut veiller sur cette double illusion, & demander à Dieu qu'il nous en préserve.

Il est donc bon de s'appliquer quelquefois aux vérités qui peuvent exciter ces mouvemens ; mais il seroit mauvais de les exciter par un effort humain, & d'y avoir une complaisance de vanité, soit qu'on les

Quand on se trouve occupé
ment de Dieu au fond du cœur,
s'en tenir-là, & se laisser occuper
tément dans une adhesion simple &
flexion expresse?

RÉPONSE.

Quand on se trouve porté à de
repos devant Dieu dans une sim-
tion à sa présence, il vaut mieux
que de s'appliquer d'une manie-
aux considerations & aux reflexi-
vu que dans d'autres tems, ou da-
partie de l'oraison on ait soin
son ame des verités solides qui n-
tissent de l'illusion ordinaire à
sans pensées, qui est que les ger-
demeurent vuides des verités,
pliquent pas assez à se corriger
fautes, à regler leurs actions, &
tre eux-mêmes.

La plupart des personnes q-
dans ces voies, n'ont que des
point de verités. Cependant i-

RÉPONSE.

Si la verité de l'Evangile, &c. nous penetre, il ne faut pas se distraire de cette penetration par des recherches & des reflexions. Mais il est bon d'y faire ces reflexions en d'autres tems.

XII. QUESTION.

Comment peut-on discerner les lumieres de Dieu d'avec celles de l'esprit & de l'imagination ?

RÉPONSE.

Saint Bernard dit, que la regle generale est d'attribuer à l'Esprit de Dieu tout ce qui est veritable, solide, & conforme à l'esprit de l'Eglise; & au démon ou à notre imagination tout ce qui n'y est pas conforme. C'est par la suite de la vie & par les effets, que l'on distingue si certains mouvemens, qui peuvent être bons ou mauvais, viennent de Dieu ou d'un autre esprit.

Vo
Ser
de
fis

XIII. QUESTION.

Peut-on agir avec sùreté sur ces mêmes sentimens ou lumieres ?

RÉPONSE.

Pour agir avec sùreté, il faut agir sur une regle de verité tirée de la doctrine de l'Eglise; & il n'y a rien de plus dangereux, que d'agir seulement par instinct, par attait, par sentiment. Ces sentimens nous éloigneront de cent choses utiles, & nous porteront

XIV. QUESTION.

Comment faut-il faire pour ne point agir par son propre esprit & les propres lumières, mais par celles de la grace ?

RÉPONSE.

Il faut répondre à cette question à la précédente. Pour ne point agir par son propre esprit, il faut agir sur des principes tirés de la doctrine de l'Eglise, & qui marquent la volonté de Dieu dans son action, en renonçant à toutes les maximes qui s'y peuvent mêler, & à n'en avoir point d'autre que d'obéir. Ces principes sont quelquefois clairs, & nous les pouvons suivre alors par nos propres lumières. Mais s'ils sont obscurs, nous devons apprendre de ceux qui nous conduisent, comme nous devons user.

XV. QUESTION.

exempt de peché mortel, & sans affection au peché veniel. On a souvent plus de besoin d'examiner si on est effectivement dans cette disposition nécessaire pour la communion des huit jours, que de s'instruire de celle qu'il faudroit avoir pour communier tous les jours.

XVI. QUESTION.

Pendant la communion & après la communion, en quel état doit être le cœur & l'esprit? A quoi faut-il s'occuper? Se doit-on procurer des pensées & des sentimens, ou demeurer dans un silence & dans une adhesion à Dieu?

RÉPONSE.

Si Dieu nous applique lui-même, il le faut suivre. Si on est diltrait, on se doit aider par une application volontaire à des considérations saintes, ou à des oraisons vocales. Il ne se faut procurer des pensées, que quand ce silence d'application à Dieu nous manque.

XVII. QUESTION.

Comment doit-on passer le jour de la communion?

RÉPONSE.

Il faut que le jour où l'on a communiqué, on tâche de se souvenir le plus souvent que l'on pourra de la grace ineffable que Jesus-Christ nous a faite, & d'animer toutes ses actions par un esprit de reconnaissance.

particulièrement les temples de
avoir un soin particulier de ne pro
ce temple par des paroles & des a
discretés.

Philip.

1. 17.

Coloss. 10.

1. Thess.

2. 12.

3. Joann.

6.

4. Nous devons nous croire
jour là très-particulièrement à ne
qui ne soit *digne de Dieu*, & avoir
prit la maniere dont l'Apôtre le n
de tant de fois.

5. Le jour de la Communion
un jour d'adoration interieure en
Christ. C'est pourquoi on doit
trancher ce qui nous dissipe.

6. Il est indigne d'une perf
communie, de rien desirer dans l
de s'affliger de rien, puisqu'elle
posseder tout en possedant Jesus-

Il faut avoir dans l'esprit qu
de ces verités, & tâcher que
en naissent.

XVIII. QUESTIO

Quels effets doit faire la Com

ser, aimer & agir par l'esprit de Jesus-Christ, & dans la vûe de sa charité & de sa justice, ou, ce qui est la même chose, suivre en tout la volonté de Dieu.

XIX. QUESTION.

Pour la Confession, suis-je obligée de m'accuser de toutes les imperfections à cause du vœu que j'ai fait, comme de m'accuser d'avoir dit une parole inutile ?

RÉPONSE.

Il faut marquer les imperfections qui sont pechés, & prendre pour pechés à cause de ce vœu toutes les fois qu'on préfère volontairement à ce que l'on croit plus conforme à la volonté de Dieu, ce qui l'est moins. Mais tout ce qui est le plus parfait en soi, n'est pas toujours ce qui est le plus conforme à la volonté de Dieu à notre égard, parce qu'il se peut faire que notre foiblesse nous en rend incapables.

XX. QUESTION.

Dans les examens que je fais, je ne puis me souvenir de toutes les actions, &c. ni rechercher mes fautes autrement que par une vûe confuse, tous mes pechés se présentant à mon esprit, & sur cela je m'accuse.

RÉPONSE.

Il faut tâcher d'être vigilant sur soi. Mais la fin de cette vigilance ne doit pas être de nous souvenir de toutes nos fau-

arriver néanmoins que l'oubli de nos
vint de ce qu'on n'est pas assez atten-
soi ; que l'on n'en est pas assez touché
l'on en fait trop peu d'état ; que l'on
vient insensible : & alors il faudroit
remédier au principe de cet oubli.

XXI. QUESTION.

De quelle manière faut-il offrir ses
de la journée à Dieu ? Faut-il les
particulier ou bien en general ?

RÉPONSE.

Les offrandes generales sont bonnes
il est encore meilleur de jeter la vûe
prit sur les loix divines, qui reglent
cipales de nos actions, & se proposer
faire dans la vûe & pour l'amour d
gles. Quand on les a bien comprises
conçoit ensuite par un seul regard
manger, par exemple, pour obéir
de Dieu, qui nous a chargés de la con-
tion de notre vie ; & tâcher d'y prat

sence de Dieu dès le matin, & s'y maintenir tout le jour dans la diversité des occasions qui arrivent ?

R É P O N S E.

On se met en la présence de Dieu, en considérant qu'il est dans nous, que nous sommes en lui comme des poissons dans l'eau, des oiseaux dans l'air, & qu'il nous regarde toujours.

On s'y conserve en renouvelant sans cesse cette adoration de Dieu caché dans toutes les creatures : en l'écouter dans les creatures ; car il parle par elles : en consultant sans cesse ses divines loix : en se représentant Jésus-Christ selon son humanité : en considérant sans cesse le besoin continuel que nous avons de lui, & se tenant devant lui comme des pauvres à la porte d'un riche.

XXIII. QUESTION.

Comment faut-il recevoir les calomnies, &c. Quel sentiment doit-on en avoir ? Et qu'est-ce qu'on doit répondre à ceux qui nous les disent & à ceux qui nous les font ?

R É P O N S E.

Dans les calomnies il faut s'occuper de ce que Dieu veut que nous fassions. Or il veut que nous priions pour ceux qui nous calomnient : il veut que nous demandions pour nous la douceur de la charité envers ceux qui nous outragent, non-seulement pour le présent, mais pour toujours. Cas

comme une tentation de
nous renverser par-là, & qu'
rupions ainsi davantage à r
desseins du diable qui veut
de la paix & la charité, q
insultes des hommes.

Il veut que nous nous oc
ces verités : Que nous n'a
Dieu ; qu'il n'y a que nous-
puissions nuire ; qu'on no
jours plus qu'on ne nous
nous avons d'ordinaire dor
aux calomnies par des acti
& que nous devons y reme

XXIV. Qu

Pour tenir son esprit & se
vraie humilité, que faut-il

R E P O N S

Il faut tâcher de connoî
aimer à être traité de Die

RÉPONSE.

Si Dieu ne nous occupe pas lui-même, il faut avoir des livres qui traitent de ce point, & choisir ceux qui nous donnent le plus de devotion. Les exercices de devotion pendant la Messe joints au cœur nouveau, sont admirablement solides & très-conformes aux mysteres.

XXVI. QUESTION.

Faut-il s'éloigner des Sacremens, quand on se trouve dans des doutes sur la réalité du saint Sacrement ?

RÉPONSE.

Quand ces doutes ne consistent qu'en des pensées d'imagination, & qu'on n'y a point contribué par des lectures curieuses, ou par une application volontaire aux difficultés du mystere, on ne se doit pas regler par-là dans la reception des Sacremens.

XXVII. QUESTION.

Que faut-il faire quand on se trouve dans un esprit vague qui ne sait sur quoi s'appuyer ?

RÉPONSE.

L'esprit vague est une espece de distraction. Il faut donc faire en cet état ce que l'on doit faire dans les distractions, c'est-à-dire, s'en humilier & en gemir, le souffrir avec paix, & remedier efficacement aux causes qu'il peut avoir, si on les peut découvrir.

Il y faut apporter deu
 sions; l'une generale,
 liere. La generale est que
 sont les jours d'une sainti
 cation particuliere à Dieu
 plus grande du monde. C
 tiquer le Sabbat spirituel
 par la cessation de tous p
 donnant tout entiers aux
 dent directement le culte

La particuliere, est de
 l'intention de l'Eglise d
 Car l'Eglise a toujours qu
 liere, & il faut tâcher d
 marquée par l'Evangile,
 par les oraisons de l'Ec
 qu'il s'en faut instruire. I
 le tems le plus propre pou
 graces, c'est le tems où
 corps est unie à les dema

trouble, inquiétude, dépir. Et notre premier devoir, après les fautes, est de rentrer dans la paix; parce que la paix intérieure est nécessaire pour discerner ce que nous devons faire en chaque rencontre. Mais quand on peut s'en occuper sans trouble & sans ces agitations d'amour-propre, il est très-bon de le faire, de porter ses fautes avec paix & humilité en la présence de Dieu, & de pratiquer ce que dit David: *Que son péché étoit toujours devant ses yeux.* Quand on s'en occupe en cette manière, cette vûë ne distrait point de la présence de Dieu; au contraire elle nous y rappelle, parce qu'on regarde ses pechés, par rapport à Dieu, & que l'on s'en voit coupable à ses yeux, selon ces paroles de David: *Seigneur, j'ai péché* *Ps. 50*
contre vous seul; & les fautes que j'ai commises sont présentes à vos yeux.

XXX. QUESTION.

Est-il nécessaire de faire une revûë générale de toutes les fautes? De faire un jour de retraite pour savoir de quelle manière on fait ses actions?

RÉPONSE.

Ces retraites sont peu utiles à quelques personnes, & peuvent être très-utiles à d'autres.

Elles sont peu utiles à celles qui ont plus de soin de compter leurs pechés que de s'en corriger; qui s'occupent trop d'elles-mêmes, & trop peu de Dieu; qui mettent toute leur vertu dans ces recherches & ces dénombrements, & dans l'exactitude à

elles peuvent être
négligentes, dissipées, et
réflexion sur elles-mêmes
nent trop aux occupatio
insensiblement toutes lui

Il faut donc savoir la
qui feroient cette questi
dans ce qu'on leur do
point.





XII. TRAITE.

DE LA PREPARATION à la mort.

I.

UN Ne personne qui pense serieu-
sement à se préparer à la mort,
doit avoir dans l'esprit que
cette préparation ne doit con-
sister qu'à donner tout l'ordre
possible à la vie passée, à sa disposition pré-
sente, & ce qui lui reste de tems à vivre.

II.

On ne peut donner ordre au passé que
par la penitence, qui consiste ou dans
l'exterieur des œuvres de penitence, ou
dans l'esprit interieur de penitence. Les
œuvres exterieures de penitence peuvent
être differemment pratiquées selon la dif-
ference des forces du corps. Les maladies
& les incommodités en peuvent tenir lieu,
& il y a même quantité d'œuvres exterieu-
res qui sont à la portée des plus foibles,
& dont on ne peut craindre qu'elles fas-
sent préjudice à la santé.

III.

On n'est point malade pour s'abstenir
de tous les discours qui tiennent de la pas-
sion. On n'est point malade pour garder

malade pour ne porter
des actions, qui peuvent
faces. On n'est point malade
faire avec empressement
jours avec tranquillité &
point malade pour ne se
petits maux, des petits
reçoit. On n'est point malade
venir souvent de Dieu. On
lade pour être uniforme
pour fuir la bizarrerie de
ses actions & ses occupa-
point malade pour s'humilier
cations, dans les actions
les. On n'est point malade
tout avec modestie & n'est
point malade pour ne pas
un esprit de contention. On
lade pour se rendre, au lieu
aux desirs & aux volontés
rentes des autres. Enfin, en
état de pratiquer les œuvres
tence, & plus on doit avoir
ger pas celles-ci.

vûe toutes les privations, incommodités, dégoûts, maladies qui nous arrivent, & pratiquer les œuvres de pénitence dont on est capable.

V.

Il ne faut pas s'imaginer qu'on soit effectivement dans cet esprit, si tôt qu'on s'occupe de ces pensées; mais il est bon néanmoins de s'en occuper, en priant Dieu qu'il nous les mette dans le cœur, la pensée jointe à la prière étant la voie ordinaire par laquelle Dieu forme les dispositions dans le cœur; & c'est-pourquoi il se faut prescrire certains exercices qui renouvellent en nous cet esprit de pénitence, & le mettent souvent devant nos yeux.

C'en est un, par exemple, de faire quelques prières, expressément le matin, à midi, au soir, pour demander à Dieu l'esprit de componction & de pénitence, en partageant, par exemple, à ces trois tems différens, les sept Pseaumes de la Pénitence. Monsieur l'Evêque d'Alet ne manquoit pas de les reciter plusieurs fois le jour: on le pourroit donc bien faire une fois.

VI.

Afin de rendre cet exercice plus utile, il est bon de reciter ces prières avec une vûe particuliere de certaines fautes dont on desire particulièrement demander pardon à Dieu, & d'obtenir de sa grace la componction: comme par exemple, l'ingratitude

ou en les laissant ster
même vanité de les sa
par exemple , que no
de nous-mêmes & sa
Quel usage avous nous
En avous-nous été
prière, plus vigilans à
dre sans consulter Dieu
der son secours?

L'abus des Sacreme
reçus négligemment ,
sans y penser après qu'

Le peu d'usage de
Dieu nous avoit donn
souvent contre Dieu
dant les instrumens c
sions.

Le peu d'usage des
nous a données d'ava
& de lui offrir quelq
ment de nos offenses.
tant de richesses que
entre les mains, & au
nous avous destinés

glisser dans nos paroles, en découvrant sans nécessité les défauts du prochain.

Les consentemens secrets à des pensées mauvaises qui nous auront passé par l'esprit, & que nous nous serons dissimulés.

Le peu d'usage que nous avons fait des fêtes, & des solemnités de l'Eglise, & des mysteres qu'elle honore dans la suite de l'année en les laissant passer sans en profiter.

V II.

L'ordre qu'on peut mettre à sa disposition présente, consiste premierement en une revue de ses passions subsistantes, & en une resolution sincere de les combattre, & d'en demander à Dieu la guérison, en les portant cependant en patience jusqu'à ce qu'il nous l'accorde.

Comme, par exemple, si l'on reconnoît que l'on a encore une grande sensibilité aux injures, que l'on s'en occupe, & que l'on en conserve une memoire vive.

Si l'on est sujet à oublier Dieu dans la suite de ses actions, à agir humainement, en ne pensant à Dieu que lorsqu'on en est averti par certaines choses plus évidemment mauvaises, dont on est frappé.

Si les objets qui se presentent & qui nous choquent nous font sortir de notre assiete, & parler par humeur & par passion. Si notre esprit s'égare facilement, & s'il s'occupe encore souvent des jugemens des hommes, & regarde avec plaisir ceux qui lui sont favorables.

Si l'on se réjouit, ou si l'on s'afflige de ce

Si l'on est sujet
musement lorsque Dieu nous met au
repos.

On peut encore considerer sur ce même
sujet les passions qui paroissent plus amor-
ties; comme, par exemple, si l'on se sent
libre de tous desirs, de desseins, de vûe
de projets. Si l'on regarde sans inclin-
tion les biens, les honneurs de ce monde
la reputation, l'éclat, la consideration.

Si l'on se sent libre d'envie & de haï-
Jusqu'à quel point on est sensible à
mitié.

Si, par exemple, on desire sincerem-
de rendre service au prochain. Si l'on
point trop sensible aux separations.

Si l'on est touché, & jusqu'à quel po-
des maux spirituels du prochain.

Si l'on n'est point trop sensible
crainte des accidens dont on peut être
naccé.

V I I I .

Il faut reconnoître en soi par u
sincere toutes les foibles
de r

*Et voyez s'il y a dans moi quelque injustice,
& conduisez-moi dans la voie qui dure éternel-
lement, dans la voie de la charité qui ne
perit jamais, au lieu que la voie de la cu-
pidité, qui est celle des pecheurs & des im-
pies, périra nécessairement.*

Et pour comprendre en peu de paroles
toutes ces demandes, & les exposer à Dieu,
on peut se servir de ces paroles : *Seigneur,
vous voyez où tendent tous mes desirs : & le
gémissement de mon cœur ne vous est point
caché.*

IX.

L'ordre que l'on peut mettre au tems
que l'on a encore à passer dans le monde
jusqu'à la mort dans la vûe de s'y prépa-
rer, consiste à se prescrire une voie & des
pratiques qui y tendent & qui y puissent
servir de préparation. Et pour cela il est
bon de considérer qu'il y a trois sortes de
vies : la vie de tenebres dans tous les hom-
mes vicieux quand ils suivent leur passion ?
la vie de la lumière obscure de la foi de la-
quelle vivent les justes en cette vie : & la

selon les pensées qui sont
affections qui sont dans
que vivre selon la foi, c
foi, c'est agir selon la
de cette manière est la
à la mort.

XI.

Mais ce qui fait d'ord
peu de cette manière, es
n'étant pas si vives ni si
contraire les vûes hum
d'abord, on se livre aux
& ensuite en pensat
on aime humainement,
ment, & on agit huma
utile de pratiquer à cet
qui sont dans les grandes
mé de faire. Ils ne s'enga
d'abord, ils ne font que
terminées. L'y penserai

On nous rapporte, par exemple, la nouvelle d'un événement extraordinaire qui paroît préjudiciable à nos amis & à l'Eglise. Au-lieu de se livrer aux pensées qui peuvent naître de cet objet, il faut arrêter l'activité de l'esprit, & jeter les yeux du côté de Dieu, pour voir ce qu'il nous ordonne dans cet événement.

Or il nous ordonne certainement d'éviter les mouvemens humains, comme la colere, le dépit, pour entrer d'abord dans le calme & dans la tranquillité; car ce qu'il demande de nous, selon l'Apôtre, 1. *Thess.* avant toutes choses, est notre propre sancti- 4. 3. fication.

Ce qu'il demande de nous est que nous ayons recours à lui, puisque sans lui tout ce qui se présente & tout ce qui arrive est capable de nous faire faire des fautes considérables. Ce qu'il demande de nous, c'est que nous ayons pitié de notre ame.

Eccli.

Il ne nous imputera pas les desordres du monde, mais il nous imputera nos propres desordres. Si les autres font mal, n'augmentons pas ce mal par celui que nous ferions nous-mêmes.

30. 2. 4.

Après que l'on aura pensé à ce que la foi nous prescrit en particulier, on peut penser à ce qu'elle découvre en general, comme aux maux qui en arrivent à l'Eglise: & après les avoir reconnus, on en doit gémir devant Dieu, & en parler aux hommes d'une manière propre à leur inspirer les sentimens justes qu'ils doivent avoir sur ce sujet, c'est-à-dire, des sentimens exemts de mouvemens turbulens & indiscrets.

Matth.
s. 6.

Dieu voye
lement d'être délivré des mouve
bulens que les passions excitent
la vie même des maux & des m
monde : & nous nous devons serv
ble de cette vie pour faire croître
le desir de la paix de l'autre , où
rons plus d'autre objet que la
d'où toutes les iniquités seront
ces desirs frequens & sinceres
justice étant une excellente pré
la mort ; puisqu'il est écrit : *Heur*
ont faim & soif de la justice , par
raissés.

XIII.

Mais comme la mort à la
sommes condamnés n'est pa
mort du corps , mais la priva
tes les creatures , ayant merité
chés de les perdre toutes , & d
nellement séparés ; la vraie
à la mort doit consister à se
se priver , autant que l'on pe
à se priver & à se priver l

de quelque consolation humaine, de quelque support, de quelque liaison; il faut recevoir tout cela dans cette vûe de mort. Il faut encore mourir, autant que l'on peut, à la science, à la reputation, à la consideration, à la confiance, aux satisfactions humaines, & prévenir même les separations necessaires par les separations volontaires de toutes les choses inutiles & non necessaires. Et quand on a cette vûe fortement dans l'esprit, on trouve à tout moment des occasions de pratiquer cette mort.

XIV.

Il faut continuellement avoir dans l'esprit, que nous ne sommes point faits pour les creatures. Quand même nous serions innocens, il ne nous seroit pas permis d'en jouir, mais seulement d'en user, & après un usage passager, nous en aurions été éternellement separés par la beatitude éternelle. A plus forte raison sommes-nous obligés d'y renoncer étant pecheurs, & ayant été condamnés à les perdre, parceque nous les avons aimées avec dereglement. Ce supplice ne fait que nous remettre dans notre état naturel, & la douleur qui accompagne cette privation ne naît que de notre attache; mais la privation des creatures est en soi l'état naturel de l'homme.

XV.

L'homme est créé pour vivre dans une

sera qu'une extention de celle de
préparer donc à la mort, c'est s'accout
cette solitude avec Dieu, s'accoutume
Dieu présent dans l'esprit & dans
& à n'y avoir point les creatures. Au
cice de la présence de Dieu, la
nous regarde, l'adoration ou conti
fréquente de Dieu, est une des r
préparations à la mort : & si l'on
pas pratiquer en se b'andant la têt
doit faire en rappelant son esprit à
se tenant solitaire le plus que l'on
s'accoutumant à l'avoir présent dar
roles & dans nos actions.

La vie de l'autre monde consist
toujours à Dieu. La préparation à
c'est d'y penser le plus que l'on peu

XVI.

La mort de Jesus Christ pou
sanctifier la nôtre, il n'y a point
mort que celle qui est unie à l
Jesus-Christ. Il n'y a donc point
préparation à la mort que celle

& qu'il l'a toujours offerte à son Pere. Ainsi la mort a toujours fait une circonstance essentielle de toutes les actions. Quiconque veut donc se préparer à la mort utilement, doit tâcher d'avoir Jesus-Christ vivant & mourant le plus qu'il peut dans l'esprit & dans le cœur, & se servir de diverses inventions saintes pour s'en renouveler la memoire & pour se lier plus étroitement à Jesus-Christ.

XVII.

Tout tems est bon pour pratiquer cette union avec Jesus-Christ mourant : mais le plus favorable est celui où il nous est commandé d'annoncer la mort du Seigneur, I. c'est à-dire le sacrifice de la Messe. Nous II. y devons offrir à Dieu le corps de Jesus-Christ mort & sacrifié sur la croix : mais nous l'y devons offrir en offrant notre mort avec la sienne ; & en priant Dieu de recevoir l'une avec l'autre, & de nous fortifier dans ce terrible passage.

Ainsi la commemoration de la mort de Jesus-Christ doit enfermer la commemoration de la notre ; & comme le lieu & le tems nous sont inconnus, mais connus à Dieu seul, nous les lui devons offrir tels qu'il les connoit, & suppléer par notre devotion présente à l'impuissance où nous serons peut être alors de nous acquitter de cet hommage. Il faut donc à chaque Messe adorer & accepter l'arrêt qu'il a prononcé touchant notre mort, avec toutes les circonstances qu'il y voudra joindre.

la mort, doivent avoir une devotion
une confiance particuliere à l'intercesseur
de la sainte Vierge : car c'est de l'Eglise
même que nous apprenons cette pratique
par la priere qu'elle a ajoûtée à la salutation
Angelique. Et ainsi pour la graver davan-
tage dans notre cœur, il est utile non-seu-
lement de reciter cette priere avec une v^{ie}
particuliere de notre mort, mais d'augmen-
ter dans cette intention les prieres de devo-
tion que nous faisons tous les jours à
sainte Vierge. Sa vie ayant été toute sep-
rée du monde, toute recueillie en Dieu
n'a point eu d'objet plus ordinaire que
lui offrir la vie de son Fils & la sienne.
faut s'associer en esprit à son offrande.
Ja prier de nous obtenir cette dispositio





XIII. TRAITE.

CONSIDERATIONS POUR
une ame abatuë par une crainte excessiue.

L semble que cette ame n'ait jamais assez consideré que la charité que nous devons au prochain doit être réglée sur celle que nous nous devons à nous-mêmes : d'où il s'ensuit que nous avons pour nous la même équité que nous avons pour les autres.

Or nous ne devons juger de personne qu'il soit reprobé tant qu'il vit sur la terre, & sur-tout nous devons regarder comme des élus tous ceux qui vivent chrétiennement, à l'exemple de saint Paul, qui parle dans ses lettres à tous les fideles à qui il écrit comme s'ils estoient tous prédestinés. *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Qui accusera les élus de Dieu ?* *Rc. 31.*
Comme donc cette personne croiroit faire injure à son prochain, qu'elle verroit mériter une vie réglée, en ne le mettant pas au nombre de ceux que Dieu veut sauver, elle commet une injustice envers lui-même, de n'avoir pas la même confiance de lui-même.

C'est par la même raison qu'elle doit rejeter toutes les pensées qui lui viennent, que la conviction n'a peu-êtr été vaine.

auparavant, ne se sentiroi
à en rendre graces à Dieu
teur de ce changement, et
me une mauvaise pensée, l
viendrait dans l'esprit, qu
peut-être qu'un hypocrite ?

Cependant comme nul
bien les mouvemens du c
que les siens propres, nou
vent plus de sujet de forme
jugement que de nous-mê
nous sommes plus assurés,
le peut être en cette vie,
cerement que nous voulons
que nous ne le pouvons être
chain.

Mais ce que dit cette per
n'est pas assurée que le ch
s'est fait en elle, se soit fait
Dieu, plutôt que par la rai
puisqu'il s'est pu faire par l'u

humaine aussi-bien que de l'Esprit de Dieu, mais qui n'est bon & ne sert au salut que quand c'est un effet de l'Esprit de Dieu. Si cela étoit, il faudroit avouer que nous n'aurions aucune marque par laquelle notre conscience nous pût rendre témoignage que nous sommes à Dieu; puisque les opérations de son Esprit considérées en elles-mêmes, & non selon l'impression qu'elles laissent dans notre ame, sont entièrement imperceptibles: mais ce que l'on suppose n'est point véritable, que le même changement de volonté puisse être fait par l'Esprit de Dieu & par la raison humaine.

Car si la raison sans la grace pouvoit tellement changer notre volonté, qu'elle fût sincèrement tournée vers Dieu, au lieu qu'elle étoit auparavant tournée vers les creatures, il ne faudroit pas dire que cela ne seroit point alors agreable à Dieu, & ne nous seruiroit de rien pour le salut: mais il en faudroit conclure au-contraire, que la raison sans la grace nous pourroit rendre agreables à Dieu, & nous conduire au salut, n'étant pas possible que celui qui aimeroit Dieu véritablement ne lui fût pas agreable. Et ainsi ce qui se fait par notre esprit seul ne peut être bon; non qu'un véritable retour à Dieu ne fût bon étant fait par notre esprit, mais parcequ'il ne se peut pas faire qu'un véritable retour à Dieu loit l'effet d'un autre esprit que de celui de Dieu.

C'est-pourquoi il faut empêcher autant que l'on peut, que les ames ne s'embarassent

que il enes sont bonne
pour juger par-là de q
partent.

*Dans le
serm.*

23. 11. 5.

C'est l'avis important c
donne en expliquant le C
tiques. Lors, dit-il, que
cupe des choses de Dieu,
cette pensée vienne de v
noissez celui qui vous par
lées de notre esprit fon
aux discours de la verit
nous. Mais pour discern
cœur enfante & ce qu'i
considerer ce que notre S
l'Evangile : *Que les mau*
tent du cœur : Que celui
mensonge parle de lui-mê
dit saint Paul : *Que nous*
capables de penser rien de b
mes, comme de nous-mêmes
le pouvoir que nous avons
Lors donc

contre une instruction dont quelques personnes pourroient abuser, mais qu'elle peut s'assurer lui être très-avantageuse dans la disposition où elle est.

Elle doit aussi considerer, pour sortir de cet état d'incertitude qui lui donne trop de défiance de la misericorde de Dieu, que c'est un défaut ordinaire aux hommes de se jeter dans les extremités, & que c'est ce qu'elle fait lorsque sous prétexte qu'on ne peut avoir en cette vie une entière certitude de ce que nous serons dans l'éternité, elle prétend devoir attendre la manifestation des jugemens de Dieu, sans croire qu'elle est ou prédestinée ou reprobée, & sans pancher plus d'un côté que d'un autre.

Mais elle reconnoitra elle-même, qu'elle ne doit point demeurer dans cette disposition, si elle prend garde qu'elle ne juge pas devoir demeurer dans la même suspension d'esprit, au regard du bien & du mal en d'autres rencontres, où elle pourroit raisonner de la même sorte, & où il lui est bien moins important pour la tranquillité de son ame, de pancher du côté du bien plutôt que du mal.

Elle n'a point, par exemple, de certitude, que lorsqu'elle se leve le matin en bonne santé, elle vivra toute la journée: & néanmoins quand elle le voudroit, il lui seroit bien difficile de ne pas pancher plutôt du côté de la creance qu'elle vivra encore au-moins quelques jours, que du côté de celle qu'elle mourra ce jour-là.

Elle n'a point aussi une entière certitude

rencontres ,
toujours bien plutot à croire qu'
sont pas , qu'à croire qu'elles le

Elle n'est pas absolument ce
tous les Prêtres dont elle enten
soient véritablement Prêtres ,
a eu de méchans hommes qu'
sans être Prêtres. Et cependant
pêche pas qu'en croyant avec
le sont , elle n'adore avec con
Christ comme présent sous l'h

Pourquoi donc dans toutes
tres le manquement de certit
il pas dans cette suspension d'
croit devoir être au regard d
de sa perte , sinon parceque
se détermine pas seulement
de , mais qu'il est raisonna
de son équilibre , pour par
que le poids des raisons es
côté que d'un autre , quoi
pas d'absolument convain

le nombre des reprovés, dont Dieu l'a déjà séparée par une miséricorde toute gratuite. Il l'a séparée des Idolâtres, des Mahomérans, des Juifs, des herétiques, des schismatiques. Il l'a séparée des enfans des Catholiques qui meurent sans pouvoir être baptesés; & il l'a mise dans l'Eglise qui est la maison du salut. Il l'a séparée de tant de mauvais Catholiques qui ne sont Chrétiens que de nom, & qui mènent une vie toute payenne sans avoir aucun soin de leur salut. Il l'a séparée de beaucoup d'autres qui croient penser à Dieu, parcequ'ils s'approchent assez souvent des Sacremens; mais qui étant stériles en bonnes œuvres, doivent craindre le feu dont Dieu menace les arbres qui ne portent point de bon fruit.

Toutes ces separations qui ne sont que des effets d'une grace singuliere de Dieu envers elle, lui doivent être des gages de son amour, & de grans sujets d'esperance; parcequ'elles la mettent dans un nombre de personnes, dont il y en a très-peu qui se perdent, & incomparablement davantage qui se sauvent; ce qui lui doit faire voir que dans l'état où Dieu l'a mise, la raison veut qu'elle panche beaucoup plus du côté de l'esperance que de la crainte.

Le sujet particulier qu'elle croit avoir de demeurer dans cette suspension entre l'esperance & le desespoir, qui est le violement de l'innocence du Batême, ne l'autorise pas davantage. Car il est vrai que ceux qui commettent de grans pechés après avoir été consacrés à Jesus Christ par une

la doivent regarder com
lier de la misericorde e
la vûe de leurs pechés l
lier; mais au lieu de le
bien plutôt relever leur
qu'elle leur doit faire
Dieu les a regardés et
étoient les ennemis, ils
qu'il ne les abandonner
qu'il les a rendus les ami
de consolation que saint
fidelles par ces paroles de
mains: *Si lorsque nous étai
nous lui avons été reconci
son Fils, à plus forte rai
avec lui, serons-nous sau
son même Fils.*

Enfin, il est difficile q
soit dans la piété sans r
vemens d'amour envers E
là que saint Bernard ve

amour à ceux qu'il a aimés, lors même qu'ils ne l'aimoient point encore? Il vous a aimez, n'en doutez point, il vous aime. Vous avez son Esprit saint pour gage de son amour: & vous avez pour témoin de ce même amour, le fidelle témoin Jesus, & Jesus crucifié. O double preuve & très-assurée de l'amour que Dieu a pour nous! Jesus-Christ meurt, & il meurt que nous l'aimions: L'Esprit saint nous touche, & il fait que nous l'aimons. L'un en est le motif, & l'autre la cause. L'un nous recommande son amour par l'excessive affection qu'il a eue pour nous: & l'autre le donne. Nous voyons dans l'un ce que nous devons aimer: & nous recevons de l'autre ce qui fait que nous aimons. Et ainsi l'un nous fournit l'objet de la charité, & l'autre en forme dans notre cœur le mouvement même. Quelle honte & quelle confusion ce nous seroit de voir avec des yeux ingrats le Fils de Dieu mourant pour nous! Et cependant rien n'arrive plus facilement, si le Saint-Esprit ne nous touche. Mais maintenant que la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné, parceque nous avons été aimés, nous aimons; & parceque nous aimons, nous meritions d'être encore plus aimés de lui.

Il me souvient aussi qu'il y a dans les bienheureux Jean d'Avila, de fort belles lettres pour donner de la confiance aux âmes abatues d'une trop grande crainte.

est, mais l'exho-
envisager, & à
qui l'y entraînent
per beaucoup dan-
de charité : afin
grande reflexion si
pensées, ce qui lui
Mais en attenda
cette peine, le Con-
la point priver des
jet de croire que da-
a plus d'esperance et
en avoir, Dieu cacha
leur bonne dispositio-
plus humiliées & plus
sence.



XIV. TRAITE.
 PENSEES
 SUR
 LES SPECTACLES.

I.

LE grand écueil de tous les hommes, & sur tout des jeunes personnes, est de vouloir éprouver si ce qu'on leur représente comme dangereux, l'est autant qu'on leur dit. Ils croient qu'ils jugeront mieux de tout par leur propre essai, que par la lumière d'autrui, ou par la simple défense de la loi. Ils espèrent qu'il y aura une exception pour eux, & qu'ils auront assez de discernement & de force pour découvrir le piège où tombent les autres, & pour l'éviter.

II.

Ils ignorent que c'est ainsi que le péché est entré dans le monde, & que les hommes ne meurent que parceque la première femme aima mieux éprouver, si elle mourroit en desobéissant, que d'obéir & de vivre. Il ne faut pas se fier à sa propre force de

l'un, que parcequ'on l'
que parcequ'on y est c

II

Comme la loi de Di
te, on ne doute de la
qu'on est dans les te
s'expose jamais à la
l'épreuve, qu'en merita
des tenebres infiniment

IV

Aussi de tels essais ty
pis. Car ou ils affoiblis
effet ordinaire ; ou
tueux, ce qui est un
son plus grand. Souve
& l'autre à l'égard d'
qui revient des spect

V.

Il y a plus d'esperance pour les personnes qui sont touchées des Spectacles, mais dont l'esprit n'est pas seduit ; qui sont foibles, mais qui l'avouent. Les autres sont plus à plaindre, parcequ'elles ont autant de foiblesse sans avoir autant de lumiere, & qu'elles iustificient ce que les autres voient bien qu'il faut condamner.

VI.

Car il ne s'agit pas de dire, qu'on est revenu du Spectacle comme on y étoit allé. Les pertes qu'on y a faites sont d'un ordre bien different de celles qui touchent les sens. Il faut n'avoir pas tout perdu & jusqu'à la lumiere, pour pouvoir marquer ce qu'on a perdu. Le mal seroit moins grand, s'il avoit estoit. Il a tout son effet sans être apperçu ; & comme on n'est point instruit de ce qui est essentiel à la droiture & à l'innocence du cœur, on ne fait point aussi jusqu'où il s'affoiblit & se corrompt.

VII.

Entre les jeunes personnes qui vont aux Spectacles, y en a-t-il qui connoissent toute la pureté de l'Evangile, & toutes les obligations du Batême ; qui sachent dans quel abîme de corruption l'homme est tombé ; & par quels remèdes Jesus-Christ veut le guerir ? Quelle croyance meritent donc ces personnes,

En effet, ou le
fait plaisir, ou l'on en
le dernier cas, on n'
grin ce qu'on desiro
allé chercher. On se
la faute de la Piece c
prit & le cœur ont été
on a regret à l'innocen
lité qu'on remporte.
tout ce qui pouvoit a
faire sentir du plaisir
& rien ne découvre n
secrète, que l'indignat
sonnes qui n'ont pas su
pos.

I X

On veut donc que l
ce qui est représenté p
l'ambition, la fierté,
graves "

X.

Tout ce qui est Spectacle est passion. Les sentimens ordinaires & moderés ne frapperoient pas. Ainsi les sens n'y sont pas seulement seduits par l'exterieur, mais l'ame y est attaquée par tous les endroits où la corruption est sensible.

XI.

Car elle n'aime ces choses au-dehors, que parcequ'elles sont les images de ses maladies. Elle est flattée par tout ce qui flatte ses passions. Elle veut sentir ce qu'elle aime, & elle aime ce qu'elle veut sentir. Voilà ce qui mene aux Spectacles. Mais c'est le comble de la misere de ne pouvoir trouver de plaisir que dans ses propres maux; de recompenser ceux qui les savent entretenir & les rendre incurables, au lieu de penser à les guerir; & il est incomprehensible que des Chrétiens, qui doivent avoir appris qu'ils n'ont à combattre que leurs passions, croient qu'il leur soit permis de les nourrir, de les exciter, & d'appeler à leur secours des maîtres encore plus entendus à les faire naître & à les inspirer.

XII.

L'ame étoit déjà si languissante & si foible lors même que les objets étoient éloignés, & elle étoit si touchée de leur seule idée lorsqu'ils n'étoient présens qu'à la memoire: que sera-ce donc, quand foiblesse sera livrée aux passions des

Si l'on haïssoit sa F
 auroit horreur de tout
 te, & l'on regarderoit
 mis, tous ceux qui s'eff
 la faire paroître aimable
 point guerir, & l'on veu
 de la joie. Il faut donc q
 nant phrenetique, & en
 maux.

Les Spectacles sont cette
 en art; & il n'y a pas de
 pour convertir en plaisir
 qu'en nous renversant la
 ce qu'on y voit & qu'on y
 dresse qu'aux sens & à la c
 ximes établies avec plus d
 plus conformes aux passio
 lequent les

rien : on se dispose à ne pas croquer, à son égard des traitements qu'il a croûtes, & peut être dans les autres ; mais on ne voit plus rien de hauteur dans les passions, dont on craignoit autrefois jufqu'au mort, parcequ'elles ont toujours été déguifées fûr le théâtre, embellies par l'art, jultifées par le fpirit du Poëte, & qu'elles ont été mises à distance avec les vertus & le mérite en des perfonnes que le fecteur nous représente comme des héros.

XVI.

Il n'y a donc rien de plus dangereux, quand il s'agit des mœurs, que de vouloir voir ce que l'on ne veut pas être : car on devient aisément ce qu'on regarde avec plaisir, puifque c'est le plaisir qui tourne le cœur, & qu'il est impossible qu'il n'approuve pas ce qu'il goûte avec joie, & qu'il foit autrement difpofé que ce qu'il aime.

XVII.

Il est vrai que peu de perfonnes connoiffent tout le danger des passions dont on n'est ému que parcequ'on en est le fpectateur ; mais elles ne caufent guere moins de defordres que les autres, & elles font encore en cela plus dangereufes, que le plaisir qu'elles caufent n'est point mêlé de ces peines & de ces chagrins qui fuivent les autres passions, & qui fervent quelquefois à en corriger ; car ce qu'on voit dans autrui touche allez pour faire plaisir, & ne le fait pas ain-

...sues : & cela arrive t
n'en voit que l'image ; n
plaire sans remuer le co
vement qui l'amollit & le
tant plus d'effet, qu'il
qu'il avertit moins.

XVIII

C'est un effet du prem
source de tous les autres,
de goût pour les biens spir
avoir que de foibles idées.
la foi tâchent de remedier
& c'est en effet tout l'exerc
Mais les Spectacles rendent
vrais biens encore plus gran
blissent encore plus les idées.
à juger de toutes choses p
ne regarder comme bien,
satisfait, & à ne considerer
sans...

XIX.

On l'attire du dedans au-dehors, où elle avoit déjà tant d'inclination à se produire & se répandre ; & on la fait sortir de son cœur, où elle avoit déjà tant de peine à rentrer. On lui cache son véritable bonheur ; on l'amuse par des choses frivoles : & au lieu de satisfaire sa faim par une nourriture solide, on la trompe en ne lui donnant que des viandes peintes, ou en l'empoisonnant par l'erreur & le mensonge.

XX.

On apprend ainsi deux choses également funestes ; l'une à s'ennuyer de tout ce qui est sérieux, & par conséquent de tous les devoirs ; l'autre, à trouver cet ennui insupportable, & à en chercher le remède dans la dissipation. Le premier de tous ces desordres est un obstacle à toutes les vertus, & le second est une entrée à tous les vices ; mais l'un & l'autre sont certainement la suite des Spectacles, & toujours dans la même proportion qu'on les aime & qu'on y est assidu.

XXI.

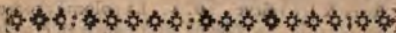
Il est vrai qu'on s'y ennuie aussi quelquefois, mais on n'en est pas moins coupable ; & rien ne fait mieux voir au contraire, combien on est injuste de chercher la satisfaction dans les choses que le cœur trouve insipides, malgré la corruption, & de n'être pas averti par son de-

ment bien
té, s'ils profiter
cœur des uns &
plus corrompu,
bien qui n'est pas
aimé.

Il est vrai aussi
nes qui vont aux S
également blessées
de la grace de Jésus-
tification des Specta
de Dieu est encore
remité & l'aveugle
Il arrête la cupidité
même qu'ils sy aban
ceux qu'il punit selon l
tice, la passion qui c
le theatre, je veux
pas toujours le châtim
paré.

En voilà assez, Monsieur, pour éclaircir ce que j'eus l'honneur de vous dire dans un entretien. Il ne s'agit pas de traiter ici à fond des Spectacles, & vous n'attendez pas de moi ce que des personnes très-habiles ont déjà fait, & que je n'ai point promis.

F I N.



T A B L E

DES PASSAGES DE L'ECRITURE
Sainte expliqués dans ce volume.

PSEAUME 138. vers. 24.	page 275
PROVERBES. Chap. 15. vers. 2.	140
S. LUC, Ch. 8. vers. 5. & suiv. 36. & suiv.	
EPI TRE aux Romains, Ch. 1. vers. 17.	142
chap. 8. vers. 12.	99
I. aux Corinthiens, Ch. 9. v. 21.	143
De S. JACQUE, Ch. 1. v. 5.	13
II. EPI TRE de S. PIERRE, Ch. 3. v. 13.	93

A

ACTIONS. Combien il
 noître comment on doit
 chaque action, 14. 18. L'obé-
 fures & les releve, 20. 21. La
 les rabaisse, 19. Elle ne peut j
 fin, 17. Difference entre celles
 propre volonté ou par obéissa
 ne perdont rien en celles que l'o
 empêche de faire, 22. Faire
 tout ce que l'on est obligé de
 actions sont des paroles, 164.
 le monde de connoître la volon
 chaque action, 208. Nulle n'es
 se satisfaire, *ibid.* Quel en doit êt
 235. Comment les offrir à Dieu
 ment la foi les doit faire entrep
 & *suiv.* En examiner plutôt la
 principe,

Amour de Dieu - est la vie

DES MATIÈRES. 101

tache, 191. à la tempérance, 194. Autres obligations qu'il produit, 195. *Et suiv.* comment l'inspirer, 198

Amusemens qu'il faut retrancher, 20

Atipathie, comment s'y conduire, 28

Attacher. L'amour de Dieu oblige à s'en défaire, 193. c'est un devoir contracté par le Bâteme, *ibid.* *Et suiv.*

Attrait. Voyez le 7. *Traité*, depuis la page 209. ne doivent point être balancés avec ce qui est de devoir, 116. viennent quelquefois de fantaisie, 112. Quel attrait on peut prendre pour marque de vocation, 221. *Et suiv.*

B

B *Bâteme*, à quoi il oblige, 191. *Et suiv.*

C

C *Alomnies*, comment les souffrir, 162

Ceder, ce que c'est, 54. comment on doit le faire, *ibid.* *Et suiv.* On doit céder aux Supérieurs, 16. pourquoi, *ibid.* Les Supérieurs doivent céder quelquefois, 58

Charité, son principal objet, 223. comment elle se doit porter aux hommes, *ibid.* *Et suiv.*

Châties Vivre en Châties, ce que c'est, 103. 109. *Et suiv.* Avant cela galions du Châtiesien, 109

Ciel, quelle en est la félicité, 109

Communion. Amour de Dieu nécessaire pour communier dignement, 229. *Et suiv.* Nécessaires pour communier, 228. *Et suiv.* pour la communion fréquente, 226. 228. Quel se l'esp. et de de certain pendant le sacrifice communier, 226. Comment y aller les jours de communier, *ibid.* Effets que doit produire la communion, 228. Comment se préparer à

Conjets, comment en juger
que n'est pas absolument nec
Contemplation. Les livres de
font dangereux, 217. il y en
une mauvaise,

Contestations. Voyez le 5.
page 77. Source de beaucoup
On s'en croit à couvert quand
on s'irrite de la disposition de
tredisent, 78. on les méprise
pl int, *ibid.* on a du froid pour
les soupçonne de diverses pa
s'en souvient, 80. Ceux qui o
souvent les plus coupables, 79.
dangereux d'avoir raison, *ib.*
plus attaché à son sens, &c. 80
passé se renouvellent dans la
fait des plaintes injustes,

Contradictions. Dispositions o
tre ceux qui nous contreditent
tions où l'on doit être, 80. on
être attirées,

Conversations, leur danger.

DES MATIERES. 307

qui paroissent fondées, 169. comment inspirer la crainte de Dieu, 242. *Voyez le 13.* *Traité depuis la page 281.* Comment conduire les personnes abattues par la crainte, 250. 291

Creatures, avantages qu'il y a à s'en separer, 60. Tout amour des creatures est mauvais, 193. *& suiv.* usage que l'on en peut faire, 194. On a une pente naturelle à les aimer, 196. plus facile de s'en priver que d'en user modérément, 212. s'en priver pour se préparer à la mort, 276. *& suiv.*

Curiosité est une de nos grandes maladies, 213. ordinaire aux jeunes gens, 192

D

Dangers, nous y sommes plus assurés quand Dieu nous y protege, 161

Défauts. Il y en a qui viennent du bien, 74. Les personnes obligées à instruire les autres, peuvent regarder cette obligation comme un moyen pour obtenir la correction de leurs propres défauts, 70. Source des défauts, 171. *& suiv.* 233. Nous avons tous les mêmes défauts, 72 sont quelquefois nécessaires, 175. ceux qui sont essentiels, 239

Désir. Il y en a que Dieu donne, & qu'il ne veut pas que l'on accomplisse, 12. *& suiv.* Fautes que l'on fait en ne les distinguant pas, 116

Devotion. Combien il y faut craindre la vanité, 4. effet de la fausse, 5. en quoi doit consister la véritable, 6. 110

Dieu. Comment les hommes le traitent, 1

Distraction, comment s'y conduire, 263

Diversifemens, non nécessaires, 49

Divisions. Conduite que l'on doit garder dans les divisions de sentimens qui arrivent

Comment regarder les

Emploi. Nous sommes
emploi, 118. Rien de
point choisis par soi
en peut rendre capable
tion dangereuse de testi-
où Dieu nous appelle,

Enfans, leurs dispo-
objets, 68. sont plus ra-
mes, 71. Pourquoi l'on
tissement des enfans, il
des parens pour les enfa-

206

Enfer, commence de

Erreurs. Il n'y a que D
plaindre de celle des ho-

Estime. Diminuet l'esti-
charité,

Etat, craindre de n'ê-
Dangers des états extraor-

Examen de conscience

219

F

- fautes des autres , 174. 175
Ferveur. Comment se conduire envers les personnes qui en ont peu , 231. envers celles qui en ont , mais qui retombent , 232. & *suiv.*
Fêtes , dans quel esprit les célébrer , 264
Fin où nous devons tendre , 33
Foi , elle renverse le monde aux yeux de notre esprit , 74. & *suiv.* La vie de la foi est la véritable préparation à la mort , 174. en quoi elle consiste , *ibid.* pourquoi elle est rare , 175
Force chrétienne , ses effets , 1. Les Princes décident leurs différens par la force , 91. Comment la force domine en ce monde , 91. il faut s'y soumettre , 94. & *suiv.* Force de persuasion , ce que c'est , 95. Ne pouvoit résister est une marque de la volonté de Dieu , *ibid.*

G

- G** *Race*. Dieu en demande l'usure , 215
Grans. Comment on doit regarder leurs fautes , 135. ne les pas rapporter légèrement , 138. Leurs passions combien dangereuses , *ib.* & *suiv.*

H

- H** *Abits*. Combien difficile d'y être modeste , 201. Modes scandaleuses , *ibid.*
Histoire. Combien la lecture de l'histoire est utile , 43. Les Saints connoîtront l'histoire de ce qui s'est passé sur la terre , 110. elle sera anéantie en un sens dans l'autre monde , *ibid.*
 Nous n'en connoissons ici presque rien , 121.
 Choix qu'il y faut faire , 127
Humeur. Supérieurs ne doivent rien faire par humeur , 148
Humiliation , ce qui la rend aimable , 244.
 Comment on s'y dispose , *ibid.*
Humilité , on la pratique en obéissant , 1

Jesui-Christ, comment nous devons
garder, 41. ne passer aucun jour
noter d. ns quelqu'un de ses myst
ibid. Unir notre mort à la sienne pour
parer à mourir,

Ignorance. Il n'y a que Dieu qui ait
sa plaie de celle des hommes,

Inconstance. Dieu ne la veut pas,

Indépendance. Voyez *O'ëissance.*
dangereuse, 9. est sujette à l'obéissance

que malgré elle, 19. on l'aime par
idée, *ibid.* elle rabaisse nos actions

Inflexible. Esprits inflexibles, égoïstes
peut avoir pour eux, 61. C'est une

qualité, 62. comment les traiter,
pas juger durement,

Instruction. Combien elle est difficile
à suivre, 165. combien dangereux

suivre l'obligation où l'on est de la désirer
obtenir de Dieu la correction de ses

170

Intemperance. difficile de l'éviter

nous ne devons point nous la faire, afin que
Dieu nous la fasse au jugement dernier, 48.
elle ne domine pas en ce monde, 93

L

Lectures de curiosité, 49. Choix des lectures
pour les Novices, 124. & suiv. pour-
quoi on en profite peu, 219
Liberalités. L'obéissance y supplée, 11
Livres, choix que l'on en doit faire, 43

M

Maitresses des Novices, sur cet emploi.
Voyez le dixième Traité depuis la page
158. comment on y doit entrer, 162. 163. im-
portance de cette charge, 164. Une Maitresse
ne peut servir les Novices que par la parole,
165. La vertu intérieure & l'humilité sincère
d'une Maitresse lui attirent la bénédiction de
Dieu, 169. peut espérer de Dieu la correction
de ses défauts, 170. Cet emploi en fournit
bien des moyens, 171. & suiv. Les défauts
des Novices les instruisent elles-mêmes, *ibid.*
& f. iv. Elle doit être spirituellement ménagère
pour ses Novices, 174. elle a besoin de nour-
riture pour elle & pour les autres, 176. Mar-
ques de vocation dans les Novices, 177. &
suiv. idée qu'elle doit avoir de la vie religieu-
se, 179. doit instruire ses Novices des devoirs
essentiels de la vie chrétienne, 182. Vigilance
continue qu'elle doit avoir, 219
aux, quels sont les grans, 134. ce que
doivent produire en nous ceux de l'Eglise, 115.
& suiv.

Médifance, combien on y est exposé dans
le monde, 206

Mépris. On n'a jamais droit de mépriser
personne, 79. ni d'inspiter du mépris, *ibid.*
Sij

monde. L'amour de Dieu
aimer le monde, 192. Les
gés aux vertus chrétienn
gieux, 200. & *suiv.* Le n
hôpital,

Mort. De la préparation
deuxième Traité depuis la
reparer le passé, *ibid.* Exa
faire sur cela, 269. & *suiv.*
fer l'avenir, 273. Mourir à
être en la présence de Dieu
mort de Jésus-Christ, *ibid.*

l'intercession de la sainte Vierge
Mortification, l'obéissance
on la pratique en obéissant,
Dieu y oblige, 196. Tout le
gé, 197. 198. sans elle la
sainte,

mouvements. Comment sui
Dieu dans les mouvements dou
tés. *Voyez le sixième Traité de*
Discernement qu'il en faut fa
toujours quelque volonté,

ques de vocation. Voyez depuis la page 177.

Nouvelles. Maniere de profiter des nouvelles, & principalement de celles qui regardent les affaires de l'Eglise. Voyez le huitième Traité depuis la page 110. combien elles sont incertaines, 21. comment s'en servir, 24. & suiv. Il y a plus à y perdre qu'à y gagner, *ibid.* Différence entre les nouvelles & les choses passées, *ibid.* & suiv. combien les nouvelles ont dangereuses, *ibid.* & suiv. Il est quelquefois nécessaire de les savoir, 118. ce qu'il faut faire alors, *ibid.* & suiv.

O

O *Obedissance.* Voyez le premier Traité depuis la page 1. La préférer à l'indépendance : 2. 3. quel mal c'est de la blâmer, 3. 4. Merite de l'obéissance, 4. 5. les avantages, 6. & suiv. 23. 77. & suiv. rend raisonnable ce qui ne le paroît pas, 7. 16. est notre lumière, 7. fait choisir le vrai chemin, 9. 10. nous enrichit spirituellement, *ibid.* supplée aux mortifications, 10. aux libéralités, 11. par elle on pratique toutes les vertus, 12. & suiv. est la sagesse de ceux qui n'en ont point, 15. 18. Les défauts des Supérieurs n'en dispensent pas, 17. Il n'y a personne qui ne puisse trouver moyen d'obéir, 18. les Supérieurs même, 61. & s. fausse idée que l'on a de l'obéissance, 19. Combien l'obéissance est douce, *ibid.* nécessaire pour entretenir les sociétés, 23. 28. & suiv. comment on perd cette vertu, 65.

Occupations, ce que l'on y doit craindre, 37. Le règlement de vie en doit retrancher la multitude, 38. comment s'y conduire, 47. & suiv. comment supporter les fautes que l'on y peut faire, *ibid.*

Oraison mentale, ne s'y pas fatiguer, 42. bonne maniere de l'observer, *ibid.* livres qui y

le laste point des plaintes d'orgueil,
est toujours proportionné à la misère.
Ouverture de cœur, sa nécessité,
bien difficile; *ibid.* comment les
doivent se la procurer; 147. Com-
ment tirer les personnes qui ne l'ont pas,

P

Paradis commence dès cette vi-
vante parole, combien difficile & d'
165. *& suiv.* Les paroles inutiles & d'
ordinaires dans le monde,

Passions; affoiblissent l'amour d'
Le reglement de vie doit tendre
fier; *ibid.* Bien qui se trouve dans
passions; 71. Leurs objets nous pa-
ssionnables; 73. Nous ne nous défi-
passions extraordinaires; *ib.* Passions
combien dangereuses; 115. *& suiv.*
les petites passions deviennent gra-
difficile d'en être exempt dans le m-
Patience, est un précieux talent

certiement que l'on en doit faire, 101. Il y a
toujours quelque volonté de Dieu à y ob-
server, *ibid.* Regles pour discerner les pen-
sées qu'il faut suivre, *ibid.* & *suiv.* en examiner plutôt la
bonté que le principe, 283.

Perfection, moyen d'y conduire, 284.

Peruasion est une force, 95. en quoi elle
consiste, *ibid.*

Philosophes, comment regardés par les gens
du monde, 68.

Piété, moyens d'en inspirer une solide, 243.
& *suiv.*

Plaintes, Mauvais effets de celles qui ne sont
pas nécessaires, 78. & *suiv.* ce qui les cause or-
dinairement, 83. Plaintes injustes que l'on fait
de ceux avec qui l'on a eu contestation, 81. &
suiv. Quand a-t-on droit de se plaindre, 84.
C'est la vérité qui a droit de se plaindre, 86.

Plaisir, quel est celui des hommes, 69. 70.
ils ne se lassent point des plaisirs d'orgueil, *ib.*
les hommes y sont moins raisonnables que les
ensans, 71. recherches des plaisirs contraires
aux engagemens du Batême, 195. Comment
on se laisse aller au plaisir, 205. & *suiv.*

Pouvoir de l'homme, comment il s'accroît, 2

Predictees, comment en juger, 2. Ce qu'il
faut distinguer dans ceux des Superstitions, 6

... de prier dans le mon
la méthode de prier ,
Prisme. Voyez le *quatrième*
page 67. Différentes disposit
il peut être regardé , 67.
pourquoi peu estimé ,
Prudence , on la pratique
Pureté, combien exposée d

R

Raison. Ceux qui ont ra
les plus coupables , 79
souvent dangereux d'avoir r.
Rareté , fait estimer les ch
Rechute , comment s'y co
Recueillement , l'amour de
196. Tout le monde y est obl
y faut éviter ,
Reglement de vie. Il n'est p
par fantaisie & sans règle , 1
doit avoir , 15. 17 & *suiv.*
18. & *suiv.* y éviter le scrupu
à changer quand Dieu preten

S

Sageſſe, combien elle eſt rare, 14. en quoi elle conſiſte principalement, *ibid* on la poſſede par l'obſiſſance, *ibid.*

Saints, leur culte nous doit conduire à Jeſus-Chriſt, 41. ils connoîtront l'hiſtoire generale & particuliere de ce qui ſe paſſe ſur la terre, 120

Sentimens differens ſont juger differemment, *Voyez le cinquieme Traité depuis la page 67*

Sociétés, l'obéiſſance eſt neceſſaire pour les entretenir, 21

Solitude. Avantages de ceux qui ſavent s'y occuper, 44. & *ſuiv.* comment s'y accôûtimer, 45. s'en faire une interieure, *ibid.*

Sommeil, comment en regler le tems, 37. 38. faire un bon uſage de ſes intervalles, 19

Souffrance demande de la patience, 159. c'eſt être préſomtueux de la deſirer, *ibid.*

ſpectacles. *Voyez le quatorzieme Traité depuis la page 291.* affoibliſſent & rendent préſomtueux, 292. perdent ſans qu'on le ſente, 293. ne plaiſent qu'autant qu'ils bleſſent, *ibid.*

& *ſuiv.* ſont une phrenſie reduite en art, 296. & *ſuiv.* on y devient endurci, *ibid.* dégoutent des vrais biens, 298. accôûturent à la vie des ſens, *ibid.* à la diſſipation, 299

Superieurs. *Voyez le neuvieme Traité depuis la page 139.* leurs défauts ne diſpensent pas de l'obéiſſance qu'on leur doit, 17. on doit leur ceder, & comment, 56. ils doivent demander qu'on le faſſe, *ibid.* Il y a des occasions où ils doivent ſuivre leur propre ſentiment, 53.

il y en a où ils doivent ſuivre celui des autres, 58. & *ſuiv.* doivent avoir égard aux inconveniens des choſes & des humeurs, 61. peuvent

beaucoup pratiquer l'obéiſſance, *ibid.* comment ils la perdent, 62. Deſire d'une Supé-

roles, 145. doit pour cela demander
la lumiere de Dieu, 146. ne doit rien
humier, *ibid.* comment s'attirer l'
des autres, *ibid.* comment prévenir l'
ne l'ont pas, 147. doivent faire com-
decins du corps, *ibid.* Sollicitude qu'
perieuses doivent avoir, 148. oblig
elles sont de prier, 149. ont besoin
res, & generales & particulieres, 151
vent ménager, 152. comment elles
des fautes des autres, *ibid.* elles en
avoir une sainte inquiétude, 164.
avantage de cette inquiétude, 156.
elles peuvent les diminuer, *ibid.* &
portion que doivent avoir les cor

T

Temperance, on la pratique en
35. l'amour de Dieu y oblige,
Tem. De l'usage du tems *Voyez*
Traité depuis la page 32. Le tems en
y a de plus précieux, *ibid.* Bien usé
dont on est maître, & l'augment
suiv.
Tentations. pourquoi Dieu les per

DES MATIERES.

337

Tort. Ceux qui ont tort dans les contesta-
tions sont souvent moins coupables, 79. Leurs
fautes sont passagères, 81.

Travail, quel doit-il être, 43. Utilité d'un
travail solitaire, *ibid.*

V

V*érité.* C'est son état en cette vie d'être
opprimée, 84. 85. Nous ne devons pas
nous glorifier de l'avoir connue, 86. on peut
la blesser en diverses manières, 88. C'est sou-
vent par notre faute qu'elle n'est pas goûtée,
89. *Et suiv.* la suivre, c'est vivre chrétienne-
ment, 104. Il y a peu d'esprits qui n'ayent
quelque porte ouverte pour elle, 151. Pour-
quoi souvent elle est rejetée, *ibid.* nous fait
craindre & nous rassûre, 168. non pratiquée
nous condamne, 231. La joindre toujours aux
pensées dans l'oraison, 254. On ne doit agir
que sur la règle de la vérité, 255. 256

Vertus, on les pratique toutes en prati-
quant l'obéissance, 12. en quoi consiste la vertu
de la terre, 100. 110. ne doivent pas l'em-
porter sur les devoirs, 12. *Et suiv.* Les gens
du monde obligés aux vertus chrétiennes,
comme les Religieux, 100. *Et suiv.*

Vie, est remplie de fausses voies, 8. en quoi
consiste celle de l'âme, 33. ce que c'est que
bien vivre, 38. 39. L'état de cette vie nous met
avec les bons & les mauvais, & un peuple de
pensées, 102

Sainte Vierge. Avoir confiance en l'inter-
cession de la sainte Vierge, pour obtenir une
bonne mort, 380

Vigilance, consiste en partie dans le discernement
des pensées & des mouvemens qu'il
faut suivre, 101. rare dans le monde, 105

